

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

AVEC

LA DESCRIPTION DE CES DEUX ROYAUMES.

Divisé en huit Volumes.

TOME SIXIEME.

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

Contenant tout ce qui s'est passé de plus important dans ces deux Royaumes & dans les autres Parties de l'Europe, de même que dans les Indes Orientales & Occidentales, depuis l'établissement de ces deux Monarchies jusqu'à présent.

AVEC

La DESCRIPTION de tout ce qu'il y a de plus remarquable en Espagne & en Portugal. Leur ETAT PRESENT, leurs INTERETS, la forme du GOUVERNEMENT, l'étendue de leur COMMERCE, &c.

PAR DON JUAN ALVAREZ DE COLMENAR.

Le tout enrichi de CARTES GEOGRAPHIQUES, & de très belles FIGURES en Taille-douce.

TOME SIXIEME.





A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ ET FILS.
M. DCCXLI.



DESCRIPTION ET DELICES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.



LA NAVARRE.

CE Royaume, qui se trouve situé entre la France & l'Espagne, est divisé en Haute & Basse Navarre. La première appartient à l'Espagne, & la seconde à la France. LA NAVARRE.

LA NAVARRE. Toutes les deux se divisent encore en plusieurs Juridictions, Districts ou Bailliages, que les Espagnols appellent Mérindades. La Haute Navarre en comprend cinq, qui ont pour leurs Capitales,

Pampelune, *Olite*,
Tudèle, *Estella*,
Sanguesa.

Le nom de Navarre est moderne & inconnu aux Anciens. Quelques-uns le dérivent de Nava, mot Espagnol, qui signifie une campagne, dont on a extirpé tout le bois, & qui est environnée de forêts: & l'on prétend que ce Royaume a pris le nom de Navarre, parce qu'il est rempli de Navas.

Quoiqu'il en soit, il faisoit partie de la Tarraconnoise, & étoit autrefois habité par les Bérons, les Suessitains, & les Vascons, ou Gascons.

Cette Province est faite en façon de losange, & disposée d'une telle manière, qu'elle a l'Arragon au Sud-Est, la Castille Vieille au Sud-Ouest, la Biscaye au Nord-Ouest; & les Pyrénées au Nord-Est. Elle est enfermée entre les Pyré-

Pyrénées, qui la séparent de la Navarre Françoise, appellée autrement la Basse Navarre, & entre le Fleuve de l'Ebre, qui coule le long de ses frontières, la séparant de la Castille Vieille, à la reserve d'un petit Quartier de païs, qui est au delà de l'Ebre. LA NAVARRE.

Son étendue est d'environ trente-deux lieues de long, sur vingt-huit de large. Elle est arrosée par trois ou quatre rivières assez considérables, qui tombent dans l'Ebre. La prémière est l'Arragon, qui sortant au Royaume de ce nom, passe à Sanguésa, à Mélida, à Villa-Franca, & à Milagro, au dessous duquel il se jette dans l'Ebre: l'Arga, qui coule au milieu du Royaume, passant à Pampelune, à Miranda, & à Péralta: l'Ega, qui sort de la Vallée d'Aran, & passe à Estella, à Carcar, & à St. Adrien, & se jette dans l'Ebre un peu au dessous de Calahorra.

Autrefois le Royaume de Navarre avoit beaucoup plus d'étendue, qu'il n'en a aujourdhui: il comprenoit une partie de la Biscaye, Logrogno & Calahorra; mais il a été racourci par les Rois de Castille. Il ne faut pas néanmoins ajouter foi à l'hyperbole d'un Espagnol, qui prenoit apparemment

le public pour grue, lorſqu'il a oſé é-crire, qu'il n'y avoit pas plûs de vingt mille familles dans la Navarre. Ce Royaume eſt à la vérité petit; néanmoins on y compte huit Cités, dont l'une eſt honorée d'un Evêché.

Je vai donner la deſcription de ce Royaume ſelon ma méthode ordinaire.

Chemin de Madrid à Pampelune.

AGREDA. QUAND on va de Madrid à Pampelune, on traverſe une partie de la Caſtille Vieille, & l'on va ſe rendre à Agréda, Place frontière vers l'Arragon, au pied du Montcayo. D'Agréda l'on côtoye l'Arragon & l'on entre dans la Navarre par la Mérindade de Tudéla. On fait quatre lieues de chemin dans un fort beau païs, & l'on arrive au bord de l'Ebre, que l'on paſſe à un lieu nommé Cadreita. Un peu plus avant, on trouve la rivière d'Arragon, qui groſſie des eaux de quelques autres rivières, eſt aſſez conſidérable en cet endroit.

MARZILLA. A une portée de mouſquet de cette rivière on paſſe à Marzilla, qui eſt une jolie petite Ville, dans un terroir

en partie fertile, & en partie ſtérile. TAFALLA.
Delà traverſant un païs de Landes, on arrive a

TAFALLA.

TAFALLA eſt une fort jolie Ville, de grandeur médiocre, honorée du titre de Cité l'An 1630 par Philippe IV. Elle eſt ſituée au bord de la petite rivière du Cidaço, fermée de murailles, & défendue par un Château. Dans le XV Siècle Charles III, Roi de Navarre, y bâtit un Palais, où il faiſoit ordinairement ſa réſidence. Les Eſpagnols l'appellent la Fleur de la Navarre, parce qu'elle eſt le ſiège d'une aſſez bonne Univerſité, où la jeuneſſe du Royaume va faire ſes études.

Tafalla eſt dans un bon terroir, fertile en vin; & tout ce quartier de païs, qui eſt au bord du Cidaço, eſt un grand vignoble, qui produit d'excellent vin. A cinq lieues de Tafalla l'on trouve

PAMPE-LUNE.

PAMPELUNE.

PAMPELUNE, la Capitale de la Navarre, eſt une Ville ancienne, bâtie par Pompée après la mort de Sertorius & la défaite de ſon parti; delà vient qu'on l'appelloit dans l'Antiquité Pompéjopolis, ou Pompélo. Elle eſt aſſez grande, ſituée près des Pyrénées, dans une plaine qui n'eſt commandée d'aucun endroit, honorée d'un Evêché, ſuffragant de Burgos, qui vaut vingt-huit mille ducats de rente.

Elle eſt fermée de murailles, défendue par deux Châteaux, dont l'un eſt dans la Ville & l'autre dehors: il y a une Place fort ſpacieuſe, où l'on célèbre la fête des Taureaux. Les fortifications de Pampelune ne ſont pas conſidérables, mais ce qu'il y a de meilleur à remarquer eſt le Château, qui eſt hors de la Ville. C'eſt une Citadelle bâtie Par Philippe II pour tenir en bride les Navarrois, & pour arrêter les François. Elle eſt forte par ſa ſituation, & fort bien entendue; ſituée ſur le roc, compoſée de cinq baſtions revêtus de pierre, avec de bons foſſés à fond de cuve. Au mileu de la Citadelle

delle il y a la place d'armes, qui eſt un espace rond, où l'on ſe range en bataille, & d'où par cinq grandes rues, qui y aboutiſſent, on peut aller tout droit aux cinq baſtions. PAMPELUNE.

Du côté de la Ville elle a une belle Place, avec quelques allées d'arbres pour la promenade. Au côté oppoſé, par où on pourroit l'attaquer, elle eſt environnée d'un marais qui lui ſert de rempart. On y a une fort belle Tour, des Magazins de poudre & d'autres munitions de guerre, & un moulin à bras pour ſervir en cas de ſiège. Ce moulin eſt une grande & merveilleuſe machine, compoſée de pluſieurs rouages, de quatre ou cinq meules & d'autant de tremies, où l'on peut moudre à chacune vingt-quatre charges de bled par jour. On peut le tourner à bras, & le faire tourner auſſi par des chevaux, & l'on dit, qu'on y entretient toujours un homme, qui connoit les reſſorts de cette machine, afin de pouvoir la remuer & la racommoder en cas de beſoin. Cette Citadelle eſt gardée ordinairement par une Garniſon, & le Gouverneur de la Place y eſt mis immédiatement par le Roi. La Navarre eſt régie par un Viceroi, qui fait ſa réſiden-

PAMPELUNE. ſidence à Pampelune ; ſa charge lui vaut ſix mille écus d'appointement.

J'ai deja remarqué que Pompée a bâti Pampelune, & lui a donné ſon nom. Comme l'Hiſtoire nous apprend que ce Général Romain, après avoir triomphé de tous ſes ennemis, éleva dans les Pyrénées de magnifiques trophées, où il ſe vantoit d'avoir ſubjugué huit cens quarante-ſix Villes depuis les Alpes juſqu'à l'extrémité de l'Eſpagne ultérieure, c'eſt-à-dire du Portugal, un Ecrivain moderne a cru que ces trophées n'étoient autre choſe que la Ville de Pampelune, mais c'eſt ſans fondement. Car un Géographe ancien témoigne que Pompée érigea ces trophées dans le territoire de Jonquières ; & des Voyageurs habiles & curieux ont découvert des reſtes de ces trophées dans les Vallées d'Andorre & d'Altavaca. On y voit de grands cerceaux de fer de dix pieds de diamètre, attachés à des rochers avec du plomb fondu, qui ſervoient à ſoutenir les trophées ; & l'on y a même remarqué des figures d'arcs de triomphe.

On croit que la Ville de Pampelune a été l'une des prémières d'Eſpagne, qui ait reçu la lumière de l'Evangile ; &

& l'on raconte que St. Saturnin, qui y avoit été envoyé de Rome par St. Pierre le Prince des Apôtres, y convertit quarante mille ames dans l'espace de sept jours; entre lesquels fut St. Firmin, le prémier Evêque de Pampelune.

PAMPELUNE. I

Prudentius de Sandoval est un de ceux qui font St. Firmin prémier Evêque de Pampelune, en quoi il est conforme à tous les autres Historiens Ecclésiastiques de sa Nation; mais il ne s'accorde pas avec eux à l'égard de l'Epoque du martyre de ce Saint, en ce qu'il la place en l'année 80, ce qui s'oppose à la commune Tradition, qui la met en 156, ce qui fait une différence de 76 ans. Quoiqu'il en soit, depuis ce tems-là jusqu'en 589 on ne trouve aucun mémoire des Evêques qui gouvernèrent cette Eglise, auquel tems un nommé Liliole occupa le Siége Episcopal; & on trouve une suite régulière de ses successeurs jusqu'à l'invasion des Maures. Pampelune ayant été reprise sur les Infidèles, l'Eglise Cathédrale fut rétablie par le Roi Alfonse, lequel assista à sa consécration avec tous les Evêques & Abbés du Royaume.

Le Chapitre est Régulier, de l'Or-

PAMPE-LUNE. dre de Saint Augustin, & est composé de 12 Dignitaires, qui sont le Caméricr, le Prieur, les Archidiacres de la Table, de la Chambre, d'Urrez, de Saint Pierre d'Ossun, de Val d'Osselle, d'Estella, & de Sainte Gemme, l'Infirmier, l'Hospitalier, & l'Abbé de Saint Michel: de 22 Chanoines, sans compter le Prieur de Roncevaux, qui a droit de Séance dans le Chœur, de 6 Prébendiers, d'un Vicaire de la Paroisse, & de 24 Chapelains.

Chemin de Pampelune à Sarragosse.

POUR aller de Pampelune à Sarragosse, on va par Tafalla dont j'ai parlé, delà l'on passe a

OLITE.

OLITE. OLITE est une jolie Ville, honorée du titre de Cité l'An 1630, par Philippe IV située au bord du Cidaço. Elle est Capitale d'une Mérindade, qui comprend une Cité, dixneuf Bourgs & vingt-six Villages. Autrefois elle a été le siège des Rois de Navarre, qui y tenoient leur Cour dans un beau Palais, dont il reste encore

core quelque chose. Son terroir est très fertile, arrosé par de belles fontaines, & abondant en bled, en vin, en fruits, en lin, en chanvre, en troupeaux & en gibier.

D'Olite tirant au Midi, l'on va passer l'Arragon à un lieu nommé Caborosso, d'où l'on traverse un coin de la Bardéna Réal, qui est un Quartier de païs, couvert d'une vaste forêt; ainsi l'on arrive a

TUDELA.

TUDELA est Capitale d'une Mérindade qui s'étend sur la droite de l'Ebre, comprenant deux Cités, & vingt-deux soit Bourgs soit Villages. La Ville de Tudéla est située sur l'Ebre, dans l'angle que fait le Queiles en se jettant dans ce Fleuve; elle est assez jolie, habitée par un bon nombre de Noblesse, & ornée de quelques beaux édifices. Mais comme elle est située aux confins de la Navarre, de la Castille & de l'Arragon, elle sert aussi de retraite à des voleurs, bandits, ou assassins, qui s'y retirent, pour éviter la peine qui est due à leurs crimes. Tudela.

Re-

CASCANTE. Rémontant de la rivière de Queiles, on trouve sur ses bords la petite Ville de Cascante, qui porte aussi le titre de Cité, bâtie dans une plaine fort fertile. De Tudèla descendant le long de l'Ebre, on fait quatre ou cinq lieues de chemin, jusqu'au Village de Cortes, qui est aux frontières d'Arragon.

Chemin de Pampelune dans la Biscaye.

DE Pampelune tirant au Sud-Ouest, on passe à Puente de la Reina, situé sur la rivière d'Arga. On laisse sur la gauche Artajona située sur une Colline, dans une campagne très fertile en vin. Le terroir de Puente de la Reina, le long de l'Arga, rapporte aussi d'excellent vin rouge. On voit sur les bords de cette rivière, trois ou quatre petites Places dignes de remarque ; Miranda, Falces, Peralta, & Milagro.

PERALTA. La principale est Peralta, située dans une Presqu'Isle que fait l'Arga, à six lieues de Tudéla ; son terroir rapporte aussi d'excellent vin. Milagro est plus bas, vers le confluent de l'Arragon & de l'Arga, placé sur une hauteur avec un Château.

ESTELLA.

ESTELLA.

POUR reprendre le chemin de la Biscaye ; de Puente de la Reina l'on va droit à Estella, (Stella), jolie Ville, honorée du titre de Cité, bâtie dans une plaine agréable, au bord de la rivière d'Ega ; qui l'environne de deux côtés ; & fortifiée par un Château. Elle est Capitale d'une Mérindade, qui comprend une Cité, vingt-quatre Bourgs, & cent six Villages.

D'Estella l'on passe dans la Biscaye par Estuniga ; ou par Contrasta ; ou bien l'on va dans la Castille par Viana ; & delà par Logrogno qui est sur la rive droite de l'Ebre.

VIANA.

Viana est une Ville médiocre, avec titre de Cité, bâtie près de l'Ebre vis-à-vis de Logrogno, dans une campagne abondante en vin, en bled, en fruits & en légumes, en troupeaux & en gibier. Elle est Capitale d'une Principauté, dont les Ainés des Rois de Navarre prenoient autrefois le titre.

SAN-

SANGUESA.

SANGUESA.

A l'Orient de Pampelune eſt la Mérindade de Sangueſa, ſituée aux frontières de l'Arragon, comprenant une Cité, douze Bourgs, & cent ſoixante-huit Villages. Sangueſa la Capitale, anciennement Iturissa, eſt une Cité, bâtie au bord de l'Arragon, à ſept lieues de Pampelune.

XAVIER. A une lieue delà eſt un Bourg nommé Xavier, fameux pour avoir donné la naiſſance au grand & ſaint Apôtre des Indes, qui a porté ce nom; plus loin au Nord-Eſt, on voit St. Salvador de Leyre, belle & grande Abbaye, fort ancienne, où les Evêques de Pampelune ſe retirèrent pendant quelque tems, lorſque les Maures eurent envahi le Royaume.

Deux routes pour paſſer de Pampelune en France.

LA Navarre s'étend fort avant dans les Pyrénées, comprenant l'eſpace de vingt-ſix lieues de longueur le long de ces montagnes; elle eſt diviſée en pluſieurs Vallées, comme celle de Ron-

Roncal, celle de Roncevaux, celle de Batan & celle de Véra.

Cette dernière est la plus Septentrionale de toutes, fertile, & abondante en bons pâturages, arrosée par la rivière de Bidassoa. Il s'y trouve quantité d'animaux domestiques & sauvages. La Vallée de Roncal est à l'extrémité Orientale, au Nord-Est, ayant d'un côté l'Arragon & de l'autre le Béarn. VERA.

Ces Vallées ont communication avec les terres de France par cinq ou six Routes différentes: mais il n'y en a guère que deux qui soient fréquentées par les Voyageurs; ce sont celles des Vallées de Roncevaux & de Batan, dont la prémière conduit à St. Jean pied-de-port, dans la Basse-Navarre; & l'autre à Agnoa, dans le Lampourdan ou Païs de Labourd.

La prémière de ces Routes, savoir celle de Roncevaux, est la plus belle, la plus commode & la plus courte de toutes, n'ayant que huit lieues de traverse dans les montagnes. Sortant de Pampelune, on entre bientôt dans les Pyrénées, & traversant des bois, des Vallées & des Montagnes, on arrive au Bourguète, le dernier Village de RONCEVAUX.

RONCE-VAUX. de la Navarre, à l'entrée de la Vallée de Roncevaux.

Cette Vallée de Roncevaux est longue, large & spacieuse, entre de hautes montagnes, & fameuse dans l'histoire de France, à cause d'une Bataille des François contre les Espagnols, où Charlemagne fut battu par la trahison de Ganélon le Félon, & plusieurs braves Paladins tués, entr'autres Roland neveu de Charlemagne, Renaud, & quelques autres, que les Romanistes ont tant chantés.

Traversant cette Vallée on voit, en chemin faisant, le Champ de Bataille, où l'on a bâti une petite Eglise, nommée Notre-Dame de Roncevaux. Quand on est au bout de la Plaine, on voit une montagne extrémement élevée, & la plus haute de toutes celles d'alentour: elle porte aussi le nom de Roncevaux. On monte jusqu'au sommet, où l'on trouve un belle & charmante vue: on découvre d'un côté l'Espagne, que l'on quitte; & de l'autre, la France, où l'on va descendre.

BATAN. L'autre Route est dans la Vallée de Batan. Cette Vallée est au Nord de Pampelune, longue de sept lieues & large de trois & demi, comprenant

qua-

quatorze Paroisses, qui composent un Gouvernement particulier. On y va de Pampelune par Ostiz: on est obligé de passer par de hautes & d'affreuses montagnes, entre lesquelles on voit quelques Valons agréables arrosés de ruisseaux. On arrive à Eliçondo ou Erizonde, Village à neuf lieues de Pampelune; & à trois lieues delà l'on vient à Maya, le dernier Village du Royaume, où l'on trouve le passage qui conduit en France. Tout ce chemin est fort rude & fort difficile; on se trouve souvent dans des défilés bordés de précipices affreux: la traverse est de trois lieues de Maya jusqu'à Agnoa. BATAN.

Le Royaume de Navarre n'est pas fort riche, on n'y recueille du vin, des fruits & du bled, qu'en de certains endroits; il est plus abondant en pâturages qu'en autres choses, parce qu'il est pour la plupart dans les Pyrénées. On y jouit d'un air fort pur, & moins chaud que dans le reste de l'Espagne; les campagnes sont remplies de troupeaux, & les montagnes de gibier: on y trouve des sangliers, des cerfs, des chrevreuils & d'autres bêtes semblables: on y a aussi quelques mines de fer. LA NAVARRE.



LA NAVARRE. Le Royaume de Navarre ne rapporte du tout rien à Sa Majesté Catholique. De quarante mille écus de revenu qu'on en tire, il n'en entre pas un sou dans ses coffres; tout demeure dans la Province, pour le payement du Viceroi, du Gouverneur de la Citadelle, & des autres Officiers du Roi, & des garnisons qu'on y entretient.

Les Navarrois se sentent un peu du voisinage de la France, & sont plus ouverts, plus communicatifs & plus laborieux que le reste des Espagnols: les femmes sont mieux faites que les Castillanes, & ont la taille plus haute & plus dégagée qu'elles. Les Montagnards sont vigoureux, agiles, adroits, laborieux, courageux & bons soldats.

Les Auteurs qui ont traité de l'Etablissement du Royaume de Navarre ne sont pas d'accord. Les uns prétendent qu'il fut fait l'an 716, après que les Maures eurent occupé l'Espagne par la défaite du Roi Roderic. La voici telle qu'elle est rapportée par plusieurs Historiens.

Dans une roche appellée par les Espagnols, Peña de Oruel, près de la Ville de Jacca vivoit un bon Hermite en compagnie de quatre confrères, a-

vec lesquels il menoit une vie très sain- LA NA-
te. Ce saint Solitaire étant mort, 300 VARRE.
Gentilshommes ou environ, s'assemblèrent pour honorer son enterrement, & étant venus à parler du malheur de l'Espagne, ils délibérérent d'élire un Chef pour conserver le reste de leur liberté & de leur Religion dans les détroits de ces Montagnes. Après une mûre délibération, le choix tomba sur Garcias Ximénès, le plus grand Seigneur d'entre eux, naturel François, Comte de Bigorre, & possesseur de plusieurs riches terres dans la Biscaye.

A peine ce Prince se vit élevé à cette suprême dignité, qu'il se signala par une infinité d'exploits éclatans contre les Maures. On dit qu'un jour, comme il alloit au combat, il apperçut dans le Ciel un Ecu dans lequel paroissoit une Croix rouge sur un chêne, qu'il prit pour le Blason de son nouveau Royaume, auquel il donna le nom de Sobrarbe, c'est-à-dire Sur-arbre. Ayant choisi pour sa demeure l'hermitage de la Peña, il y fit bâtir une superbe Eglise, & y élut sa sépulture & celle de ses successeurs.

Garcias Inigo son fils, Forunio, Sanche Garcias, Ximénès Garcias, un au-

LA NAVARRE. tre Garcias, & Inigo Ximénès, surnommé Arista, lui succédèrent de père en fils. Les Historiens rapportent que ce dernier changea les armes anciennes de Sobrarbe qui étoient d'or à une croix de gueules sur un chêne de sinople, en un écu d'azur à la croix pommetée d'argent. Les Espagnols, & sur-tout les Navarrois tiennent pour des faits historiques si avérés tout ce que nous venons de rapporter touchant l'élection de Garcias Ximénès, & de ses successeurs, que ce seroit un crime parmi eux de le révoquer en doute. Mais les Historiens qui se piquent de savoir foncièrement l'institution de ce Royaume, tiennent cette opinion pour une fable à laquelle il n'est pas permis d'ajouter foi.

L'autre opinion, qui est la plus sûre, est que Inigo Arista, que les Navarrois ont fourré dans leurs Annales, comme le dernier successeur de Garcias Ximénès, est constamment le prémier qui ait règné sur ces Peuples.

Tous les Auteurs conviennent qu'il étoit Comte de Bigorre, & qu'il fut nommé par les principaux de la Noblesse pour les conduire contre les Sarasins, pendant que les François étoient oc-

occupés par les guerres civiles qui dé- LA NAVARRE.
chiroient la France, sous la domination des enfans de Louïs le Débonnaire. Mais ils ne s'accordent pas touchant l'époque de l'élection de ce Prince. Les uns la mettent l'an 819, les autres l'an 828, quelques-uns l'an 845, & quelques-autres l'an 889. L'opinion des derniers paroît plus probable que celle des autres, parce que de l'aveu de tout le monde, les François étant maîtres de Pampelune environ l'an 830, il n'y a pas d'apparence qu'il y eût des Rois en ce Païs-là.

Quoiqu'il en soit, il est constant que l'élection d'Inigo se fit au Monastère de Saint Victorien dans cette Contrée, appellée par les Espagnols Sobrarbe, non pas à cause de cette apparition de Croix sur un arbre, fabuleuse & supposée, mais d'une Montagne qui sépare de la plaine les parties supérieures de ces Païs montagneux, nommée Mont-Arbre. Si l'on trouve sur quelques monnoies de Navarre une croix sur un chêne, c'est que le Roi Sanche Abarca, l'un des Successeurs d'Inigo, ayant conquis tout l'Arragon sur les Maures vers l'an 910, joignit le Blason de cette Province, qui étoit autre-

LA NAVARRE. fois un chéne, à celui de Navarre, qui étoit une croix d'argent pommetée, au pied fiché en champ d'azur.

Sanche le Fort, de la race d'Inigo, changea les armes du Royaume à l'occasion de la célèbre défaite de Mahomet surnommé le Verd, Miramolin d'Afrique & d'Espagne.

Les descendans d'Inigo jouïrent du Royaume de Navarre jusqu'en 1234. Sanche VII dit l'Enfermé ou le Fort, mourut sans enfans, & ne laissa que deux sœurs, dont l'une appellée Bérangère fut mariée avec Richard, surnommé Cœur de Lion, Roi d'Anglèterre, qui mourut aussi sans enfans, & l'autre appellée Blanche, femme de Thibaud V, Comte de Champagne, dont le fils nommé Thibaud VI, fut Roi de Navarre.

Thibaud VI laissa deux enfans mâles, savoir Thibaud & Henri, qui furent successivement tous deux Rois de Navarre. Le dernier laissa en mourant une fille unique appellée Jeanne, qui fut mariée avec Philippe le Bel, Roi de France & de Navarre. Le Roi Louïs X, dit Hutin, laissa une fille nommée Jeanne de France, héritière de Navarre, laquelle porta cet Etat dans la Maison d'E-

vreux, par le mariage qu'elle contracta le 27 Mars 1316 avec Philippe, Comte d'Evreux. LA NAVARRE.

Philippe laissa Charles, dit le Mauvais, père d'un autre Charles, dit le Noble, & le second Salomon, qui mourut en 1425, & laissa Blanche II, héritière de son Etat. Cette Princesse épousa Martin, Roi de Sicile, en prémières noces, & en secondes Jean, Roi d'Arragon & de Navarre, duquel elle eut Charles, Prince de Viane, mort en 1461, sans enfans, Blanche, prémière femme de Henri IV, surnommé l'Impuissant, Roi de Castille, morte en 1463; & Eleonore qui porta la Navarre à Gaston, Comte de Foix & de Bigorre, Vicomte de Béarn. Catherine leur fille le porta à Jean, Sire d'Albret, sur lequel Ferdinand, surnommé le Catholique, Roi d'Arragon, l'usurpa en 1513.

Henri d'Albret, fils de Jean, eut de Marguerite de Valois, sœur de François I, Roi de France, Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, & fut Mère du Roi Henri IV, surnommé le Grand, en qui résidoit le légitime droit sur la Couronne de Navarre. Car pour celui de Fer-

di-

LA NAVARRE.

dinand, tout le monde ſait qu'il étoit ſi foible, que Mariana, le plus judicieux Hiſtorien que l'Eſpagne ait eu, n'a jamais oſé s'en ſervir, & s'eſt contenté de l'établir ſur les Loix de la guerre, & ſur une prétendue Bulle du Pape, qui par un attentat de la Cour de Rome ſur le Temporel des Souverains, expoſoit la Navarre au prémier occupant, ſous prétexte que Jean, Roi légitime, étoit fauteur du Concile de Piſe, qui n'étoit pas de ſon goût; & allié de Louïs XII, Roi de France, alors ſelon lui, ennemi du Saint Siège: foibles raiſons pour détrôner un Roi! Pour ce qui eſt du droit de la guerre, ſi on entend parler de la force & de la violence, qui ne ſont de miſe que parmi les Barbares, Ferdinand ne le pouvoit alléguer avec aucun fondement, puiſque Jean d'Albret ne l'avoit nullement offenſé. Au contraire, bien loin de prendre les armes contre lui, il lui offrit paſſage par ſon Royaume.

Pour l'autre point, cette Bulle tant alléguée ne ſe trouve nulle part; mais quand elle ſe trouveroit, pourroit-elle donner le moindre droit ſur une Couronne qui ne releve que de Dieu? A quoi on peut ajouter encore une cir-

conſ-

constance qui fait mieux voir la mauvaise foi des Apologistes de Ferdinand, qui est que cette Bulle prétendue fut publiée au mois de Juillet; cependant la Navarre avoit été usurpée au mois de Juin. On dit même que l'Empereur Charles V étant au lit de la mort, recommanda à Philippe II son fils de restituer ce Royaume à son maître légitime, & que Philippe II en mourant, ordonna la même chose à Philippe III. son fils. LA NAVARRE.

Les prémiers Rois de Navarre ne prenoient quelquefois que la qualité de Rois de Pampelune, comme fit Don Pédro, prémier de ce nom, & dix-septième Roi de Navarre, qui se nomma Roi de Pampelune & d'Arragon. Lorsqu'ils devoient prendre possession du Royaume, ils montoient à cheval, faisant porter l'Etendart de Navarre par un Chevalier, & marcher devant eux un Héraut vêtu de sa cotte d'Armes de Navarre, lequel crioit à haute voix, *Navarre, Navarre pour un tel Prince.* Il faisoit ainsi plusieurs tours par la Ville ou dans le Camp, au son des Trompettes avec une grande suite.

A l'égard de la cérémonie du Sacre, elle se faisoit de la manière suivante.

LA NAVARRE. Le Roi faisoit convoquer à Pampelune les Etats de son Royaume, & les Députés étant assemblés dans la grande Chapelle de la Cathédrale, l'Evêque disoit au Roi qu'avant qu'il fût oint, il falloit qu'il prêtât le serment accoutumé à son peuple. Alors on lui présentoit une Croix & un Livre des Evangiles, sur lequel il portoit la main & juroit de maintenir les Droits, les Coutumes & les Libertés du Royaume, après quoi les Députés juroient de garder & de défendre fidèlement sa personne & ses Etats.

Ces sermens prêtés de part & d'autre, à l'exception du Clergé qui ne juroit pas, le Roi se retiroit dans la Chapelle de Saint Etienne de la même Eglise, où il prenoit une robe de soie blanche, & ensuite deux Evêques le ramenoient dans la grande Chapelle, où celui de Pampelune l'oignoit d'huile, avec les cérémonies accoutumées.

Immédiatement après l'onction, le Roi quittoit la robe blanche, se revêtoit des habits royaux, & s'approchoit du Grand Autel, où il trouvoit une épée, la Couronne du Royaume couverte de pierreries, & le Sceptre royal. Il ceignoit lui-même l'épée, &

la

la tirant du fourreau, il la levoit en haut en signe de justice. Après cela, il se mettoit la Couronne sur la tête, & prenoit le Sceptre en main, pendant que les Prélats continuoient les Prières. Cela étant fait, le Roi montoit sur un Pavois ou Ecu, sur lequel les armes de Navarre étoient peintes. Cet Ecu étoit soutenu par les Députés de la Noblesse, des Cités & des Villes du Royaume, qui poussoient de grands cris de joie, tandis que le Roi, porté de cette sorte, jettoit au Peuple des pièces monnoyées d'or & d'argent. Ensuite les Prélats conduisoient le Roi à son Siège royal, qui étoit fort élevé & très magnifique, & finissoient la cérémonie par le *Te Deum laudamus*, à la fin duquel l'Evêque de Pampelune commençoit la Messe pontificalement, & à l'Offertoire, le Roi offroit de l'or, de l'argent & de l'écarlate. LA NAVARRE.

Le Royaume de Navarre jouït de grands Privilèges, sur tout d'être à présent le seul qui ait un Conseil Souverain où toutes les affaires du Royaume se décident sans appel.

SARDAIGNE.

De l'Isle de SARDAIGNE.

LA Sardaigne a eu plusieurs maitres étrangers, les Carthaginois, les Romains, & les Sarrazins l'ont possédée successivement. Les Genois & les Pisans en chassèrent les derniers; & disputans à qui elle resteroit, le Pape Boniface VIII les mit d'accord en la donnant en 1297 à Jaques I Roi d'Arragon. Un de ses Successeurs, savoir Ferdinand le Catholique, ayant épousé Isabelle de Castille, leurs Etats se réunirent dans la personne de Jeanne leur fille, mère de Charles V. Depuis ce tems-là la Sardaigne fut un Royaume annexé à l'Espagne; mais en 1708 les Alliés s'en emparèrent en faveur de l'Archiduc Charles d'Autriche, à présent Empereur. La possession de cette Isle fut confirmée à Sa Majesté Impériale par le Traité de Bade en 1714. Dans la suite l'Empereur chercha à s'accommoder de la Sardaigne pour la Sicile, qui avoit été cedée au Duc de Savoye Victor Amédée, à condition que l'Espagne s'en réservoit la Reversion, au cas que la Maison de Savoye vînt à s'éteindre.

L'Es-

L'Espagne qui perdoit à cet échange la Reversion de la Sicile, que l'Empereur vouloit abroger, s'y opposa, reprit la Sardaigne au mois d'Octobre de l'année 1717, & fit sur la Sicile la fameuse entréprise qui échoua par l'avantage que la Flotte Angloise eut sur celle d'Espagne. Le Traité de Londres changea le Traité d'Utrecht, en ce que le Duc de Savoye Roi de Sicile, laissa son Royaume à l'Empereur & devint Roi de Sardaigne. SARDAIGNE.

Les Espagnols donnent à cette Isle le nom de *Sardena*, & les Italiens celui de *Sardegna*. Quelques-uns écrivent *Cerdeña*. On l'appelle en Latin *Sardinia*.

Elle est située au Midi de l'Isle de Corse, dont elle est séparée par un bras de Mer. Les Géographes l'ont placée diversement par rapport au Ciel. Selon Ptolomée, elle est depuis 29. d. 50'. de Longitude jusqu'à 32. d. 25'. & depuis 35. d. 50'. de Latitude jusqu'à 39. de 30'. Sanson ne s'en écarte pas beaucoup dans ses Cartes. Le Père Coronelli dans son Isolario lui dónne depuis le 31. d. 10'. de Longitude jusqu'à 32. d. 19'. 30". & depuis le 37. d. 14'. de Latitude jusqu'au 40. d. 50'.

Sardaigne. Mr. Robbe dans sa Méthode lui assigne depuis le 31. d. 10'. jusqu'à 33. d. 15'. de Longitude, & depuis le 37. d. jusqu'au 40. d. de Latitude. Mr. de l'Isle qui a eu des Observations plus sûres met la Sardaigne entre les 25. d. 40'. & les 27. d. 20'. de Longitude, & entre les 38. d. 42'. 30''. & le 41. d. 11'. de Latitude.

L'Auteur de la Description Géographique du Royaume de Sardaigne publiée en 1725 chez Van Duren à la Haye, in 8. dit que du Midi au Nord cette Isle a cent-soixante quinze Milles d'Italie de longueur, & de l'Occident au Levant cent Milles de largeur; & dans toute sa circonférence elle a environ sept cens Mille de tour. Comme il ne dit point quels Milles d'Italie il entend, on doit supposer qu'il ne connoissoit que ceux de soixante au dégré, quoiqu'il y ait en Italie bien des sortes de Milles. D'ailleurs il ne dit point si les sept cens Milles de tour se prennent en comptant les Ances & les Golphes, ou si on n'y a point d'égard.

Cluvier lui donne 45 Milles d'Allemagne de longueur depuis Cagliari jusqu'au Bras de Mer qui la sépare de la Corse,

Corse, & 26 de largeur depuis le Cap Montefalcone jusqu'au Cap de Sarda. SARDAIGNE.

Suivant l'Abbé de Vayrac, elle a du Septentrion au Midi 80 lieues dans les endroits les plus larges, 45 dans les plus étroits, & 222 lieues de tour, selon la supputation des Géographes les plus éxacts, savoir :

Depuis le Port de Torres jusqu'à celui d'Algeri, 13. lieues.

Depuis Algeri jusqu'à Bosa, 20. l.

Depuis Bosa jusqu'à Oristan, 55. l.

Depuis Oristan jusqu'à Cagliari, 40. l.

Depuis Cagliari jusqu'à Tortoli, 16. l.

Depuis Tortoli jusqu'à Orosey, 16. l.

Depuis Orosey jusqu'à Posada, 16. l.

Depuis Posada jusqu'à Terranova, 20. lieues.

Depuis Terranova jusqu'à Longoni, 10. lieues.

Depuis Longoni jusqu'à Castel Arragones, 7. lieues.

Cette supputation est conforme à ce qu'en ont écrit Ptolomée, Osorius, Pausanias, Strabon, Ortélius & tous les Géographes les plus habiles, d'où il paroit que cette Isle est la plus grande de la Méditerranée.

On lui a d'abord donné le nom de Cadosène, que les Auteurs font déri-

SARDAIGNE. ver de Cados, qui en Hébreu signifie Saint, & de Sene, qui veut dire Sandale, à cause que sa figure est semblable à cette chaussure, *Sardiniam in Libyco signat vestigia plantæ*, dit un célèbre Poëte. Lorsque les Grecs succédèrent aux prémiers Peuples qui l'habitèrent, ils changèrent le nom de Cadosène en celui de Sandalia, & appellèrent ses Habitans Sandaliotes, nom composé de Sandalion & de Thiota, qui veulent dire Chaussure Divine, faisant toujours allusion à sa figure, qui correspond à la forme d'un pied humain.

Bérose prétend que le nom de Sandale sainte lui fut donné longtems avant que les Grecs s'y établissent, d'autant, dit-il, que vers l'an dixième du Règne de Rolius onzième Roi de Babylone, c'est-à-dire, l'an 2221 de la Création du Monde, Phorcus fils de Neptune débarqua en Sardaigne, & peupla l'Isle de Peuples qu'il fit venir d'Etrurie; mais comme cet Auteur a la réputation de ne pas se piquer d'une fort grande éxactitude, on ne doit pas avoir beaucoup d'égard à ce qu'il dit. Dans la suite, le nom de Sandalia fut changé en celui d'Icknuse, que les

mé-

mêmes Grecs lui donnèrent au rapport de Marsilius, de Chrysipe, de Prorote, & de Silius, lequel signifie vestige, ou trace d'un pied. Le nom dérive du mot Grec ἴχνος. SARDAIGNE.

Insula fluctisono circumvallata profundo,
Castigatur aquis, compressaque gurgite terras
Enormes cohibet, nudæ sub imagine plantæ,
Inde Ichnusa *prius Graijs memorata colonis* (*).

C'est aussi dans ce sens que Claudien (†) dit de cette Isle.

Humanæ speciem plantæ sinuosa figurat,
Insula: Sardiniam Veteres dixere Coloni.

Ce nom subsista jusqu'à ce que celui d'Ioléa lui fut donné, selon quelques Auteurs, par Hercule le Thébain, le faisant dériver d'Iole, qu'il aima si passionnément. D'autres prétendent qu'Iolao, neveu d'Hercule & fils de Phicus l'appella ainsi.

Quant au nom d'Ioléa, il disparut pour toujours, & elle prit celui de Sardaigne, qu'elle a conservé jusqu'à pré-

(*) Silius, *Lib.* 12.
(†(*De Bello Gildonico.*

SARDAIGNE. présent. Pausanias, Diodore de Sicile, Strabon, Beuter, Varron & plusieurs autres attribuent cette étymologie à Sarde fils d'Hercule.

Mox Libyci Sardus generoso sanguine fidens
Herculis ex sese mutavit nomina terræ (*).

Cette Isle est dans le Climat le plus heureux du monde, puisqu'étant à une égale distance de l'Afrique & de la France, les chaleurs que produisent les vents du Midi, se trouvent tempérées par ceux qui viennent du côté du Nord, desorte que l'Eté, ni l'Hiver ne s'y font jamais sentir d'une manière à incommoder ceux qui y demeurent. La partie qui est du côté de l'Afrique, présente à la vue de vastes plaines qui par leur fertilité rendent ceux qui les cultivent heureux & contens.

Mais il faut cependant distinguer les endroits de l'Isle. Elle n'est pas également fertile par-tout. Claudien (†) l'a bien exprimé:

. . . . . *Quæ pars vicinior Afris*
Plana solo, ratibus clemens; quæ respicit Arctum,

Im-

(*) Silius, *Lib.* 12.
(†) *De Bello Gildonico.*

Immitis, scopulosa, procax, subitisque sonoro SARDAI-
Flatibus. GNE.

La partie qui fait face à l'Italie, frappe les yeux par de hautes Montagnes & par des Rochers escarpés qui forment un païsage agréable.

Aspera est, & in montes consurgit vertice
Quà videt Italiam saxoso torrida dorso
Exercet scopulis latè freta, pallidaque intus
Arva coquit, nimium Cancro fumantibus astris;
Cetera propensæ Cereri nutrita favore (*).

La plus grande partie de ces Montagnes sont si fertiles, qu'on y voit des Prés, des Vignes & des Terres labourables, & les plus incultes servent de pâturages à une si grande quantité de bétail gros & menu, que Don Francisco de Vico assure qu'on y a compté jusqu'à un million & six cens mille brebis. Elles forment de grandes Vallées couronnées de bois de haute futaye, & parsemées de fleurs, d'herbes odoriférantes, de fruits délicieux, & font en-

(*) Silius, *Lib.* 12.

SARDAI-GNE. entrecoupées de Ruisseaux & de Fontaines jaillissantes qui charment par leur murmure.

Cette Isle a jusqu'à huit Promontoires principaux. Elle est environnée de 94 grosses Tours garnies de Soldats, entretenus aux dépens du Royaume, qui la défendent des incursions des ennemis. Savoir 12 dans le district de Cagliari du côté du Midi & du Ponant, 9 dans celui de la Villa de Iglésias, 7 dans celui d'Oristan, 8 dans celui de Bosa, 9 dans celui d'Algeri, 13 dans celui de Sassari, 3 dans celui de Castel Arragones, 3 dans celui de Gallura, 7 dans celui de Posada & d'Orosey, 22 dans celui de Cagliari du côté du levant.

Il n'y a aucun Auteur ancien qui ne parle très avantageusement de la Sardaigne. Silius-Italicus, Horace, Lucius-Florus, Strabon, Polybe, Plutarque & plusieurs autres parlent avec tant d'éloge de sa fertilité, qu'on ne sauroit rien dire qui puisse enchérir sur ce qu'ils ont avancé. Les uns l'appellent la joie des Habitans de Rome, les autres assurent qu'elle remplissoit autrefois de fruits cette Capitale de l'Univers.

Po-

Polybe dit (*); La Sardaigne est une Isle excellente par sa grandeur, la quantité de ses habitans, & le produit de son terroir. SARDAIGNE.

Silius-Italicus (†) dit aussi en parlant de cette même Isle:

Propensæ Cereris nutrita favore.

Nous apprenons de Pline que lorsque la fière Carthage & la triomphante Rome assemblèrent toutes leurs forces pour se porter le coup mortel, elles firent de cette Isle le Grénier commun pour faire subsister toutes les Troupes de ces deux ambitieuses Républiques; & qu'après que Rome eut triomphé de sa rivale, le bled qui lui resta étoit en si grande abondance, qu'elle se vit obligée de le donner aux Mariniers pour le prix du fret des Navires qu'ils avoient employés durant la Campagne. Il est arrivé plusieurs fois que les Habitans de l'Isle se sont vus forcés de donner la moitié de leur récolte pour faire porter l'autre de l'aire jusqu'au Grénier, dont la distance n'étoit

(*) Lib. I. c. 79.
(†) Lib. XII. v. 375.

Sardaigne. toit que de deux ou trois lieues.

Les Légumes, les Fruits, & le Vin qu'on y recueille, non seulement suffisent pour la provision de tout le Royaume, mais même pour en fournir aux Païs Etrangers; & l'Histoire rapporte que la République de Carthage, outrée de ce que ce peuple avoit fourni aux Romains la quantité de Vin nécessaire pour la subsistance de leurs Troupes, ayant fait arracher les Arbres & les Vignes, les racines produisoient encore des Fruits.

Il s'y trouve des Bois d'Orangers & de Citroniers qui ont deux lieues de longueur, & qui produisent tant d'Oranges & de Citrons, qu'à Sassari, à Algeri, à Bosa, à Ollatre, & en plusieurs autres endroits, on en donne une demie douzaine pour un liard. Il y a une prodigieuse quantité de Cerises, de Prunes, de Poires de toutes espèces, des Chataignes, des Noix, & des Olives. On peut dire la même chose de la viande de Boucherie, de la Volaille & du Gibier.

La Mer qui baigne ses Côtes abonde en toutes sortes de poissons. On y fait un Commerce très considérable de Lin, de Fromage, de Laine, de Miel; &

la

la chasse de Buffles, de Cerfs & de plusieurs autres animaux produit un revenu considérable. Les plus considérables de ses Rivières sont, celles de Torres, de Coguinas, de Bitti, d'Oliéna, de Flumendoso, d'Utta. Quelques Auteurs donnent à la prémière le nom de Rivière Turritaine, faisant allusion à la Ville de Torres, que les Crédules supposent avoir été fondée par Hercule le Libien: quelques autres lui donnent le nom de Flumimargia, qu'ils font dériver du mot Latin Flumen & d'Argos, Villes considérables du Péloponnèse, prétendant que lorsqu'Hercule alla à la conquête de la Sardaigne, assisté des Argiens, peuples de la Grece, il l'appella ainsi. Mais cette étymologie a tout l'air d'une fable inventée pour donner un faux relief à cette Isle. SARDAIGNE.

La Rivière de Torres prend sa source des fontaines qui coulent dans la Vallée de Bunnari, entre la Ville de Sassari, & le Bourg d'Osile, lesquelles aprés avoir arrosé les murailles d'Escala, de Choca, s'être jointes avec la Rivière de Campo de Méla, & avec les fontaines de Bortu, passent par Mascari, où elles reçoivent les eaux des

SARDAIGNE.

des Rivières d'Ufini & d'Iteri, & s'unissent à la Turritaine au Pont de Saint Gregoire à deux lieues de Sassari, au dessus d'Algéri, où après s'être enflée par la jonction de la Rivière d'Ottara & de plusieurs Ruisseaux, elle va se perdre dans la Mer au dessous du Pont de Saint Gavin de Torres.

Celle qu'on nomme Coguinas prend son commencement parmi les Rochers de Montéagudo, coule près de la Ville de Rebeco, traverse la campagne d'Ocier, le païs d'Anglona, & les Plaines de Coguinas, après quoi elle se décharge dans la Mer.

La Rivière de Bitti sort du Cap de Sassari, traverse celui de Callura; & après avoir augmenté ses eaux par la communication de celles de plusieurs fontaines, & de divers ruisseaux qui descendent des montagnes de Bitti, termine son cours dans la Mer à l'extrémité de la Baronie de Posada.

La Rivière d'Oliéna tire son origine d'une fontaine qui porte le même nom, quoiqu'anciennement elle ait été appellée Cédrino par Ptolomée, à cause d'un Simulacre d'Apollon, que les Ro-

mains

mains avoient apporté de Séleucie, SARDAIGNE.
dont ils introduisirent la vénération dans l'Isle de Sardaigne, jusqu'à ce que l'Idolâtrie venant à être détruite parmi les Habitans de cette Isle, ils donnérent à cette fontaine le nom qu'elle porte à présent.

On ne sait pas bien d'où cette fontaine sort, les uns croient qu'elle vient de la Mer, à cause que lorsque le vent du Levant souffle, ses eaux grossissent tellement, que son cours paroît deux fois plus gonflé que lorsque les autres vents soufflent, ce qui, selon eux, est une marque que c'est l'impulsion des eaux de la Mer qui lui communique cette fécondité: les autres disent qu'elle se précipite du haut d'une montagne, qui est entre Orgoloso, & Ollastre, & qu'après avoir traversé quelques lieues de païs, elle s'engoufre dans la terre, & va renaître au pied de la montagne Oliéna.

Le Flumendoso fut appellé par Ptolomée Céprum; mais les Habitans ont abandonné ce nom pour lui donner celui qu'elle porte à présent, qu'ils font dériver du mot Latin *Flumen*, qui veut dire Fleuve, ou grande Rivière, à cause de la grande quantité de petites

SARDAIGNE. Rivières, de Ruisseaux & de Fontaines qu'elle reçoit dans son sein avant de terminer son cours.

Elle commence à couler au pied de la Montagne Arizu. Après avoir recueilli les eaux de quelques Ruisseaux qui descendent des Montagnes de Coru & de Génas d'Argentu, elle traverse les Païs de Barbarja-Seuli, de Barbarja-Belvi, de Curadoria, & de Sirgus, elle se joint avec une autre Rivière appellée Zuri, qui vient des Montagnes de Pedra de Forgu, & va se jetter dans la Mer au dessous des Villes de Vitu & de Muravéra.

L'Utta commence à paroître dans les Champs de Vadu Episcopu, traverse le païs de Gerrey près d'un endroit appellé Arri, où elle reçoit le Flumimido, qui sort des Montagnes de Saint Basile, passe par Sainte Julienne, par Ussena, par S. Espérat, & va se rendre au pied des murailles de Monastir, où l'on voit un beau Pont de 13 arcades. Delà elle continue son cours vers la Mer, & après avoir baigné les murailles de Nascogia, & de Siliqua, s'être jointe avec le Siserri, Flumen-Lene & Segore, elle entre dans l'Etang de Cagliari.

On

On compte encore dans cette Isle d'autres Rivières qui sont la Canoniga, l'Ura, Morgongioris, Massaris, l'Ocier, Rébéco & Molargia; mais comme elles sont beaucoup moindres que les autres, nous nous contentons de les nommer sans en faire la Description. Quoique quelques-unes de ces Rivières soient navigables, les Habitans n'en tirent pas grand profit par rapport au commerce: ils se contentent d'y pêcher diverses espèces de Poissons, & entr'autres d'excellentes Truites & des Anguilles d'une prodigieuse grandeur. SARDAIGNE.

Il s'y trouve aussi plusieurs Fontaines, dont les unes sont considérables par l'abondance de leurs eaux, & les autres par le secours qu'y trouvent une infinité de personnes affligées de différentes maladies, qui en guérissent en s'y baignant ou en en buvant. Parmi quantité de beaux Etangs, & ceux de Cagliari, de Sarabus, d'Algeri, de Platamona, & de la Nura sont les plus considérables, & dont les Habitans tirent le plus de profit par le moyen de la pêche.

La Sardaigne ne manque point de Ports capables de recevoir toutes sor-

SARDAIGNE. tes de bâtimens. Les plus remarquables sont

Sur la Côte Occidentale.	Golfo d'Arragonèse, ou Porto Torre. Golfo d'Algher, ou Porto de Conde. Porto de Bosa. Golfo d'Oristagni, ou la Baye de Néapoli.
Sur la Méridionale.	Golfo d'Igléfias. Golfo di Palma.
Sur l'Orientale.	Golfo di Cagliari. Golfo di Terra Nova.

Outre ces Ports il y en a beaucoup d'autres plus petits, qui ont des Tours & des Forts pour se défendre de l'insulte des Ennemis, & sur-tout des pirateries des Corsaires de Barbarie. La Régence du Royaume tenoit autrefois à Cagliari une Escadre de sept Galères. De très nombreuses Flottes y peuvent hiverner, se mettre à couvert, & s'y radouber sans crainte des vents ni des tempêtes.

Les Habitans de l'Isle sont bien proportionnés dans leur taille, ils ont les manières douces, honnêtes; ils sont blancs de couleur, robustes, vigilans, ap-

appliqués: quant aux mœurs, ils tien- SARDAIGNE.
nent un peu des Italiens, & un peu des Espagnols, quoiqu'au fonds ils ne soient pas si rafinés que les prémiers, ni si francs que les derniers. Anciennement ils portoient des habits de peaux de bêtes, qu'ils appelloient Mastrucas, dont les Romains faisoient tant de cas, qu'ils en voulurent avoir pour habiller leurs Troupes.

Leur Langue ancienne est un composé de Grec, de Latin, d'Italien & d'Espagnol; dont ils forment une espèce de Dialecte propre à s'énoncer agréablement sur toutes sortes de matières, sur-tout lorsqu'il s'agit de parler sentencieusement & proverbialement. Depuis que les Espagnols dominent sur cette Isle, la Langue Castillane est devenue celle des Personnes de condition, & la Populace a adopté l'Idiôme Catalan, qu'il mêle avec sa Langue ancienne, & en fait un Patois qui tient beaucoup de celle qu'on parle dans l'Isle de Mayorque.

Outre l'Isle de Sardaigne, on en compte encore plus de quarante autres qui composent le Royaume de ce nom. Voici la description de celles qui sont les plus remarquables. La plus grande, la plus riche & la plus habitée, est

 l'A-

Sardaigne. l'Aſénaria ou Aſinaria. Elle eſt ſituée au Nord de la Sardaigne, & appartient à la Ville de Saſſari. Anciennement elle fut appellée l'Iſle d'Hercule, à cauſe, diſent quelques Hiſtoriens, que ce Héros fut le prémier qui la peupla. Je laiſſe au Lecteur à juger ſur la vérité de ce fait hiſtorique. Quoiqu'il en ſoit, elle conſerva ce nom juſqu'au tems de la deſtruction de la Ville de Troye, qu'elle prit celui d'Onaria, duquel par corruption s'eſt formé celui d'Aſénaria.

Elle a dix lieues de tour, & eſt défendue par quatre groſſes Tours bien munies d'Artillerie. Il y a des Montagnes qui produiſent quantité de Sangliers, de Cerfs, de Bufles & de Faucons fort eſtimés, ce qui fit que Don Pédro Roi d'Arragon changea le nom du Cap Gorditain de Sardaigne, qui eſt dans cette Iſle en celui de Mont-Faucon.

On voit une autre Iſle près du Port de Terra-Nova, entre le Levant & le Nord, qu'on appelle l'Iſle de Saint Damaſe Buciana ou Pauſania. Pline la met au rang des deux Enonides, à cauſe qu'elle fut poſſédée par certains Peuples d'Italie qu'on appelloit Enon-

tri-

trides. Le commun du Peuple l'appelle ordinairement Taulara. SARDAIGNE.

Elle a 4 lieues de circuit, & est toute pleine de Montagnes, parmi lesquelles il y en a une si haute, qu'elle est le prémier objet qui frappe les yeux des Navigateurs, qui vont d'Italie en Sardaigne.

Il y en a une troisième appellée l'Isle Mocliboldes par Ptolomée, Enosina par Pline, Plombée par quelques autres; mais plus communément, Isle de Saint Antiogo. Les prémiers noms qui lui furent donnés par les anciens, font allusion à la quantité de Mines de Plomb qu'on y trouve, & le dernier s'attribue à un Saint de ce nom qui y fut exilé, & y mourut.

Cette Isle a environ neuf lieues de tour. On y voit des ruines d'Antiquité & de Religion, savoir des morceaux des murailles de l'ancienne Ville de Sulcis, & une partie de la superbe Eglise de Saint Antiogo.

Assez près de cette Isle en paroît une autre qu'on appelle l'Isle de Saint Pierre, nom qui lui fut donné à cause d'une somptueuse Eglise consacrée au Prince des Apôtres, au-lieu de celui des Azores, qu'elle avoit anciennement par

SARDAIGNE. par allusion à la grande quantité de ces Oiseaux qu'elle produisoit. Elle a sept lieues de tour, & un Port de Mer capable de contenir une nombreuse Armée Navale. Il a beaucoup de fond, un bon mouillage, & est très sûr.

Les autres Isles sont, L'Isle Pélosa, ou Chevelue. L'Isle Llana, ou Plaine. L'Isle Cuxa de Dona. L'Isle Malventre. L'Isle de la Madelaine d'Algeri. L'Isle du Port de Bosa. L'Isle des François. L'Isle de Planchica. L'Isle de la Tour, & Vaca. L'Isle de la Rose. L'Isle de Saint Machaire. L'Isle Serpentaria, ou Serpentine. L'Isle de las Coles, ou des Choux. L'Isle Malfonéra. L'Isle de las Bocas de Bonéfacio. L'Isle de Luttéro entre l'Isle de Corse & celle de Sardaigne. L'Isle Capréfa. L'Isle Arzaquéna. L'Isle Tréjano. L'Isle de Longalarde & ses Islots adjacens. Les deux Isles de Logore, de Puerto Bossu. Les deux Isles des Ports de la Serpentaria. L'Isle Molendos. L'Isle du Cap de la Carbonnaria, ou Charbonnière. L'Isle d'Estabatax. L'Isle d'Ollastre. L'Isle Mari-Tremo. Les trois Isles de Si ha Muerto. L'Isle de Ticarolu. L'Isle de Tau-

Taulara. L'Isle de Têrra-nova. L'Isle de Murcello. L'Isle de Saint Etienne. L'Isle de l'Estentino. L'Isle de l'Escussie. L'Isle de Mursata. L'Isle Rose près de Castel-Arragones. SARDAIGNE.

La plupart de ces Isles sont fertiles en bois, en bled & en gibier, sans compter la pêche qu'on fait autour de leurs bords, de Ton & de Corail.

Après avoir fait la Description de l'Isle de Sardaigne, & de celles qui lui sont adjacentes, reste à voir à combien de divers Peuples elles ont été assujetties.

Plusieurs Historiens disent qu'en 2216 de la Création du Monde Mesraim ou Osiris fils de Cham, & petit-fils de Noé, s'étant rendu maître de toute l'Italie, passa en Sardaigne en 2225, à la tête d'une multitude de Vituloniens, Peuples anciens de l'Etrurie, ou Toscane, qu'on connoissoit encore sous le nom de Turroniens, à cause qu'ils avoient coutume de construire leurs maisons en forme de Tours, par le secours desquels il fonda l'ancienne Ville de Torres, qu'il embellit & fortifia par quantité de Tours.

François de Vico qui a écrit l'Histoire de cette Isle, & qui rapporte ce

SARDAIGNE. que nous venons de dire, semble ne citer ces Auteurs que pour avoir le plaisir de les combattre, & la gloire de les confondre, en disant qu'ils pêchent lourdement contre la Chronologie, en produisant dans un tems des Rois de Sardaigne, qui ne le furent que dans un autre. Il avoue que Mesraim ou Osiris fut Roi d'Italie environ ce tems-là, qu'il envoya un grand nombre de Turroniens en Sardaigne qui fondèrent la Ville de Torres. Il convient encore que Phorcus, Sardus & quelques autres regnèrent en Sardaigne; mais lorsqu'il vient à conférer les Epoques, il trouve que ces Auteurs ont renversé l'ordre des Règnes; en faisant succéder à certains Rois ceux qui les doivent précéder. Car, dit-il, depuis l'an 2216 jusqu'en 2300, on ne parloit pas plus de Phorcus, que s'il n'avoit jamais été au monde, non plus que de Sardus, que ces Historiens font aller en Sardaigne avec les Turroniens, où ils ne regnèrent que longtems après. Car comment y auroient-ils regné en ce tems-là, continue-t-il, puisque pour lors Athlas, contre lequel Phorcus se battit vigoureusement dans un combat naval, ne vivoit pas? de for-

forte, ajoute-t-il, qu'il faut de toute SARDAIGNE.
néceſſité que les Turroniens qui s'établirent en Sardaigne fuſſent commandés par un Chef qui s'appellât Phorcus, ou que les Auteurs dont on a fait mention ayent équivoqué à l'égard des noms & des tems, parce qu'il eſt certain qu'avant tous ces Rois Hercule regna en Sardaigne, où il fit de grandes choſes, parmi leſquelles l'aggrandiſſement & l'embelliſſement de la Ville de Torres ne furent pas des moindres: c'eſt pour cette raiſon qu'elle fut appellée Turris Libyſonis, c'eſt à-dire, Ville d'Hercule le Libien.

Vico prétend que Norax ſuccéda à Hercule dans le Royaume de Sardaigne, l'an du Monde 2460, mais Zurita, grand Scrutateur de l'Antiquité, avoit déja dit longtems avant lui, que bien loin que Norax eût ſuccedé à Hercule, il avoit des preuves inconteſtables que ce Roi étoit le prémier qui avoit regné dans l'Iſle de Sardaigne.

Phorcus ſuccéda à Norax environ l'an 2520. Il règna glorieuſemént pendant l'eſpace de 30 ans, ſelon le ſentiment de Saint Auguſtin, de Turſelin, d'Euſèbe, d'Annius, de Viterbe, & mourut dans un combat naval

SARDAIGNE. qui ſe donna entre lui & Athlas. Phorcus laiſſa trois filles, dont l'une appellée Méduſe, devint héritière de ſa Couronne en 2553, & règna 33 ans, après leſquels Perſée vint du fond du Péloponnèſe avec une groſſe armée, ſurprit Méduſe une belle nuit, lui coupa la tête, & la porta en Grèce.

Après la mort déplorable de Méduſe, Ariſtée s'empara du Royaume, & apprit aux Habitans de l'Iſle à cultiver la terre & à faire les fromages & l'huile, ſelon le rapport de Juſtin. Solin ajoute qu'il fonda la Ville de Cagliari; cependant Pauſanias eſt d'une opinion contraire, & prétend que la Fondation de cette Ville appartient aux Carthaginois. On ne ſait pas poſitivement combien de tems regna le bon Roi Ariſtée, & tout ce que l'Hiſtoire fournit de plus certain, dit Vico, c'eſt que Galate ou Galatas fils d'Olbius Roi des Gaules, fondit ſur la Sardaigne avec une armée de Gaulois, & y fonda la Ville d'Olbia.

Le fameux Iolao fils d'Ephique & neveu d'Hercule le Thébain, fut couronné Roi de Sardaigne après la mort de Galate. Il fit quantité de choſes mémorables, comme la Ville d'Ogril-

len

len qu'il appella ainsi, dit Pausanias, SARDAIGNE.
du nom d'un fameux Capitaine de son Armée nommé Grillo. Mais ce qui éternisa sa mémoire, fut d'avoir appellé dans son Royaume le fameux Dédale, par le secours duquel il l'embellit d'une infinité de superbes édifices, dont les vestiges subsistèrent jusqu'au tems de Diodore de Sicile & d'Aristote sous le nom de Dédalées, & furent mis par ce Prince des Philosophes au rang des merveilles du monde.

Iolao ne se contenta pas, dit Diodore, d'avoir appellé à son secours Dédale pour l'embellissement de son Royaume, il y établit encore des Collèges pour y enseigner les Sciences, les Arts, & de quelle manière il falloit adorer les Dieux.

Ce fut peu de tems après la mort de Sardus, que les Lydiens & les Méoniens s'emparèrent d'une partie de l'Isle, lesquels, selon la Tradition commune, donnèrent lieu d'appeller le Païs qu'ils occupèrent Meylogue, dont l'étymologie, par quelque altération du terme, dérive du nom que la Latinité lui donna en l'appellant Mœnum locus. Outre les Méoniens, Solin & Eusèbe prétendent que les Locriens, Peuples de

SARDAIGNE.

de la Gréce, les Taſſes, les Scythes & les Rhodiens, après s'être rendus redoutables ſur la Méditerranée, établirent leur domination ſur les Sardes, & peuplèrent pluſieurs Villes & quantité de Bourgades dans l'Iſle.

Les Cypriens envieux que tant d'autres Peuples s'établiſſent en Sardaigne, tentèrent en 3100 de s'y établir. Ils n'eurent pas grand peine à réuſſir; mais comme ils avoient d'autres expéditions à faire, après y avoir fait quelque ſéjour, ils en partirent, ſe contentant d'y laiſſer une Colonie de Peuples de leur Nation.

Les Phéniciens firent en 3138 de grands progrès ſur cette Colonie, connue ſous le nom de Carpacéſiens, & ſe fortifièrent dans l'Iſle jusqu'à ce que les Milciens, Peuples ſortis des confins de l'Ionie & de la Carie, les y allèrent inquiéter, leſquels furent à leur tour troublés dans leur conquête par les Cares ou Cariens en 3240. Mais ces nouveaux hôtes ne jouîrent pas longtems du fruit de leur entrepriſe, puiſque, ſelon Euſèbe, en 3289, les Leſviens leur enlevèrent tout le Païs qu'ils avoient conquis. Les Phociens ſe voyant pourſuivis à outrance par les Guer-

Guerres continuelles que leur faisoient Sardaigne.
les Perses, & investis de toutes parts
par Harpago Général du Roi Cyrus
qui regnoit pour lors, tinrent un Conseil entre eux, dans lequel ils résolurent d'un commun consentement d'abandonner leur Patrie, & d'aller à la conquête des Sardes, ce qu'ils éxécutèrent en 3416. A peine parurent-ils aux bords de l'Isle, que les Habitans allèrent au-devant d'eux pour les recevoir.

Après toutes ces révolutions les Carthaginois se rendirent entièrement les maîtres de la Sardaigne. Ils y envoyèrent une puissante Armée sous le commandement de Mallius, Capitaine d'une valeur & d'une conduite qui lui avoient acquis une grande réputation; mais à peine parut-il sur les côtes de cette Isle, que les Habitans prirent les Armes, & lui en défendirent l'entrée avec tant d'intrépidité, qu'ils firent périr une bonne partie de son Armée, & mirent le reste en déroute.

La République de Carthage fut si irritée du mauvais succès de cette entréprise de Mallius, qu'au rapport de Justin elle l'éxila avec tous les Soldats qui échapèrent au glaive des Sardes. Quoi-

SARDAIGNE. que les Carthaginois fussent fort affoiblis par une perte si considérable, ils ne laissèrent pas de former de nouveaux desseins pour conquérir une Isle qui étoit si fort à leur bienséance; mais ils trouvèrent toujours tant de résistance de la part de ses Habitans, qu'ils ne les purent dompter qu'en 3600. La République de Rome avide de gloire dès son commencement, voyant que celle de Carthage vouloit disputer la conquête de l'Univers, résolut d'arrêter ses progrès au milieu de sa course, en lui déclarant la Guerre en Espagne: ce qui l'obligea d'envoyer Asdrubal en ce Païs-là avec une puissante Armée; mais ayant voulu, chemin faisant, soumettre la Sardaigne, il fut repoussé si vigoureusement par les Sardes, qu'il perdit la vie dans une sanglante Bataille qu'ils lui livrèrent, & toute son Armée fut taillée en pièces, ce qui mit les affaires de la République dans un si grand desordre, que de longtems elle ne put récouvrer ses forces. Cependant elle conserva toujours le désir de se vanger; & dès qu'elle se vit en état d'attaquer de nouveau ces Insulaires, elle envoya contre eux une Armée encore plus puissante que les deux prémières, laquelle

quelle ne fut guères plus heureuse, puisque malgré tous ses efforts, elle eut toujours à combattre ces fiers ennemis depuis l'an 3400 jusques en 3600. SARDAIGNE.

La République de Carthage, par une vengeance indigne d'un si Auguste Sénat, ordonna de ruiner l'Isle de fond en comble, desorte que non contente d'avoir fait désoler tous ses champs, arracher ses Vignes & ses Arbres fruitiers, elle défendit sur peine de la vie d'en replanter, & condamna les Etrangers, qui aborderoient ses Côtes, à être précipités dans la Mer.

Malgré cette inhumanité & quantité d'autres que les Carthaginois mirent en usage contre des Peuples qui n'avoient commis d'autre crime que d'avoir défendu leur liberté en gens de cœur, Pausanias, Claudien, & plusieurs autres célèbres Historiens, assurent qu'ils fondèrent l'ancienne Ville de Cagliari, vis-à-vis de l'Afrique environ 400 ans avant la Naissance de Jésus Christ.

Comme la République de Rome étoit persuadée qu'elle causeroit aux Carthaginois un déplaisir mortel si elle lui pouvoit enlever l'Isle de Sardaigne,

SARDAIGNE. elle y envoya une grosse Armée sous les ordres des Consuls Aquilius, Florus & Corneille Scipion, ce qui surprit tellement les Carthaginois, qu'ils leur opposérent de puissantes Troupes commandées par un fameux Capitaine appellé Hannon, mais dont la valeur ne put tenir contre celle de Scipion, lequel après l'avoir vaincu se rendit maître absolu de l'Isle de Sardaigne.

Après plusieurs évènemens la fortune se déclara entièrement pour les Romains, à qui les Carthaginois envoyèrent des Ambassadeurs pour leur demander la Paix, laquelle leur fut accordée, à condition que Carthage abandonneroit à Rome la Sicile, la Sardaigne & toutes les autres Isles de la Méditerranée, & qu'elle lui payeroit dans le cours de vingt années 2200 Talens. Ainsi finit la prémière guerre Punique, l'an de la fondation de Rome 514.

Cinq ans étoient à peine expirés, que les Carthaginois rompirent la paix, en sollicitant les Sardes à se soulever contre les Romains auxquels ils étoient soumis.

Cette révolte ne fut pas plutôt répandue dans Rome, que le Sénat envoya

voya Titus Manlius Torquatus en Sar- SARDAI-
daigne, dont il rangea une seconde GNE.
fois une bonne partie sous la Domination Romaine, malgré la vigoureuse résistance que fit le Général Ampsagoras. L'année suivante Spurius Servilius Maximus en subjugua une autre, & deux ans après M. Pomponius Matthæus triompha du reste. L'année de la Victoire de Pomponius, qui fut la 521 de la fondation de Rome, & la 4743 de la Création du Monde, l'Isle de Sardaigne fut réduite en Province de la République Romaine, ce qui fut observé par la suite dans tous les Royaumes qu'elle conquit.

Les Romains après s'être rendus maitres de la Sardaigne, augmentèrent leurs conquêtes par la prise de l'Isle de Corse, par la valeur de Caius Paririus, qui sans la permission du Sénat s'en rendit le maître l'an de la Fondation de Rome 523. Cette Isle ne fut pas plutôt conquise, qu'elle fut agrégée à celle de Sardaigne, sous le nom de l'une & de l'autre Sardaigne, avec Titre de Province gouvernée par un même Préteur, ainsi qu'il est rapporté par Sigonius, & par plusieurs autres Historiens.

Cette

SARDAIGNE. Cette forme de Gouvernement subsista jusqu'après l'Empire de César Auguste, c'est-à-dire pendant l'espace de 250 ans, auquel tems les Isles de Sardaigne & de Corse ayant été divisées, elles furent gouvernées séparément par leurs Préteurs particuliers. Fara dit que celle de Sardaigne en eut jusqu'à 66, parmi lesquels on compte Valère, Cornelius, Manlius, Octave, Fabius, Caton, & plusieurs autres grands personnages des plus distingués.

Les grands impôts dont les Romains accabloient tous les jours les Habitans de l'Isle de Sardaigne, les irritèrent si fort, qu'ils résolurent de secouer le joug du Gouvernement de Rome. Pour cet effet ils avertirent les Carthaginois que Cornélius Préteur de l'Isle étoit absent, & que les Garnisons des Places étoient très foibles, & encore plus mal disciplinées; ajoutant que s'ils leur envoyoient un secours considérable, ils chasseroient les Romains, & se soumettroient à la République de Carthage.

Tite-Live assure que cet avis causa beaucoup de joie aux Carthaginois; & qu'aussi-tôt qu'ils l'eurent reçu, ils envoyèrent en Sardaigne Asdrubal, surnom-

nommé le Chauve, avec une puissante armée. Cependant le Préteur Mamula étant parti pour Rome, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il rendit compte au Sénat de l'état dans lequel il avoit laissé l'Isle, lui répréſenta que Quintus Mucius Scévola son Successeur étoit tombé malade, & que par conséquent il étoit incapable de soutenir le poids des affaires; ajoutant que les Troupes qu'il y avoit laissées n'étoient pas capables de défendre la Province. SARDAIGNE.

Le Sénat eut égard à ces répréſentations. Il ordonna à Fulvius Flavius de faire assembler cinq mille Fantassins & trois cens chevaux, & de les faire passer en toute diligence en Sardaigne sous le commandement du Général qu'il trouveroit à propos, en attendant que le Préteur fût guéri. En vertu de ce pouvoir, il jetta les yeux sur Manlius Torquatus, à qui le Sénat avoit décerné deux fois le Consulat, & qui en qualité de Consul avoit conquis l'Isle. Pendant que Manlius se mit en marche, l'armée des Carthaginois qui alloit au secours des Sardes sous le commandement d'Asdrubal, fut emportée par un coup de tempête sur les

Cô-

SARDAIGNE. Côtes de Mayorque, où il fut obligé de rester quelque tems.

Manlius arriva en Sardaigne avec les Troupes dont le Sénat l'avoit chargé, & prit les rênes du Gouvernement de l'Isle; & comme le secours qu'il avoit amené n'étoit pas suffisant pour résister à Arsichora qui s'étoit déclaré contre Rome, & qui avoit sous ses ordres une Armée de plus de quarante mille hommes bien armés, il fit sortir les Galères du Port de Cagliari, & mit sur pied vingt mille hommes d'Infanterie, & mille deux cens chevaux de nouvelles troupes, & alla droit à l'ennemi, tandis qu'Arsichora avoit pénétré jusqu'au cœur de l'Isle pour y recruter son Armée, & y faire provision d'armes, ayant laissé pendant son absence le commandement de ses troupes à un fils qu'il avoit, appellé Hostis, en quoi il commit une faute irréparable: car comme c'étoit un jeune homme qui n'avoit aucune expérience dans l'Art Militaire, il livra témérairement bataille aux Romains, sans attendre son père, ni le secours qu'il attendoit de la part des Carthaginois, dans laquelle son armée fut entièrement défai-

faite; le nombre des morts fut grand, SARDAI-
celui de prisonniers encore plus consi- GNE.
dérable, & les Soldats qui échapèrent à la fureur des Romains, voyant que leur Chef avoit pris honteusement la fuite, se retirèrent en une Ville appellée Cornu.

Lorsque Manlius eut appris l'arrivée d'Asdrubal dans l'Isle, il se retira à Cagliari, & Arsichora alla joindre le Général Carthaginois, après quoi ils allèrent contre les Romains. Manlius, qui avoit déja pris un poste avantageux, fut au devant d'eux, de sorte que les deux Armées se campèrent vis-à-vis l'une de l'autre, sans laisser beaucoup de distance entre les deux Camps, ce qui fit qu'ils ne furent pas longtems sans en venir aux mains. Le Combat dura 4 heures pendant lesquelles le succès des armes fut fort douteux: mais à la fin, la victoire se déclara en faveur des Romains: douze mille Sardes ou Carthaginois demeurèrent sur le champ de bataille, le nombre des prisonniers alla à plus de trois mille, les Etendarts furent enlevés, & ce qu'il y eut de plus glorieux pour les Vainqueurs, dit Tite-Live, c'est qu'Asdrubal, Hannon & Magon Capitaines Car-

SARDAIGNE. Carthaginois furent pris, & Hoftis avec plufieurs Capitaines Sardes furent tués. Arfichora voyant fon armée taillée en pièces, prit la fuite; & ayant appris la mort de fon fils, il fe tua de defefpoir.

Manlius ne fut pas longtems fans remporter une autre victoire; car s'étant rendu maître de la Ville de Cornu, où les ennemis s'étoient retirés, & de quelques autres Villes des environs, il fit prifonniers de guerre ceux qui s'étoient enfuis. Pour punir les Habitans de ces Villes de leur perfidie, il les condamna à une certaine contribution de bled & d'argent felon les forces d'un chacun.

Manlius victorieux fe rendit à Cagliari avec fon Armée, où ayant mis fes Galères en Mer, il s'embarqua, & prit la route de Rome, où il arriva après une heureufe navigation, chargé des dépouilles des ennemis.

Dès qu'il fut arrivé, il diftribua tout ce qu'il avoit pris aux Sardes & aux Carthaginois; favoir la Soldé à ceux qui avoient foin du Tréfor, le Bled aux Ediles, & les Prifonniers à Julien Préteur. Tandis que Manlius menoit fi mal les Sardes & les Carthaginois dans l'Ifle

l'Isle de Sardaigne, Titus Octavius SARDAIGNE.
Préteur étoit sur les Côtes d'Afrique avec une Flotte de cinquante Vaisseaux, où il faisoit un ravage épouventable dans les Campagnes qui étoient au bord de la Mer; & en s'en retournant, il rencontra l'armée d'Asdrubal, qu'il attaqua, & mit en déroute.

Les Carthaginois se virent dans la nécessité de demander une seconde fois la Paix aux Romains, qui ne la leur accordèrent qu'à des conditions, qui prédisoient la décadence de la République de Carthage, & qui annonçoient à l'Univers le comble de grandeur, auquel celle de Rome alloit s'élever.

Après la conclusion de la Paix, les Romains craignant que les Carthaginois abbattus ne reprissent courage, & ne se soulevassent contre l'éxécution des Traités, envoyèrent Tite Claude à Sitribin à la tête d'une puissante armée, avec ordre de passer en Afrique, ce qu'il se mit en devoir de faire; mais dès le commencement de sa navigation, il fut accueilli d'une violente tempête entre les Ports Corsan & Laurentin, qui l'entraina sur les Côtes des Populoniens, où il resta jusqu'à ce que la tempête eut cessé, après quoi il con-

SARDAIGNE.

tinua sa route, côtoya les bords des Isles d'Elbe & de Corse, & arriva au Port de Cagliari, après avoir essuyé une seconde bourasque, qui maltraita si fort ses Vaisseaux, qu'il fut obligé de passer l'hiver en Sardaigne.

Marcus-Fabius-Buteus fut envoyé en Sardaigne avec dix Galères en qualité de Préteur. Le joug des Romains parut si pesant à la plupart des Provinces qu'ils avoient assujetties à leur Empire, qu'après avoir gémi longtems sans oser se déclarer, les Liguriens se révoltèrent contre le Sénat, lequel prévoyant les suites funestes que ces soulevemens ne manqueroient pas d'avoir, si on n'y remédioit promptement, envoya au plutôt Marcus Pinarius en Sardaigne en qualité de Préteur à la tête de huit mille hommes d'Infanterie & trois cens chevaux; & comme il n'étoit pas possible de les tirer de Rome, à cause de la peste qui désoloit cette Capitale du Monde, il eut ordre d'aller renforcer ses Troupes, de celles que le Proconsul Caius Bavius commandoit dans Pise, pour s'opposer aux Liguriens.

Après une heureuse navigation, Pinarius aborda dans l'Isle de Corse, où il trouva une vigoureuse résistance de

la

le part des Habitans: mais à la fin, a- SARDAIGNE.
près en avoir fait périr deux mille dans
divers combats, il se rendit maître de
tous les autres avec lesquels il fit un
Traité de Trêve. Vainqueur des Corses, il se rendit en Sardaigne, où ne trouvant pas les Habitans disposés à le recevoir, il fut obligé de les attaquer à main armée; & les pressa si fort, qu'il les força d'abandonner la plaine, & de se retirer dans les Montagnes, où il ne put jamais les forcer: de sorte que le Sénat se vit obligé d'y envoyer l'Elite de ses Généraux, comme Caius Mucius, Marcius Porcius, le Sage Caton & Titus Sempronius Grachus, avec 1200 Fantassins & 700 Chevaux; lesquels étant incorporés avec les autres troupes qui étoient déja dans l'Isle, furent suffisans pour la soumettre à l'obéissance des Romains.

Cette conquête fut d'autant plus agréable au Sénat qu'elle couta fort peu. Toutes les Villes s'étant rendues à discrétion, Grachus en châtia quelques-unes qui avoient paru plus obstinées dans leur rébellion que les autres, & reprit le chemin de Rome, où il entra au milieu des acclamations des Peuples, environné d'une foule de Captifs;

 dont

SARDAIGNE. dont le nombre étoit si grand, que comme s'il eût depeuplé toute l'Isle de Sardaigne, les Sardes furent appellés par dérision des hommes esclaves, *Sardi venales.*

Voila ce qui se passa dans l'Isle de Sardaigne jusques en 3400. Voyons ce qui s'y passa jusqu'en 3461. Après que Jules César eut triomphé de Pompée, il rentra dans Rome, où il trouva les troubles intestins appaisés. Peu de tems après y être arrivé, il apprit que Scipion Afranius Préteur, & le Roi Juba s'étoient soulevés en Afrique contre lui; & que pour mettre une grosse armée sur pied, ils avoient enlevé de Sardaigne une grande quantité d'armes, de fer, & d'autres munitions de guerre.

Cette entréprise étoit d'une trop grande conséquence, pour que César ne mît pas tout en usage pour y remédier. C'est pourquoi, il composa au plutôt une puissante Armée, & passa en Afrique, où à peine fut-il arrivé, qu'il vainquit Scipion & Juba, après quoi il regla les affaires des Etats qui lui étoient soumis, & s'en retourna à Rome chargé de Lauriers. Se voyant maître despotique dans le Sénat, il envoya

voya Quintus Valerius en Sardaigne avec une grosse Armée, pour assujettir cette Isle à son Empire. Quelque difficile que fût cette entréprise, il en vint pourtant à bout fort aisément. Car dès que le bruit s'y répandit, que Valérius y devoit arriver, Marcus Cotta Préteur de l'Isle se retira au plus vîte à Cagliari, où il se flattoit d'être plus en sureté; mais il fut trompé dans son espérance. Valérius l'y attaqua brusquement, & le poussa si vivement, qu'il l'obligéa d'en sortir & d'aller chercher une honteuse retraite en Afrique. César pour recompenser les services que Valérius lui avoit rendus par la conquête de cette Isle, l'y laissa pour Préteur cette année-là, qui étoit celle de 3913; desorte qu'il fut le prémier qui exerça la Charge du Prétoriat sous les Empereurs de Rome. Sextus Peducius lui succéda l'année suivante par ordre du méme César. SARDAIGNE.

Comme Q. Varron, M. Caton & plusieurs autres du parti de Pompée, faisoient des ravages épouvantables dans la Mer de Sardaigne, César se vit obligé d'y aller en personne pour les en chasser. Le succès répondit à son attente: car les ayant attaqués, il les mit en fuite;

SARDAIGNE.

&, après les avoir joint sur les Côtes d'Afrique, il les défit entièrement. Après sa mort, Sextus Pompée composa une nombreuse Flotte, avec laquelle il alla attaquer la Sicile & la Sardaigne, & les rangea sous sa domination, ce qui causa un mortel déplaisir au nouvel Empereur; mais il fallut qu'il dissimulât pour le coup la vivacité de son ressentiment, en attendant une occasion favorable pour le récouvrement de ces deux Isles, laquelle ne tarda pas longtems à se présenter, & dont il profita fort à propos; mais il ne les posséda pas longtems; car Ména, grand ami de Pompée, ayant attaqué Marcus Lucius qui gouvernoit la Sardaigne, le défit, & se rendit maître de l'Isle, plutôt par la connivence des Habitans qui n'aimoient pas la domination de l'Empereur, que par la force des armes.

Après cette conquête, Ména resta en Sardaigne pour Prêteur au nom de Pompée, & gouverna l'Isle avec si peu de ménagement, qu'il ne se faisoit aucun scrupule de mettre les mains sur les ventes publiques, ni de permettre de transporter les bleds du païs dans les Etats soumis à Auguste; ce qui don-

na

na lieu à ses ennemis de publier hautement, qu'il avoit des intelligences secretes avec cet Empereur; ce qui ayant été rapporté à Pompée, il lui ordonna de rendre compte de sa conduite, dequoi il fut si sensiblement touché, qu'après avoir tué celui qui lui porta cet ordre, il remit la Sardaigne à Auguste. SARDAIGNE.

La Sardaigne se sentit vivement de la stérilité qui regna dans toute l'Italie vers l'an 4004; car comme les Romains n'étoient pas en état de la défendre, elle se vit en proie aux fréquentes incursions des Corsaires d'Afrique, qui portèrent le fer & le feu partout, massacrant les Préteurs, pillant les Villes & enlevant les bleds pour les porter dans leur païs, desorte que le Sénat ne pouvant pas y envoyer des Préteurs, la Prétorie fut vacante pendant quelques années, ce qui fut cause que les Sardes se soulevèrent plusieurs fois contre les Romains. Sous l'Empire de Néron la Sardaigne fut accablée d'impôts, de cruautés & d'injustices par Vispanius Lanere, qui du tems du Consulat de Lucius Volusius & de Publius Céler, en étoit Gouverneur; ce qui détermina le Sénat à le châ-

SARDAIGNE.

châtier févèrement, & à le priver du Gouvernement.

Après la mort de Néron, Othon fut nommé Empereur par la Milice Romaine, & Vitellius par celle d'Allemagne; deforte qu'on vit dans l'Empire des factions qui en troublèrent la tranquillité, par le partage qui fut fait entre les deux Concurrens, des Provinces qui le compofoient. Les troubles de l'Empire ayant été appaifés, la Sardaigne fe vit tranquille, & fut toujours foumife aux Empereurs, fans qu'il y eut de changement dans la forme de fon Gouvernement.

Les chofes changèrent prefque entièrement de face fous les Empereurs Dioclétien, Maximien, Conftantin, Sévère, Maxence, Lucinius, & le Grand Conftantin.

Sous l'Empire de Dioclétien, Flavien Préfet de Sardaigne & Miniftre fidèle des cruels ordres de cet Empereur, fignala fon zèle dans la perfécution que ces pauvres Infulaires fouffrirent. Plufieurs d'eux furent les victimes de fa fureur & de fa cruauté. Gélafe, ayant fuccédé à Flavien en 304, fit paroître encore plus de cruauté que

lui

lui envers les Chrétiens de Sardaigne. SARDAIGNE.
Le prémier qu'il immola à son inhumanité fut Saint Luxorius, lequel fut martirisé, selon quelques Historiens, dans un endroit près de Cagliari, appellé Fratéria, & selon quelques autres, dans Fordongiano Village du Comté de Séduli en la Province d'Arboréa.

Cette Persécution dura jusques à l'Empire du Grand Constantin, lequel après avoir reçu le Batême, envoya en Sardaigne des Préfets Chrétiens qui rétablirent la paix de l'Eglise dans l'Isle: & c'est ici que la forme de son Gouvernement va changer de face. Pendant quelque tems, les Préfets furent amovibles de la même manière que leurs Prédécesseurs l'avoient été; mais dans la suite ils devinrent peu à peu perpétuels, se succédant les uns aux autres de père en fils, comme si la Préfecture eût été héréditaire dans leurs familles: desorte qu'ils devinrent Souverains de l'Isle, avec une espèce de subordination à l'Empire Romain. Cependant ils changèrent les noms de Préfets, ou de Présidens en ceux de Juges, ou petits Rois.

Quelques Historiens prétendent que

SARDAIGNE. le changement qui s'introduisit dans la forme du Gouvernement, n'arriva que du tems que les Pisans avoient acquis quelque domination sur l'Isle de Sardaigne, lesquels, selon eux, la divisèrent en quatre Provinces; mais ils se trompent, comme il paroît par les Regitres anciens du Royaume, & par l'autorité de plusieurs célèbres Historiens, qui assurent unanimement, que non seulement les Pisans ne dominèrent dans cette Isle que fort longtems après l'établissement des Juges, mais que même, jamais ils ne furent maîtres que de Cagliari & de son Territoire; desorte qu'il leur étoit absolument impossible de pouvoir diviser le Royaume en quatre parties.

Quoiqu'il en soit, il est constant qu'après que la Sardaigne eut éprouvé les plus cruelles disgraces sous la domination des Romains, l'Isle fut divisée en quatre Provinces, auxquelles on donna le titre de Royaumes ou de Judicados, c'est-à-dire, de Judicatures. Ceux qui les gouvernoient s'appelloient tantôt Rois & tantôt Juges, ainsi qu'il est prouvé par la Charte de Logu, & par la Glose de la même Charte faite par le Docteur Jérôme Olives. Le prémier

de ces Royaumes, ou Judicados, étoit celui de Torres, ou de Logudore de Saffari, lequel eft prefque auffi grand que les trois autres. Le fecond eft celui d'Arboréa, qu'on connoît à préfent fous le nom de Marquifat d'Oriftan. Le troifième eft celui de Cagliari, & le quatrième celui de Gallure. SARDAIGNE.

Comme les Sardes ont eu foin de recueillir les Mémoires qui peuvent contribuer à l'éclairciffement de leur Hiftoire, l'époque de la divifion de la Sardaigne en quatre Royaumes, ou Juridictions refte très incertaine. Mais ce qu'il y a de très pofitif, felon les anciens Codagues, eft que longtems avant l'an 1015 qui fut le tems auquel les Pifans attaquèrent la Sardaigne, il y avoit des Rois, puifque l'an 1000 André Tanca gouvernoit en cette qualité un des quatre Royaumes. On fait encore que peu de tems après que les Romains abandonnèrent le Gouvernement de l'Ifle à la difcrétion des Préteurs, fans leur faire rendre compte de leur conduite, un nommé Comida fut Roi des Provinces de Torres & d'Arboréa, qu'il fonda l'Eglife Métropolitaine de Torres en 517, & qu'il

 eut

SARDAI-GNE. eut de longues Guerres à soutenir contre le Roi de Gallura.

Il s'agit maintenant de faire voir sur quels Païs & sur quelles Villes s'étendoit la domination de chaque Roi. Celui de Torres possédoit tout le Païs qui est situé au Midi, au Ponant & à la Tramontane, & les Villes de Sassari, de Bosa, d'Algéri, & de Castel-Arragones, avec toutes leurs Baronies & Juridictions, qui s'étendent jusqu'à Lusurgiu, Gociano, Curadoria, Dore, Nuéro, Orani, Biti, & partie de la Ville de Mamoyada. Celui d'Arboréa ne possédoit au commencement que les Campagnes d'Oristan, & les Juridictions de Mandralusay, de Belvy, d'Arizzo & une partie de celles d'Ocier-Réal & de Siurgus, s'étendant jusqu'à celui de Cagliari du côté du Levant. Mais dans la suite, il se rendit maître d'une bonne partie des autres Royaumes.

Le Roi de Cagliari avoit sous sa domination tout cet espace de Païs qui s'étend depuis le Royaume d'Arboréa, jusqu'au Cap de Sarrabus, lequel comprenoit les Villes de Cagliari, de Palmas, de Villa de Iglésias, de Saint Ga-

vin,

vin, de Mont-Réal, avec les Baronies de Parte-Montis & de Parte-Obſédo. SARDAIGNE.
Celui de Gallura dominoit ſur tout un Païs qu'on appelle Encontrada, ou Baronie de Gallura & de Geminis, laquelle a plus de 50 lieues de tour, ſur celle de Poſada, d'Orſey, & ſur la Juridiction d'Ollaſtre.

Ces Rois de Sardaigne furent nommés pendant longtems par les Empereurs de Rome; mais il ſurvint tant d'embarras dans l'Empire, que le Sénat accablé ſous le poids des affaires, négligea d'envoyer des Juges dans les Provinces, ce qui cauſoit des deſordres ſi grands, que les Prélats & les Nobles de Sardaigne ſe virent contraints de s'aſſembler pour en nommer, en attendant que les troubles de l'Empire fuſſent appaiſés. Mais voyant que bien loin que les affaires repriſſent leur ſituation naturelle, elles alloient de mal en pis, & que des Rois étrangers uſurpoient la domination des Païs qui ne leur appartenoient pas, comme Odoacre Roi des Hercules qui avoit envahi l'Empire, & pris la qualité de Roi d'Italie, tous les Prélats & les Nobles de la Province Turritaine s'aſſemblèrent de nouveau, & d'un commun con-

SARDAIGNE. consentement ils élurent un Seigneur de la Province d'une naissance distinguée, d'une valeur éprouvée, & d'une probité reconnue, appellé Comida, auquel ils déférèrent la Puissance suprême dans toute la Province.

Les Peuples de la Province d'Arboréa voyant combien les Turritains étoient contens du Gouvernement de Comida, l'élurent aussi pour leur Roi; desorte que dès lors il prit la qualité de Roi, ou Juge des deux Provinces. Peu de tems après les Habitans de la Province de Gallura suivirent l'exemple de ceux de Torres & d'Arboréa, comme il paroît par les Actes de l'Eglise de Saint Gavin de Torres. Comme les Romains conservoient encore quelque espèce d'autorité sur les Sardes, ces Peuples donnèrent avis au Sénat de l'élection qu'ils venoient de faire de Comida. Après la mort de Comida, les Prélats & les Nobles de la Province Turritaine élurent Dorgorio son fils, sans faire part au Sénat de Rome de son élection; ce qui prouve que pour lors la Sardaigne ne craignoit plus l'autorité Romaine.

François Vico croit que le récouvrement de la liberté de l'Isle de Sardaigne ve-

venoit de l'uſurpation que des Princes avoient fait de la Capitale de l'Empire; auxquels ils ne voulurent pas obéïr à l'imitation de quelques autres Provinces, qui les regardant comme des Uſurpateurs, leur refuſèrent l'obéïſſance, ce que ces Uſurpateurs, diſſimuloient pour conſerver plus tranquillement ce qu'ils poſſédoient tyranniquement; craignant que s'ils entreprenoient de faire valoir leur domination ſur ces Provinces, ils ne les forçaſſent à prendre les armes contre eux. En effet, on remarque dans l'Hiſtoire, qu'après que Théodoric Roi des Oſtrogoths eut détrôné Odoacre, & qu'il l'eut chaſſé d'Italie, il fit la paix avec toutes les Provinces qui avoient ſecoué le joug de l'Empire Romain, afin de ne ſe pas attirer ſur les bras des ennemis de tant de côtés. Sardaigne.

Quoiqu'il en ſoit, par tous les monumens qui reſtent de l'Antiquité dans les Archives de Sardaigne, on voit que trente-huit ans avant la mort de Comida, les Juges de cette Iſle, avoient une autorité ſouveraine & indépendante de toute autre autorité, & qu'ils prenoient le Titre de Roi. Mais

SARDAIGNE. c'est assez parler là-dessus, reprenons le fil de notre Histoire.

Tandis que l'Empire Romain se voyoit livré en proie à la fureur des Etrangers, & que la plus grande partie des Provinces qui le composoient, ne reconnoissoient plus son autorité, celle de Sardaigne goûtoit la douceur du Gouvernement de ses Juges. Connarius sur-tout, Juge de la Province Turritaine, avoit tant d'amour pour ses Sujets, qu'ils le regardoient plutôt comme leur Père, que comme leur Souverain.

Hunéric ou Hundéric ayant succedé à Genséric son père, eut beaucoup d'égards pour les Catholiques au commencement de son Empire, leur accordant la liberté d'élire des Evêques; mais dans la suite, il les persécuta dans la vue de conserver la succession de l'Empire à ses enfans, au préjudice de ses frères & de leurs descendans.

En 468 l'Empereur Léon envoya Marcellien avec une puissante Armée contre cette Isle, afin de l'arracher des mains des Vandales, qui s'en étoient rendus maîtres dès l'année 454. Marcellien ayant chassé les Vandales de la Sar-

Sardaigne, l'Empereur Léon chargea Sardaigne.
Basiliscus, frère de l'Impératrice Vérine, du soin d'achever de détruire les Vandales, tant en Afrique que par-tout ailleurs; ce qui allarma si fort le Roi Genséric, qu'il demanda une suspension d'Armes, à la faveur de laquelle il tâcha de corrompre Basiliscus par argent, en quoi il n'eut pas beaucoup de peine; desorte que l'Armée de l'Empereur & celle des Vandales s'étant rencontrées, Basiliscus prit honteusement la fuite, quoiqu'il fût fort supérieur en forces aux ennemis de l'Empire, & abandonna la victoire à Genséric.

Malgré cette perfidie, l'Empereur Léon se maintint en possession de la Sardaigne, laquelle demeura sous la domination de l'Empire jusqu'en 552, que Totila Roi des Goths s'en rendit maître, aussi bien que de l'Isle de Corse; ce qui obligea Jean Gouverneur d'Afrique pour l'Empereur Justinien d'aller en Sardaigne avec une Armée très nombreuse, pour l'arracher des mains des Goths; mais ayant débarqué à Cagliari, il trouva une si vigoureuse résistance de la part de ces Barbares, que bien loin de les pouvoir assieger

SARDAIGNE. dans la Place il se vit attaqué dans son Camp, & contraint de se rembarquer au plus vite & de repasser en Afrique avec les débris de son Armée, où il hiverna en attendant d'aller attaquer de nouveau la Sardaigne & l'Isle de Corse au Printems prochain.

Justinien ayant nommé pour son Général en Italie l'Eunuque Narsès, & lui ayant donné une somme considérable d'argent pour lever des Troupes, les Sardes apprirent avec une joie extrême que ce vaillant homme étoit passé en Italie avec 5000 Lombards, & 3000 Huns; desorte que jugeant que par son moyen ils pourroient se délivrer de la tyrannie des Goths, ils lui écrivirent de venir au plutôt à leur secours, & en même tems ils se soulevèrent contre ces Barbares. Totila ayant sçu que Narsès étoit arrivé à Ravenne, alla au-devant de lui; mais à peine en furent-ils venus aux mains, que son Armée commença à plier, & peu de tems après elle fut entièrement défaite.

Totila étant mort les Goths élurent en sa place Teyas, homme d'une valeur extraordinaire, lequel après avoir refait son Armée par le moyen des

Tré-

Trésors que son Prédécesseur avoit laissés dans Pavie, se mit en campagne à la rencontre de Narsès; mais aussi malheureux que Totila, il perdit la vie & la bataille près du Mont Vésuve; ce qui abattit tellement le courage des Goths, qu'ils demandèrent permission à Narsès de sortir librement de l'Italie avec leurs biens, ce qui leur fut accordé sur le champ; tellement que toute l'Italie, les Isles de Sicile, de Sardaigne & de Corse rentrèrent sous l'obéissance de l'Empire en 553. SARDAIGNE.

La forme de l'ancien Gouvernement de Sardaigne fut entièrement changée, après que les Goths eurent été chassés de cette Isle, puisqu'elle fut sujette au Préfet d'Afrique. Dans la suite l'Empereur Justin la soumit à l'autorité d'un Duc, ou Capitaine Général, dont l'emploi avoit beaucoup de rapport à celui de Viceroi. Un nommé Théodore ne fut pas plutôt installé, qu'il fit sentir aux Sardes tout le poids de ses injustices, de son avarice & de sa cruauté.

Les Ducs qui succédèrent à Théodore furent plus attentifs à leur devoir, & les Peuples moins foulés. Mais d'un autre côté, ils furent extrêmement mal-

SARDAIGNE. maltraités par une Peuplade d'Africains, dont il est important que l'on fasse mention. Dans une Contrée d'Afrique, à deux journées de Carthage, on voit une Montagne appellée le Mont-Aurace, que Procope assure être la plus grande qu'il y ait au Monde. Elle a 30 lieues de tour. Au sommet de cette Montagne, qui est large & plain, vivoit un nombre considérable de ces anciens Jébuséens ou Philistins, lesquels pour éviter la fureur de Josué, lorsqu'il alla à la conquête de la Palestine, se retirèrent prémièrement en Egypte, & ensuite passèrent en Afrique, où ils occupèrent ce vaste Païs qu'on appelle à présent Mauritanie Tingitane, & prirent le nom d'Auraciens.

Bélisaire ayant vaincu les Vandales, & s'étant rendu maître absolu de l'Afrique, les Auraciens lui prominent foi & hommage; mais quelque tems après venant à se répentir de reconnoître l'autorité de l'Empire, ils se soulevèrent contre Bélisaire, lequel étant prêt à partir pour Constantinople, chargé des dépouilles des ennemis qu'il avoit vaincus, laissa en sa place un célèbre Capitaine appellé Salomon, avec ordre d'attaquer

les

les Auraciens, & de les pourſuivre jusqu'à ce qu'il les eût exterminés. SARDAIGNE.

Salomon ſe mit en devoir d'éxécuter les ordres qu'il avoit reçus de Béliſaire, & pouſſa ces Barbares avec tant de vigueur, qu'il les oligea de s'enfuir en Sardaigne avec leurs femmes & leurs enfans, où ils arrivèrent du côté de Cagliari, vis-à-vis de certaines Montagnes qui ſervoient de retraite à certains Peuples qu'on appelloit Barbares. Au commencement ils vivoient de ce qu'ils pouvoient voler ſécrétement; mais dans la ſuite, ils multiplièrent de telle manière, qu'ils étoient plus de trois mille. Dès qu'ils ſe virent en ſi grand nombre, ils commencèrent à faire la guerre aux Villes & aux Villages du voiſinage, & à piller ouvertement les campagnes.

Les Habitans du Païs ſe voyant harcelés chaque jour par ces Brigands, ſe mirent en devoir de leur donner la chaſſe, mais ils n'en purent jamais venir à bout: ſi bien, que de deux maux évitant le pire, ils crurent qu'il valoit mieux faire la paix avec eux, que de continuer la guerre, ce qui fut exécuté. Comme les Grecs & les Romains appelloient Barbares tous ceux qui n'é-

toient

SARDAIGNE. toient pas de leur Nation, les Habitans de la Sardaigne étoient réputés Barbares par rapport aux Habitans de Rome; desorte, dit Procope, que les Auraciens vivant dans le voisinage des Barbares de Sardaigne, ils furent appellés Barbariciens, comme qui diroit voisins des Barbares.

Comme cette Nation alloit toujours en augmentant, & qu'avec eux se multiplioient les vols, les meurtres, les brigandages, l'Empereur Justinien donna ordre à Archélaüs Préfet d'Afrique d'envoyer un Capitaine en Sardaigne avec des Troupes pour s'opposer aux incursions de ces Idolâtres, & pour les obliger à abandonner le païs, supposé qu'ils ne voulussent pas embrasser la Religion Chrétienne. Les Barbariciens voyant qu'on les pressoit de si près, renoncèrent à leurs superstitions & se firent baptiser.

Ainsi l'Empire posséda toute la Sardaigne tranquillement jusqu'en 596, que les Lombards s'en rendirent les Maîtres, & la possédèrent jusques en 774 que Charlemagne éteignit leur Empire, & donna la Souveraineté de la Sardaigne au Saint Siège.

Ce-

Cependant les Maures inconſolables d'avoir perdu la Sardaigne réſolurent de la recouvrer à quelque prix que ce fût. Pour cet effet ils mirent ſur pied une groſſe armée compoſée de l'élite des Troupes qu'ils avoient en Afrique & en Eſpagne, & commencèrent à faire des dégats épouvantables ſur ces Côtes. Le Pape, qui en étoit en poſſeſſion, ſe voyant dans l'impuiſſance de la défendre, eût recours au Roi de France pour implorer ſa Protection. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris le danger, où étoit le Souverain Pontife, qu'il envoya des Troupes au ſecours des Sardes, leſquels arrivèrent ſi à propos, que dès qu'elles furent jointes avec celles du païs, elles s'oppoſèrent aux Infidèles avec tant de valeur qu'elles en tuèrent plus de 400, & obligèrent les autres à ſe rembarquer au plus vite. SARDAIGNE.

Les Maures ne perdirent pas courage. Ayant armé ſécrétement une Flotte nombreuſe, ils ſurprirent les Habitans de l'Iſle, & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, ils les chargèrent ſi vivement, qu'ils remplirent le champ de bataille de morts, après quoi il leur fût aiſé de porter le fer &

le feu dans le cœur du païs, où ils commirent toutes ſortes d'excès & de cruautés. En 853, ces Infidèles ſe voyant Supérieurs en Sicile & en Italie, réſolurent de s'aller venger de quelques pertes qu'ils avoient faites en Sardaigne. Après s'être rendus maîtres des parties maritimes de l'Iſle, ils portèrent la déſolation dans toutes les autres, & y firent un butin conſidérable. Après tant d'aſſauts, la Sardaigne commença à jouïr de quelque tranquilité, pendant laquelle les Habitans travaillèrent à rétablir la forme de leur ancien Gouvernement.

Le Clergé & la Nobleſſe de la Juridiction de Logudoro s'étant aſſemblés, élurent pour leur Juge un Seigneur d'un rare mérite, appellé André Tanca, lequel défendoit ſes Sujets avec toute la valeur poſſible, mais comme ſes forces n'étoient pas capables de réſiſter à celles des Maures, il lui fut impoſſible de les empêcher de ſe rendre maîtres de Cagliari.

Le Pape Benoît VIII anima les Piſans à chaſſer les Maures de la Sardaigne. Dans cette vue il leur envoya le Cardinal d'Oſtie en qualité de Légat, avec pouvoir de leur donner l'inveſti-

ture

ture de l'Isle sous la réservation du Suprême Domaine; & pour sureté de la promesse qu'il leur faisoit, il leur envoya un Etendart avec une Croix d'Argent en champ de gueules, qui dans la suite devint les Armes de Sardaigne, à laquelle on a ajouté depuis quatre têtes de Maures. Les vœux du Pape furent exaucés, car les Pisans ayant joint leurs forces avec celles de Sardes, les Maures furent chassés de l'Isle. SARDAIGNE.

En 1015, Musate Roi des Maures mit sur pied une Armée formidable, avec laquelle il alla attaquer le Cap de Cagliari; & quoique les Pisans & les Sardes fissent tous leurs efforts pour le défendre, il s'en rendit maître, & fit sentir aux Sardes tous les effets de sa cruauté. Les Pisans & les Genois désolés par les ravages que faisoient Musate dans leurs Etats, unirent leurs forces pour le chasser de Cagliari. Cette entréprise leur réussit. Musate fut pris & conduit à Genes, & ensuite en Allemagne, pour être présenté à l'Empereur.

Lorsque les Maures ne se trouvèrent plus en état de troubler l'Isle, les Juges en reprirent le gouvernement, & entrétinrent une exacte correspondan-

SARDAIGNE. ce avec les autres Souverains, ce qui procuroit aux habitans les avantages d'un florissant commerce, & attiroit dans leurs Ports quantité d'Etrangers, parmi lesquels on y vit arriver une fille du Roi de Navarre, accompagnée d'une suite, qui fit comprendre aux Sardes qu'elle étoit une Princesse, desorte qu'ils la reçurent avec toutes les marques de respect qui convenoient à son rang. Cependant ils ne purent jamais comprendre quel dessein elle pouvoit avoir eu pour abandonner le Palais de son Père, n'étant guère naturel qu'une fille de Roi s'expose à de si longs & si penibles voyages. Mais à la fin, elle les tira d'embarras, lorsqu'elle jetta les fondemens d'une Eglise qu'elle dédia à Notre-Dame, laquelle ne fut pas plutôt achevée de bâtir, qu'elle se retira avec toute sa suite dans la Contrée de *Sarrabus*, en un endroit désert, & dépeuplé, pour y vivre dans la Solitude.

Quoique les Juges relevassent du St. Siège, les affaires de cette Isle se trouvèrent si négligées par les Souverains Pontifes, que Grégoire VII se recriant sur cette négligence de la part de ses Prédécesseurs dit qu'ils ne se souvenoient pas

pas plus de cette Isle, que si elle eût été au bout du Monde. Cela est si vrai, que Benoît VIII envoyant à Henri II Empereur d'Allemagne, la Confirmation du Patrimoine de l'Eglise, on inséra dans l'Acte toutes les Provinces qui en dépendent, à la réserve de la Sardaigne, dont il ne fut pas plus fait mention, que si elle n'eût jamais été. SARDAIGNE.

Néanmoins comme le Saint Siége n'avoit point renoncé au Droit de Suserain, qui lui appartenoit sur la Sardaigne, plusieurs en demandoient l'investiture aux Papes; mais Grégoire VII qui fut assis sur la Chaire de Saint Pierre en 1073, aima mieux laisser la Domination de ce païs-là aux Sardes, que de l'accorder aux Romains ni aux Lombards.

Ce fut en ce tems-là, que les Pisans ayant eu quelque demêlé avec Marian, Juge de Cagliari, lui enlevèrent sa Judicature; ce qui l'obligea d'avoir recours aux Genois pour se faire rétablir. Il ne pouvoit jamais prendre un meilleur parti que d'implorer leur protection; car comme les Pisans venoient de leur enlever la partie de l'Isle de Corse qu'ils possédoient, ils ne cherchoient

SARDAIGNE. rien tant que l'occaſion de faire éclater leur vengeance: tellement qu'ayant embraſſé la défenſe de Marian, ils le rétablirent dans ſa Dignité, dont il fût ſi reconnoiſſant, qu'il leur rendit foi & hommage, & s'engagea de leur donner une livre d'or tous les ans de redevance. Marian étant mort quelques années après, Marian II du nom ſon fils lui succéda; mais il ne regna pas longtems. Conſtantin Lacon ſon fils occupa ſa place après ſa mort; & ce fut pour lors que la Judicature devint entièrement ſucceſſive, & que les Juges prirent la qualité de Rois.

Ces brouilleries alloient toujours en augmentant, & devenoient funeſtes de jour en jour aux Sardes, par l'envie que les uns & les autres avoient d'en faire les victimes de leur vengeance: car les Genois ne ſe contentant pas des Places qu'ils poſſédoient dans l'Iſle, entréprirent de conquerir la Province de Gallura, ſous prétexte que les Piſans s'en étoient rendus maîtres quelque tems auparavant. Dans cette vue ils y envoyèrent ſeize Galères bien armées en 1119, avec leſquelles non ſeulement ils firent priſonniers de guerre toutes les Troupes que les Piſans

y a-

y avoient; mais même ils pillèrent toute l'Isle. SARDAIGNE.

Les maux que causoient les dissensions qui regnoient entre les Genois & les Pisans portèrent le Pape Calixte Second à chercher les moyens de les appaiser dans un voyage qu'il fit à Pise, en s'en retournant de Pannonie à Rome; mais il trouva les esprits des Pisans tellement aigris, & si disposés à la guerre contre les Genois, qu'il jugea à propos de remettre cette négociation à une autre occasion plus favorable. Cependant, il fut pénétré d'une si vive reconnoissance de l'accueil que ces Républicains lui firent, qu'il leur accorda une ample confirmation de tous les droits qu'ils prétendoient avoir sur les Isles de Corse & de Sardaigne.

Cette démarche du Pape irrita si fort les Genois, qu'ils résolurent de rendre inutile sa confirmation; &, afin de terminer leurs querelles tout d'un coup, ils mirent en Mer 60 Galères & plusieurs Vaisseaux, avec 22000 Soldats. Un si gros armement inspira tant de terreur aux Pisans, qu'ils demandèrent la Paix avec les dernières instances, laquelle leur fut accordée, à

SARDAIGNE. condition qu'ils renonceroient pour toujours au droit qu'ils prétendoient avoir sur l'Isle de Corse.

Comme les Pisans ne s'étoient accommodés avec les Genois que dans le dessein de leur faire mettre bas les armes, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de rénouveller leurs anciennes querelles, il ne faut pas s'étonner si peu de tems après ils cherchèrent des prétextes pour rompre la Paix, en éxigeant que les Evêques de Corse s'allassent faire sacrer à Pise, surquoi le Pape Calixte convoqua le Concile de Latran, où il fut décidé, que pour mettre ces deux Républiques d'accord, le Sacre se feroit à Rome, & non à Pise, ni à Genes.

On entreprit dans le même Concile de terminer tous les autres différends qui étoient entre les Genois & les Pisans; mais il n'y eut pas moyen. Les Genois étoient si irrités contre les Pisans, que bien loin d'écouter aucune voie d'accommodement, ils mirent en mer six Galères pour côtoyer les Isles de Corse & de Sardaigne, & prirent plusieurs Navires qui alloient de Sardaigne à Pise richement chargés. Ensuite, ils leur enlevèrent le Château

Saint

Saint Ange, qu'ils possédoient encore dans l'Isle de Corse. SARDAIGNE.

Les Pisans ne pouvant pas tenir contre un torrent si rapide, firent de nécessité vertu pendant le reste de cette année; mais l'année suivante ils firent un armement considérable, & fondirent sur l'Isle de Corse, où non seulement ils reprirent le Château Saint Ange, mais même la meilleure partie de l'Isle; ce qui irrita si fort les Genois, qu'ils résolurent de s'en venger à quelque prix que ce fût; & ne trouvant pas de moyen plus propre pour assouvir pleinement leur vengeance, que d'aller attaquer les Pisans dans leur propre païs, ils remplirent les Côtes de Pise de Vaisseaux & de Galères qui y firent un ravage épouvantable, & en même tems ils recouvrèrent le Château Saint Ange.

Vers l'an 1130 Gennavius, ou Gonnavius, fils de Constantin de Lacon, ayant succedé à son Père en la Judicature de Torres, n'ayant encore que sept ans, se vit cruellement poursuivi par les Seigneurs d'Arzen & d'Arcado, puissans dans l'Isle, & ennemis irréconciliables de son défunt père: & comme si la haine qu'ils avoient pour

lui

SARDAIGNE. lui eût été héréditaire, & qu'elle eût dû passer du père au fils, ils résolurent de faire périr cet innocent, & l'auroient fait indubitablement, si un de ses amis, appellé Itocar Gambella, ne l'eût averti de la conspiration qui avoit été formée contre lui, & ne l'eût envoyé sécrétement à Pise, pour le mettre sous la protection des Pisans, avec lesquels son père avoit toujours entretenu une parfaite correspondance.

A son arrivée toute la République disputa à l'envi à qui lui feroit plus d'accueil. Un des plus puissans de l'Etat, nommé Ebriando, se distingua en le prenant chez lui, où il eut soin de son éducation jusqu'à l'âge de dix-huit ans, après quoi avec le consentement du Sénat il le maria avec une de ses filles, & le conduisit à Torres sur une Escadre de Galères que la République fournit, & le mit en possession de sa Dignité.

Comme le jeune Prince prévoyoit bien que tandis que les Arzens & les Arcados seroient en état de lui nuire, il ne seroit jamais tranquille dans son petit Royaume, il leur fit couper la tête; &, pour recompenser le service signalé qu'Itocar Gambella lui avoit ren-

rendu en mettant sa vie en sureté, il lui donna le Fief de la Contrée de Romangia, qui depuis ce tems-là a toujours demeuré dans la Famille de Gambella, avec d'autres grands Privilèges que les Rois d'Espagne lui ont accordés. SARDAIGNE.

Pour mieux assurer sa destinée, il fit construire le Château de Gociano, qui est le plus fort de toute la Sardaigne, & qui dans la suite devint le prémier Comté de l'Isle; & après avoir gouverné quelques années ses Etats avec beaucoup de sagesse, il se démit pendant sa vie, en faveur de Barisonius son fils aîné, de la Judicature de Torres, & partagea le reste de son patrimoine entre Pierre, Itocar & Comida, ses autres enfans.

Pierre eut pour son lot la Contrée de Nurcara. Itocar celle de Frixa, & Comida celles d'Ojanu & d'Anglola, après quoi il partit pour Jérusalem, où sa dévotion l'appella pour visiter les Lieux Saints. En s'en revenant, il rencontra Saint Bernard dans la Pouille, auquel il demanda cent cinquante Religieux de son Ordre, qu'il conduisit en Sardaigne, pour fonder le célèbre Monastère de Sainte Marie de Cobo-

SARDAIGNE.

dabas de Sindia, dans la Judicature de Torres. Cet acte de pieté édifia tellement Saint Bernard, qu'il eut toute sa vie une estime singulière pour lui; & dans toutes les occasions qui se présentèrent, il le recommanda tendrement au Pape Eugène.

Les Pisans ayant quelque sujet de plainte contre Comida, Juge d'Arboréa, lui déclarèrent la Guerre; & comme il n'étoit pas en état de leur résister, il implora le secours des Genois, qu'il trouva très bien disposés en sa faveur; desorte qu'aidé des Troupes qu'ils lui envoyèrent, il récouvra tout ce que ses ennemis lui avoient enlevé.

Comida, pour marquer aux Genois combien il étoit reconnoissant du service important qu'ils lui avoient rendu si généreusement, appliqua à l'Eglise Saint Laurent de Genes un riche Bénéfice, situé dans sa Judicature, avec la moitié des Mines d'argent qui étoient en sa disposition.

Examinons présentement les prétextes dont l'Empereur Frédéric II se servit pour annuller les concessions du Souverain Pontife, afin de se rendre maître de l'Isle. Adrien IV étant mort,

mort, cet Empereur pour troubler la paix de la Chrétienté, & allumer une sanglante Guerre dans toute l'Italie & dans les Isles circonvoisines, fit publier un Edit, dans lequel il exposoit que les Empereurs ses Prédécesseurs ayant fait donation à l'Eglise de Rome de la Sardaigne, les Papes n'avoient pas pu en disposer, & qu'ainsi il demandoit que cette Isle fût réunie au corps de l'Empire. Les Genois charmés de voir Frédéric dans ces dispositions, profitèrent de cette conjoncture, pour mortifier les Pisans, avec lesquels ils étoient en Guerre, en inspirant à cet Empereur de donner l'Investiture de toute la Sardaigne à Barisonius, qui pour lors étoit Juge d'Arboréa, à quoi il consentit moyennant quatre mille Marcs d'or qu'ils lui offrirent. SARDAIGNE.

Les Pisans au desespoir de cette négociation, s'y opposèrent de toutes leurs forces, disant qu'il n'étoit pas permis à l'Empereur de disposer d'un bien qui ne lui appartenoit pas; mais toutes leurs représentations furent inutiles, quatre mille Marcs d'or parloient plus éloquemment en faveur de Barisonius, que toutes les raisons des Pisans en faveur du Droit des Gens.

SARDAIGNE. Les conventions du Traité ayant été arrêtées, & l'argent compté à l'Empereur, on donna avis à Barisonius de ce qui se passoit, lequel s'embarqua au plus vite pour se rendre à Genes, d'où il partit quelques jours après son débarquement, pour se rendre à Pavie, où l'Empereur étoit pour lors, duquel il fut reçu très gracieusement, & quelques jours après il fut couronné solemnellement Roi de toute la Sardaigne, malgré les oppositions réïtérées des Pisans qui protestèrent dans toutes les formes de la nullité de ce Couronnement, comme injuste & violent.

Mais, si ces Républicains eurent le déplaisir mortel de voir un Prince qui étoit la créature de leurs plus cruels ennemis, élevé à la Monarchie universelle de toute la Sardaigne, ils eurent bientôt la joie de le voir hors d'état de jouir de la suprême Souveraineté; car les Genois, qui avoient payé à l'Empereur les quatre mille Marcs d'or avec lesquels il avoit acheté la Couronne, & qui avoient fait tous les frais de son voyage, ne voulant pas être les dupes d'un Prince qui pourroit se moquer d'eux dans la suite, ordonnèrent à ceux qui l'accompagnèrent dans son

son nouveau Royaume, de ne le pas laisser débarquer qu'il n'eût payé ce qu'il leur devoit ; & comme les empêchemens que les Pisans & quelques Seigneurs de Sardaigne formèrent pour empêcher que ce payement ne fût fait, ceux qui avoient eu ordre de le conduire chez lui, prirent le parti de le ramener à Genes sur les mêmes Galères qui l'avoient porté, où il fut en arrêt jusqu'en 1161, qu'il acheva de payer, après quoi, accompagné de plusieurs Genois, il se rendit à Arboréa. Mais à peine y fut-il arrivé, que sentant la difficulté qu'il trouveroit à se faire obéir par les nouveaux Sujets que Frédéric avoit soumis à sa domination, il abandonna ses prétentions, & se renferma dans les bornes de son ancienne Judicature. SARDAIGNE.

Barisonius déchu & privé pour toujours de sa Monarchie universelle de la Sardaigne, fut un sujet de mortification pour les Genois, & de joie pour les Pisans, d'autant qu'ils avoient un ennemi de moins à combattre, dans le dessein qu'ils avoient formé d'abattre la fierté des Genois dès qu'ils en trouveroient l'occasion, & qu'ils en auroient le moyen. Ils mirent à cet effet

SARDAIGNE. fit une Flotte en Mer, laquelle ayant rencontré un gros Navire Genois près de l'Isle Asinaria, chargé de riches marchandises, le prit, le pilla, & ensuite y mit le feu: surquoi les Genois envoyèrent une Ambassade à l'Empereur Frédéric pour se plaindre, que par cet Acte d'hostilité les Pisans avoient enfreint le Traité de Trève qui avoit été conclu entre eux.

L'Empereur voyant les conséquences qu'auroient les dissensions qui alloient se rallumer entre les Républiques de Genes & de Pise, nomma un de ses Aumoniers appellé Conrard, homme d'esprit & grand négociateur, pour les mettre d'accord; mais il lui fut impossible d'en venir à bout.

Les Habitans du Cap-Turritain, & leur Juge qui suivoient le parti des Pisans, se joignirent à eux, & allèrent attaquer le Juge d'Arboréa qui avoit embrassé celui des Genois; & comme en ce têms-là ce Prince ne s'atendoit à rien moins qu'à cette levée de bouclier, il vit tout son Etat pillé & saccagé sans pouvoir le défendre.

Tandis que les Arboréens étoient si mal menés, les Genois leurs Alliés ne le furent pas moins près d'Otana; contre

tre lesquels les Turritains gagnèrent u- SARDAI-
ne grande Bataille. L'année suivante, GNE.
qui étoit celle de 1166, du tems que les Pisans répréfentoient à l'Empereur le peu de raison qu'il y avoit de favoriser les prétentions que les Genois avoient sur les Isles de Corse & de Sardaigne, Ubert Rialto, Consul de Gênes, homme fin & adroit, insinua aux Habitans d'Arboréa, que le véritable moyen de mortifier les Pisans, étoit de lui donner quelques possessions dans la Sardaigne, à quoi ces Peuples ayant consenti, il arriva à Arboréa avec trois Galères; où il fut très bien reçu de la part des Habitans & de Pierre, Juge de Cagliari.

Tandis que Rialto faisoit si bien ses affaires dans la Judicature d'Arboréa, les Pisans faisoient en Italie tous leurs efforts auprès de l'Empereur, pour obliger à dépouiller les Genois du Droit qu'ils prétendoient avoir sur les Isles de Corse & de Sardaigne, & pour s'en faire donner l'Investiture, en quoi ils réussirent par l'entremise de l'Archévêque de Mayence, moyennant la somme de 13000 livres qu'ils donnèrent à Frédéric.

Les Genois avertis de ce qui se tra-

SARDAIGNE. moit à leur préjudice, portèrent leurs plaintes à l'Empereur; surquoi il ordonna que nonobstant ce qui venoit d'être fait, les choses seroient rétablies sur l'ancien pied, en attendant qu'on prit des moyens efficaces pour mettre les Parties d'accord. Dans ce dessein l'Empereur envoya l'année suivante l'Archévêque Raynald à Genes, & l'Archévêque de Mayence à Pise, pour voir s'ils ne pourroient pas trouver des expédiens pour terminer les différends de ces deux Républiques; mais cette négociation n'eut pas un heureux succès.

Pour affoiblir le parti des Pisans, les Genois envoyérent en Sardaigne deux Membres considérables de leur République, pour tâcher de lier encore plus étroitement l'alliance qu'ils avoient faite avec quelques-uns des principaux de l'Isle; & pour la fortifier, s'il étoit possible, de quelques autres, afin de former un parti capable de rendre inutiles les tentatives des Pisans, se flattant qu'en gagnant du tems, ils termineroient les choses d'une manière avantageuse, en quoi ils ne se trompèrent pas; car l'année suivante l'Empereur leur adjugea la moitié

tié de la Sardaigne, & laissa aux Pisans ce qu'ils y possédoient, moyennant quoi les deux Républiques furent en paix pendant quelque tems: mais cette Isle, toute grande qu'elle est, parut trop petite aux yeux des Genois & des Pisans pour remplir pleinement leur cupidité. SARDAIGNE.

Les Pisans voulant être maîtres absolus de Cagliari & de tout ce qui en dépendoit, en chassèrent tous les Genois, & s'y établirent à main armée, sur quoi la République de Genes arma en toute diligence dix Galères, & les envoya à l'Isle de Corse, où ils gagnèrent Boniface sur les Pisans.

Le Pape Grégoire VIII, affligé des malheurs que ces deux Républiques causoient dans toute l'Italie, résolut de les mettre d'accord à quelque prix que ce pût être. Dans ce dessein il partit pour se rendre à Bologne, & delà à Pise; mais étant tombé malade en chemin, il mourut au mois de Février 1187, sans pouvoir exécuter ses bonnes intentions.

Le Pape Célestin entréprit d'exécuter ce que son Prédécesseur avoit projetté. Pour cet effet il chargea le Cardinal Pandulfe de renouer la négocia-

 tion;

Sardaigne. tion; mais dans le tems qu'il s'appliquoit le plus à porter les deux parties à la paix, les Pisans envoyèrent sécrétement leur Armée à l'Isle de Corse, pour surprendre Boniface, que les Genois avoient pris l'année précédente: ce qui étant venu à la connoissance de Marcellin Drudo Préfet de la République de Genes, il envoya en diligence une Armée contre les Pisans, laquelle, sans avoir la peine d'en venir aux mains, obligea les Pisans à se retirer. Cependant les Genois se rendirent à Cagliari, où ils défirent le Marquis Guillaume de Massa, qui avoit chassé le Juge Pierre de Sarra qui étoit du parti des Genois, & s'étoit intrus dans la Judicature.

Après cette victoire, l'Escadre de Genes se retira glorieusement, laissant les Pisans dans la dernière consternation, lesquels pour se dédommager de cette disgrace, tentèrent une seconde fois le récouvrement de Boniface; mais les Genois l'avoient si bien muni, qu'il leur fut impossible d'en venir à bout. Cependant les deux Armées s'étant rencontrées en Mer, elles en vinrent aux mains, & s'acharnèrent si fort l'une contre l'autre, que toutes les deux furent

furent tellement délabrées, qu'elles se virent hors d'état de pouvoir tenir la Mer, ce qui donna occasion au Cardinal Pandulfe de conclure la paix entre ces Républiques. SARDAIGNE.

Après cette Paix, qui fut conclue en 1188, plusieurs personnes de distinction des deux Républiques allèrent s'établir en Sardaigne pour y commercer; parmi lesquelles un nommé Etienne Sigismond Pisan de Nation, & Chef de l'illustre Maison de Carafa, dans le Royaume de Naples, entreprit de s'emparer en 1190 de quelques endroits, malgré la résistance que les Juges & autres Seigneurs distingués de l'Isle firent pour l'en empêcher: mais à peine s'en fut-il rendu le maître, qu'il en fut chassé, & forcé de se retirer à Naples.

En 1191 & en 1192 toute l'Isle se sentit agitée par une Guerre intestine, fomentée par les brigues des Pisans, qui commençoient déja à se lasser des douceurs de la paix. Voici quel en fut le motif. Guillaume Marquis de Massa, originaire de Pise, appuié par ses Compatriotes, attaqua Pierre de Lacon, fils puiné de Génarius de Lacon, Juge de Torres, lui enleva la Judica-

SARDAIGNE. Judicature de Cagliari, sous le prétexte spécieux d'un Droit ancien qu'il disoit que sa Maison y avoit, & l'obligea de se retirer à Torres, auprès de Constantin de Lacon II de ce nom, son neveu & Juge de cette Judicature, lequel outré de colère de l'injustice que le Marquis de Massa avoit fait à son oncle, mit une Armée sur pied, & attaqua cet usurpateur sur lequel il remporta plusieurs victoires, mais ayant vu qu'il recevoit de nouveaux secours de la part des Pisans, il se retira à Torres après avoir perdu le Château de Gociano, où il mourut peu de tems après de déplaisir. Comme il ne laissa pas d'enfans en mourant, Comida, quatrième fils du Juge Génarius succéda à sa Judicature, de laquelle il ne fut pas plutôt en possession, que le Marquis de Massa fit tout son possible pour se réconcilier avec lui, offrant de lui rendre le Château de Gociano, & de marier une fille qu'il avoit, appellée Agnès, avec Marian son fils, lui promettant au surplus qu'il joindroit toutes ses forces & celles des Pisans aux siennes pour la défense de son Etat.

Comme ces propositions étoient très avantageuses à Comida, il y souscrivit

crivit de bon cœur ; desorte que la paix fut conclue entre eux, le mariage arrêté, le Château de Gociano rendu, & Guillaume demeura en possession de la Judicature de Cagliari, dequoi les Genois parurent si fâchés, qu'ils résolurent de lui faire la Guerre, persuadés que tandis qu'il seroit tranquille dans son usurpation, les Pisans feroient tout le commerce de Cagliari à leur préjudice ; & pour ne pas perdre de tems, ils composèrent une Armée de Galères, dont ils donnèrent le commandement à Marcellin Drudo, lequel ayant appris que les Pisans vouloient se rendre maîtres de Boniface, les alla chasser des Côtes de l'Isle de Corse, & ensuite il fit voile vers Cagliari où il attaqua Guillaume de Massa, le vainquit, & pilla tous ses trésors.

SARDAIGNE.

En 1147, les Pisans assiegèrent Boniface, & prirent sur les Genois un gros Navire chargé d'armes & d'autres munitions de guerre qu'ils y envoyoient ; mais s'étant apperçus qu'il étoit suivi d'une Escadre de dix-sept Galères, commandées par Ansaldo Guarraco, qui venoit au secours de la Place, ils levèrent le siège, abandonnèrent toutes leurs munitions & leurs équi-

SARDAIGNE.

quipages ; & cherchant leur salut dans une fuite précipitée, ils allèrent se réfugier en Sardaigne.

Après cette déroute, ils rassemblèrent dix-neuf Galères, avec lesquelles ils allèrent chercher l'armée des Genois, qu'ils rencontrèrent entre l'Isle de Sardaigne & celle de Corse, & à laquelle ils livrèrent une sanglante bataille dans laquelle ils eurent tout l'avantage, car ils en furent quittes pour la perte d'une Galère, au-lieu que les Genois en perdirent trois, & un nombre considérable de Soldats.

Retournons à Cagliari pour voir ce qui s'y passe. Guillaume de Massa, Juge de Cagliari, enragé contre les Genois, & ne pouvant pas se venger contre eux, déchargea toute sa colère contre Pierre de Serra, Juge d'Arboréa, Partisan de ses ennemis. Non content de le dépouiller de sa Judicature, il le fit arrêter avec son fils, & les confina dans une obscure prison. A peine fut-il intrus dans la Judicature d'Arboréa, qu'il s'y comporta comme un Tyran, n'épargnant pas même l'Episcopat ; car il chassa scandaleusement l'Archévêque, sous prétexte qu'il étoit Genois de Nation, attentat qui lui attira

tira les foudres de l'Eglise, dont il se moqua au commencement; mais à la fin, il supplia le Pape Innocent III de lever l'excommunication qu'il avoit lancée contre lui, ce que le Souverain Pontife refusa constamment de faire jusqu'à ce qu'il eût rendu à l'Eglise d'Arboréa son Pasteur, & la Judicature à son légitime Souverain. SARDAIGNE.

Pour venger les injures faites par les Pisans & Guillaume de Massa au Juge d'Arboréa, à ses Sujets & à l'Archévêque, les Genois armèrent douze Galères, lesquelles étant arrivées dans le Port de Cagliari, y firent un riche butin, & entre autres choses, ils enlevèrent un gros Navire appartenant aux Pisans, chargé de riches marchandises.

Tandis que les Genois & les Pisans se déchiroient par des Guerres cruelles, sans que personne fût capable de leur arracher les armes des mains, pour les porter à une véritable reconciliation, deux célèbres Abbés, dont l'un s'appelloit Titélo, & l'autre Gorgonio, employèrent tout leur zèle & tous leurs talens pour opérer un si grand Ouvrage; mais ils trouvèrent tant de difficultés à surmonter, qu'ils ne

SARDAIGNE. ne purent y réussir qu'après deux ans de négociation, au bout desquels ils les firent convenir de tous leurs différends.

Othon étant parvenu à l'Empire en 1210, déclara la Donation que ses Prédécesseurs avoient faite à l'Eglise, des Isles de Sardaigne & de Corse, & l'Investiture que les Papes en avoient accordée, nulles & abusives, prétendant que l'Eglise n'avoit pu les posséder, ni les céder à qui que ce fût, & qu'ainsi c'étoit à tort que les Génois & les Pisans se faisoient la Guerre pour faire valoir leurs prétentions: que lui seul en étoit le véritable Souverain, & qu'en cette qualité, il vouloit absolument les posséder: sur quoi le Pape Innocent III, après l'avoir excommunié publiquement, le déclara privé de l'Empire, & fit élire en sa place Frédéric II, lequel confirma & ratifia les Donations qui avoient été faites en faveur de la Cour de Rome.

Sur ces entrefaites Pierre de Serra Juge d'Arboréa mourut; &, comme il ne laissa pas d'enfans, Hugon de Serra son neveu lui succéda dans la Judicature, lequel étant encore fort jeune, alla se promener un jour sur le bord

bord de la Mer du côté d'Oriſtan, où Sardaigne.
ayant été apperçu par des Catalans qui
navigeoient ſur cette Côte, il fut pris
& conduit à Barcelone, & préſenté au
Roi Don Pédro d'Arragon, qui le reçut avec toutes les marques poſſibles
d'eſtime & d'amitié, & le maria quelque tems après avec la Vicomteſſe de
Baſſe.

Comme la guerre continuoit toujours entre les Genois & les Piſans,
l'Empereur Frédéric ſe détermina à
leur ôter toute ſorte de prétextes d'en
uſer ainſi, en leur déclarant qu'à l'avenir il prétendoit que les Iſles de Sardaigne & de Corſe ne reconnuſſent
d'autre Souverain que lui. En ce tems-là Bariſonius ſecond de ce nom, ſuccéda à la Judicature de Torres par la
mort de Marian ſon père. Balde ſecond, ſuccéda à celle de Gallura, &
ſe maria avec Alaſia ſeconde fille de
Marian & ſœur de Bariſonius, lequel
étant mort peu de tems après ſans enfans, ſa ſœur aînée appellée Bénoite
lui ſuccéda; mais étant auſſi morte
comme lui ſans poſtérité, Alaſia femme de Balde devint héritière de la Judicature de Torres, deſorte que les
deux Judicatures furent réunies ſur la

Sardaigne. tête de Balde, lequel mourut en 1290, & par sa mort, Alasia sa femme prit le titre & le Gouvernement des deux Judicatures.

Comme Alasia n'avoit pas d'enfans, & qu'elle étoit fort aimée de ses Sujets, elle ne put leur refuser de se marier en secondes noces avec Encius Fils Naturel de l'Empereur Frédéric. Ce mariage se fit à la persuasion de Frédéric & de Manuel Doria Habitans de Cagliari, Seigneurs des Baronies & Châteaux particuliers du Cap de Logudoro, malgré l'opposition d'Hospicius Archévêque de Torres, & de tous les Prélats & Seigneurs du Royaume de Logudoro, qui craignoient que ce Prince ne devînt le Souverain de toute la Sardaigne par le crédit de l'Empereur son père; ce que les Génois auroient souhaité de tout leur cœur pour en exclure les Pisans.

Si cette Princesse eût bien envisagé les motifs qui avoient fait agir les Doria, elle se seroit apperçue aisément qu'ils ne cherchoient que leurs avantages particuliers, & se seroit bien gardée de consentir à un mariage qui devint pour elle une dure captivité; car à peine eut-elle épousé Encius, que ce

Bar-

Barbare la fit enfermer dans le Château de Gociano comme une criminelle d'Etat; ce qui altéra si fort sa santé, qu'elle tomba dangereusement malade. Pendant sa maladie elle fit son Testament, & institua l'Eglise Romaine héritière de tous ses Etats. Ses Sujets qui l'aimoient tendrement, persuadés que sa maladie ne provenoit que des mauvais traitemens qu'elle essuioit de la part de son mari, l'enlevèrent de sa prison, & la firent porter à Ardara, où elle mourut peu de tems après. SARDAIGNE.

Le Testament de la Princesse Alasia, n'empêcha pas que le Prince Encius son mari ne demeurât possesseur des Judicatures de Torres & de Gallura par la faveur de l'Empereur Frédéric son père, ce qui ranima plus que jamais les dissensions qui règnoient depuis longtems entre cet Empereur & le Pape: car Grégoire IX ne pouvant souffrir qu'il maintînt son fils en la possession de ces deux Judicatures, non seulement au préjudice du Testament d'Alasia, mais même de ses propres Edits, par lesquels il cédoit la Sardaigne à l'Eglise Romaine, faisoit tout son possible pour le faire désister de ses injustes prétentions. D'un autre côté,

SARDAIGNE. les Prélats & les Seigneurs qui s'étoient opposés au mariage d'Encius, voyant que ce Prince les accabloit par ses cruautés & par ses injustices, enlevant jusques aux biens des Eglises, portèrent leurs plaintes au Pape Grégoire, lequel envoya des Nonces Apostoliques en Sardaigne pour solliciter Encius de restituer aux Eglises & aux Particuliers ce qu'il leur avoit ravi injustement.

Encius se moqua de toutes les sollicitations du Pape, & traita ses Nonces avec tant de hauteur, que Grégoire se vit obligé de l'excommunier publiquement. Frédéric au desespoir de voir son fils excommunié, se déchaina si fort contre le Pape, qu'il souleva tout ce qu'il put contre lui, ce qui l'obligea de faire porter en Procession les Têtes de Saint Pierre & de Saint Paul par la Ville de Rome, pour exciter les Peuples à la défense de l'Eglise Romaine, après quoi il envoya des Légats en France & en Angléterre pour la convocation d'un Concile Général; lesquels en s'en retournant à Rome, avec les Evêques qui alloient au Concile, furent pris par une Flotte, & mis dans des cachots, où la plus grande partie de ces

ces Prélats périrent de misère à cause des mauvais traitemens qu'on leur fit. SARDAIGNE.

Pendant ces orages le Pape Grégoire IX mourut âgé de près de cent ans, laissant à la Postérité un rare exemple de zèle pour les intérêts de l'Eglise en général, & pour ceux de l'Eglise de Rome en particulier. Godefroi Evêque de Sabine lui succéda sous le nom de Calixte IV; mais étant mort dix-sept jours après son élection sans se faire proclamer, le Conclave se trouva si divisé par des factions & des partialités, qu'il dura deux ans, au bout desquels Sinibaldo de Fiesque Genois de Nation & grand ami de Frédéric, fut élu sous le nom d'Innocent IV, ce qui fit croire qu'il alloit révoquer tout ce que Grégoire IX avoit fait contre cet Empereur. Mais ceux qui portèrent ce jugement, furent fort surpris lorsqu'Innocent IV dit, que Frédéric avoit fait d'un Cardinal ami, un Pape ennemi.

En effet, à peine Innocent IV fut-il assis sur la Chaire de Saint Pierre, qu'il se détermina à en soutenir les intérêts avec la même vigueur que Grégoire IX. A la vérité, avant que d'en venir aux dernières extrémités avec Frédéric, il usa de toute la modération

SARDAIGNE. possible envers lui pour le porter à la paix; mais voyant que cet Empereur abusoit de sa patience, il convoqua un Concile Général à Lion, dans lequel après avoir rénouvellé & confirmé l'excommunication fulminée contre lui, il le déclara déchu de l'Empire, permit aux Electeurs de procéder à l'élection d'un autre Empereur, & envoya des Légats à tous les Princes de la Chrétienté, pour les solliciter à prendre les armes contre lui.

L'Empereur se voyant excommunié, privé de l'Empire & universellement haï de tous les Electeurs, qui d'un commun accord placèrent sur le Trône Impérial Henri Landgrave de Turinge, résolut de porter les choses à la dernière extrémité contre le Pape, & contre tous ceux qui s'étoient déclarés en sa faveur. Mais toutes ses entréprises furent vaines, car son fils Encius perdit une grande bataille qu'il livra aux Bolonois & fut fait prisonnier, ce qui causa tant de chagrin à Frédéric, qu'il en mourut peu de tems après.

Encius étoit étroitement gardé dans une prison, de laquelle il tenta de sortir par le moyen d'un nommé Vido Cassianimico, lequel convint avec un hom-

homme qui avoit soin de la Cave de la SARDAIGNE.
maison dans laquelle il étoit enfermé, de le faire évader dans une barique; mais l'entréprise ayant été découverte, il fut resserré plus que jamais; desorte que succombant sous le poids de la douleur qui l'accabloit, il mourut le dix-sept Mars de l'année 1272.

La Mère d'Encius s'étant amourachée en Sardaigne d'un de ses Maîtres d'Hôtel appellé Michel Zanché; elle en eut une fille qui fut mariée avec Branca Doria Seigneur de quelques Baronies dans la Judicature de Torrés, dont la succession des Juges s'éteignit par la mort de la Princesse Alasia, de même que celle des Juges de Gallura, ce qui donna occasion aux Escots, Comtes Pisans, de s'en mettre en possession, dequoi les Genois furent si fâchés, qu'ils déclarèrent la guerre aux Pisans, lesquels attirèrent dans leur parti Comida de Serra Juge d'Arboréa & celui de Gallura, se flattant que par le moyen de ces deux Alliés, ils seroient beaucoup plus forts que leurs ennemis; mais les Genois ayant trouvé le secret de se confédérer avec Chiano Juge de Cagliari, ils obtinrent de lui une donation du Château de cet-

te

SARDAIGNE. te Ville, & envoyèrent sur le champ Orgorius Scot, & Jean Concano pour en prendre possession, lesquels avant que d'arriver en Sardaigne, rencontrèrent huit Galères, trois gros Vaisseaux, & quelques petits Navires des Pisans, dont ils se rendirent maitres.

Tandis que les Genois & les Pisans en étoient aux mains, les Arboréens firent massacrer le Juge Chiano, espérant que par sa mort ils empêcheroient que les Genois ne se missent en possession du Château de Cagliari. Mais il en arriva tout autrement; car Guillaume Cépolla oncle de Chiano ayant hérité de la Judicature, renouvella l'alliance que son neveu avoit faite avec les Genois, espérant que par leur secours il seroit en état de se défendre contre ses ennemis. Cependant les Pisans le poussèrent si vivement, qu'il fut obligé de s'enfuir & de se retirer à Genes, où il mourut presque subitement, après avoir fait donation de sa Judicature aux Genois.

Pour empêcher l'éxécution d'une telle disposition, les Pisans envoyèrent en Sardaigne une grosse Armée sous un nommé Hugolin, lequel y étant arrivé, trouva que Marian Juge d'Arboréa

réa avoit affiegé le Château de Sainte Agie occupé par les Genois, aux Troupes duquel il joignit les siennes. SARDAIGNE.

Le siège de cette Place fut long & sanglant; mais à la fin, les Genois en furent chassés après y avoir perdu beaucoup de monde. Ceux qui échapèrent se retirèrent à Villa de Igléfias, où les Arboréens & les Pisans les suivirent & les forcèrent d'en sortir; après quoi ils allèrent faire le siège du Château de Cagliari, lequel ne fut pas plutôt au pouvoir du Juge Marian, qu'il en fit donation aux Pisans. Il ne manquoit aux Pisans que de se rendre favorables les Turritains, pour balancer les forces des Genois, qui possédoient dans cette Judicature la Ville de Llaguer, Castel Genovez, qui depuis ce tems-là a pris le nom de Castel-Arragones, le Mont Javésu, le Château d'Oria, Bosa-Nouvelle, le Château d'Osilo, Bursi & quelques autres petites Places de moindre conséquence; mais ils n'en purent jamais venir à bout, parce que les Sassariens qui étoient les plus puissans Peuples de toute la Judicature, gardèrent toujours une parfaite neutralité, protestant qu'ils ne reconnoissoient

SARDAIGNE. d'autre Souverain que le Souverain Pontife,

Les Pisans voyant l'impossibilité qu'il y avoit de mettre les Sassariens dans leur parti, résolurent d'attaquer les Genois sans le secours de ces Peuples. Pour cet effet ils armèrent 70 Galères, dont ils donnèrent le commandement à Roscio Buzacatino, & à Andréoto Saracéno, qui assiegèrent la Place de Llaguer, & plusieurs autres postes importans qu'ils prirent & qu'ils pillèrent; mais ce butin leur devint inutile, parce qu'en s'en retournant à Pise, ils furent attaqués par une Escadre Genoise commandée par Hubert Doria Seigneur de Llaguer; lequel leur prit quatre Galères à la hauteur de Piombino, & quatre autres quelque tems après, sur lesquelles il se trouva vingt-cinq mille Marcs d'argent qu'ils emportoient de Sardaigne, avec lesquels la République de Genes fit bâtir son Port, qui étoit en très mauvais état.

Les Sassariens, qui jusqu'alors avoient été neutres, parurent en ce tems-là vouloir favoriser les Pisans, en chassant de leur Ville Pierre Riminati Genois, dequoi la République fut si in-

indignée, qu'elle envoya sur le champ une forte Escadre pour saccager les campagnes de Sassari; & l'année suivante elle en envoya une autre composée de trente Galères sous le commandement de Bénédetto Zacharias, avec ordre d'assieger la Place: surquoi les Habitans se mirent en défense & demandèrent du secours aux Pisans, lesquels leur envoyèrent 72 Galères commandées par Maur-Céno Vénesso, ce qui intimida si fort les Genois qu'ils donnèrent ordre à Zacharias de se retirer.

SARDAIGNE.

On résolut enfin en 1288 de terminer cette guerre ruineuse. La Paix ayant été faite, on stipula que les Pisans rendroient aux Genois le Château de Cagliari, dequoi le Comte Nino Juge de Gallura, & le Comte Hugolin Gérardis son oncle, qui étoient à Pise en ce tems-là, parurent fort fâchés, & firent tous leurs efforts pour obliger les Pisans à rompre la Paix, ce qui irrita si fort les Genois, qu'ils envoyèrent des Ambassadeurs à Pise pour se plaindre contre ces Perturbateurs du repos public; & comme le Peuple souhaitoit de tout son cœur la continuation de la Paix, il fit tant de bruit que

SARDAIGNE. le Sénat bannit le Juge de Gallura, & son oncle fut mis dans une obscure prison, où il mourut quelque tems après.

A cette nouvelle, le Comte Golfo fils d'Hugolin, qui étoit en Sardaigne, se souleva pour venger la mort de son père, & se saisit de plusieurs Places que les Pisans occupoient dans la Judicature de Cagliari. Le Comte Loto son frère, qui pour lors étoit en Italie, se joignit à lui; mais les Pisans ayant envoyé contre eux une armée commandée par le Comte Néron, & s'étant alliés avec Marian Juge d'Arboréa, les deux frères furent vaincus, & perdirent les Places d'Iglésias, de Domasnoas & plusieurs Forteresses.

Peu de tems après Marian se rendit maître des Châteaux de Gociano, de Montéagudo & de Montéferro; après quoi il mourut plein de gloire, & laissa sa Judicature à son fils Jean, & tout ce qu'il possédoit dans celle de Cagliari aux Pisans, leur recommandant très étroitement d'entretenir une parfaite correspondance avec les Sassariens, afin de n'être pas inquietés par les Genois.

Le Comte Nino, Juge de Gallura, qui

qui avoit été banni de Pise, étant arrivé en Sardaigne, implora le secours des Sassariens, du Marquis de Malaspina, de Branca Doria, & de quelques autres Genois, & porta la guerre dans les Judicatures d'Arboréa & de Cagliari, où il fit un dégat épouvantable: tellement que s'il eût vécu longtems, les Pisans auroient payé chèrement la flêtrissure dont ils l'avoient noirci, en le bannissant de leur République. SARDAIGNE.

En 1299, les Pisans & les Genois firent la Paix. Dans le Traité il fut stipulé, que les prémiers laisseroient jouïr les autres tranquillement de toutes les Places qu'ils possédoient dans la Judicature de Torres; qu'il ne seroit permis à aucun Pisan de demeurer dans la Ville de Sassari, moyennant quoi les Pisans jouïroient avec la même tranquillité de tout ce qu'ils possédoient dans les autres Judicatures. Le Juge Nino étant mort sans enfans mâles, Jeanne sa fille unique, hérita de tout ce qu'il possédoit dans les Judicatures de Cagliari & d'Arboréa, & se maria avec Richard Caméno, Marquis de Tréviso. Béatrix sa femme eut une bonne partie de la Judicature de Gallura, & se maria en secondes nôces a-

SARDAIGNE. vec Galéas Visconti, fils du célèbre Matthieu, qui par sa valeur & par sa conduite, trouva le moyen de se faire Duc de Milan.

En 1297, le Pape Boniface VIII pour mettre la Sardaigne à l'abri de diverses Nations qui la déchiroient tour à tour, en disposa de la manière que nous avons dit ci-dessus, par le don qu'il en fit au Roi d'Arragon & à ses descendans, à condition qu'il prêteroit foi & hommage au St. Siège.

Les plus fortes Places de l'Isle de Sardaigne sont Cagliari, Ampurias & Alghéri. Il y a trois Archévêchés savoir, Cagliari, Sassari, Oristagni. On y compte quatre Evêchés, qui sont Ampurias, Alghéri, Bosa, & Alez.

On trouve dans les Terres & le long des Côtes des Bourgs & des Villages, dont les principaux sont fort peuplés, comme Tempio, Oziéro, Orano, Orosei, Borgalli, Sardo, Sargano, Cosoini, Lacon, &c.

Les Bâtimens, tant des Villes que des Villages, sont presque tous dans le goût de l'Architecture Espagnole, qui s'arrête plus à la commodité qu'à la magnificence.

Les Rois d'Espagne ne paroissent pas



bb

Nouvelle Carte du PORT

pas avoir connu toute la bonté de cette Isle. Il est vrai que Charles V, qui y passa en revenant d'Afrique, en fut charmé ; mais cela n'aboutit à rien. Philippe II son fils eut d'autres occupations, & ses Successeurs jusqu'à Charles II inclusivement ne regardèrent cette Isle, que comme une Terre stérile pour eux, & qui rendoit à peine les fraix que coutoit sa conservation. PORTUGAL.

Du PORTUGAL *en général.*

APRES avoir parcouru tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Espagne, il est tems de passer en Portugal, pour voir les Délices de ce beau Royaume, qui ne sont pas moindres que celles que nous avons décrites.

Le Portugal étoit connu des Anciens sous le nom de Lusitania (*), & ses Peuples portoient le nom général de Lusitains, subdivisés en Bracares, Barbariens, Celtiques, Turdules, Ostydamniens & autres. Il est vrai que la Lu-

(*) Voyez *Maugin*, Abrégé de l'Hist. de Portugal, *pag.* 1, & *suiv.*

PORTUGAL. Lusitanie ancienne, qui faisoit partie de l'Espagne, n'avoit pas tout-à-fait les mêmes bornes, qu'a aujourdhui le Portugal. Les Géographes de l'Antiquité, Grecs & Latins, varient un peu sur ce sujet.

Les uns disent que la Lusitanie avoit pour bornes au Midi le Tage, & au Nord l'Océan, desorte qu'elle comprenoit la Galice, & les Provinces, qui portent aujourdhui le nom d'Alentéjo & d'Algarbe, en étoient exclues. Mais le sentiment le plus général est, que la Lusitanie étoit bornée au Septentrion par le Douère, à l'Orient par le Tormes & la Guadiana, & au Midi par l'Océan Atlantique. Ainsi elle étoit plus courte que n'est aujourdhui le Portugal; mais en échange elle étoit plus large, & plus étendue à l'Orient, s'avançant dans la Castille Nouvelle, & dans l'Estrémadoure Espagnole, & comprenant les Villes d'Alcantara, de Badajos & de Mérida; ou, comme on les appelloit alors, Norba Cæsarea, Pax Augusta, & Emérita Augusta.

Mais sans nous arrêter à examiner l'étendue de l'ancienne Lusitanie, il vaut mieux décrire le Portugal, tel qu'il est dans nos jours.

Le Portugal eſt la partie la plus Occidentale de l'Europe, ſitué entre le 37 & le 42 dégré de Latitude Septentrionale, & entre le 9 & le 12 dégré de Longitude, étendu en longueur du Nord au Sud, panchant un peu du Nord-Eſt, au Sud-Oueſt. PORTUGAL.

Il a l'Océan de deux côtés, à l'Occident & au Midi; à l'Orient l'Andalouſie, la Caſtille Nouvelle & le Royaume de Léon; & au Nord la Galice. Il eſt ſéparé de l'Andalouſie par la Guadiana, dès ſon embouchure juſqu'au confluent de la Chanca, & par la même rivière de Chanca: de la Caſtille Nouvelle, par une ligne imaginaire tirée de Fréxénal à Ferreira, & de-là vers Badajos, par la rivière de la Caye, & par celle d'Elia: du Royaume de Léon, par des Montagnes, par la rivière de Touroes, & par le Douère, & par une ligne tirée de Miranda do Douro, juſqu'à la ſource de la rivière de Sor: de la Galice enfin, par une ligne tirée de cet endroit-là juſqu'à Melgazo, & par le Migne ou Minho, juſqu'à l'Océan. Il a environ cent dix lieues de long, cinquante de large, cent trente-cinq de côtes, & trois cens de tour.

PORTU-GAL.

On dispute beaucoup sur l'origine du nom de Portugal : plusieurs Auteurs prétendent qu'une Flotte de Gaulois ayant abordé à Porto, Ville & Port de Mer sur le Douère, on nomma cette Ville *Portus Gallorum*, en mémoire de cet évènement, & que delà est venu le nom de Portugal ; desorte qu'à ce compte les Portugais seroient en partie une Colonie de Gaulois ou de François. Mais cette pensée n'a point de solidité, n'étant appuiée d'aucune preuve tirée de l'Histoire.

D'autres le font venir de Portus-Cale, ou Portu-Cale, Ville ancienne située à l'embouchure du Douère. Elle n'a d'abord porté que le nom de Cale, comme cela paroit par l'Itinéraire d'Antonin ; mais comme elle étoit située sur une hauteur un peu incommode, on bâtit dans la suite au pied de cette hauteur le long du Douère, & on l'appella le Port de Cale, Portus-Cale. Cette Ville s'aggrandit considérablement ; les deux Villes, l'ancienne & la nouvelle, n'en firent plus qu'une, qui retint le nom de Portu-Cale, comme cela paroit par les souscriptions des Evêques Portucalenses, dans les anciens Conciles d'Espagne.

Dans

Dans les Siècles suivans le nom de Portucale, ou Portu-Calia, fut donné à tout le Diocèse de Portu-Cale, ou à la Province qu'on appelle aujourdhui Entre-Minho-e-Douro, comme on le voit par divers endroits de l'Histoire de Roderic Ximénès Archévêque de Tolède: & bientôt après les Rois de Portugal étendant leurs frontières aux dépens des Maures, ce nom est demeuré à tous leurs Etats. PORTUGAL.

Ce sentiment me paroit non seulement le plus vraisemblable, mais même le seul véritable, parce qu'il est fondé en preuves. Et il est à remarquer, que lorsque le nom de Portugal s'étendit à tout le Royaume, la Ville de Portucale quitta la moitié de son nom, retenant celui de Porto seul, & ses Evêques dans leurs souscriptions ne prirent plus le nom Portucalenses, mais s'appellèrent Portuenses, Evêques de Porto.

On compte dans le Portugal trois Archévêchés, & dix Evêchés, savoir:

Archévêché de { Porto, La Guarda, Viséo,

La-

PORTUGAL.

BRAGUE.	Lamégo, Miranda.
Archévêché de LISBONNE.	Coimbra, Elvas, Leiria, Portalègre.
Archévêché d'EVORA.	Faro.

Dans les Païs conquis soit en Afrique, soit dans les Indes, on compte deux Archévêchés & Evêchés, savoir:

EN AFRIQUE.

Evêchés Suffragans de l'Archévêché de LISBONNE.	Ceuta, en Barbarie. Funchal, dans l'Isle de Madère. Angra, dans la troisième Isle, ou Isle Tercère. San-Salvador, dans le Royaume de Congo. Ribéra-Grande, dans les Isles du Cap-Verd. San-Thomé, dans l'Isle de ce nom vers la Guinée. Angola, dans la Ville de Laonda.

Tan-

Evêché Suffragant d'EVORA.	Tanger, en Barbarie, uni à l'Evêché de Ceuta.	PORTUGAL.

Dans les INDES ORIENTALES.

Archévêché de GOA.	Cochin, Malaca,	Sous la domination des Hollandois.
	San Thomé,	
	Macao, dans la Chine,	
	Nanghazachi, dans le Japon, Angamale, ou Cranganor de la Serra, sur la Côte de Malabar.	Ces deux derniers Sièges ne subsistent plus depuis longtems.

*Dans l'*AMERIQUE.

Archévêché de SAN-SALVADOR.	Pernambouc, Rio-Janeiro.

Le Portugal est un très bon Païs, riche, fertile, & abondant en tout ce

qu'on

PORTU-GAL. qu'on peut souhaiter pour les besoins & pour les délices de la vie.

Les denrées de Portugal sont particulièrement le sel, qu'on transporte en grande quantité de Sétuval, ou S. Ubes, dans les Païs Septentrionaux, l'huile, & quelque peu de vins. Les autres marchandises, dont on y trafique, sont apportées d'autres Contrées. La mine d'argent, que les Portugais nomment Guacaldana, rapporte tous les ans cent soixante & dix-huit Quentos d'argent, chaque Quent valant deux-mille six-cens soixante & treize Ducats, huit Réales, & vingt-six Maravédis.

Entre les Païs, qui sont sous la domination du Portugal, le Brésil est maintenant un des principaux. C'est une contrée d'un très longue étendue sur la Côte de l'Amérique, mais qui n'a que très peu de largeur. Ce Païs est vanté, tant pour la bonté de son air, que pour sa grande fertilité. Le plus grand revenu que les Portugais en tirent, consiste dans une quantité de sucre, que le terroir y produit en abondance, & dont, entre autres usages, ils se servent pour faire d'excellentes confitures, avec les fruits déli-

cieux

cieux qui y croissent, aussi bien qu'en Portugal. Le terroir y produit aussi du Gingembre, du Coton, de l'Indigo, & du bois de Brésil. Comme les anciens habitans du Païs sont naturellement lents & paresseux, & qu'ils ne se veulent pas laisser employer à des travaux de grande fatigue; les Portugais sont obligés d'aller sur la Côte d'Afrique, & particulièrement dans les Royaumes de Congo & d'Angola, pour y acheter des Nègres, qui leur servent d'Esclaves. Dans ce païs-là on en fait trafic, comme on fait ailleurs de bœufs & de vaches. Ces Nègres sont chargés de tout le travail le plus pénible. PORTUGAL.

Le négoce, que les Portugais font sur la Côte Occidentale d'Afrique, n'est pas de grande importance, à cause que les Hollandois s'y sont établis par-tout à leur préjudice. Les Places mêmes qu'ils tiennent sur la Côte Orientale, n'apportent point d'autre profit au Portugal, si ce n'est que les Gouverneurs, qu'on y envoie, savent s'y enrichir. Ce que les Hollandois leur ont laissé dans les Indes est encore de quelque importance. Goa est une assez grande Ville, où il y a un riche commerce de toutes sortes de Nations. Cepen-

PORTUGAL. pendant, il y a longtems que des personnes judicieuses ont desapprouvé la conduite des Portugais aux Indes Orientales. Car ceux d'entre eux qui y demeurent n'ont presque aucun soin de s'éxercer dans le métier. des armes; au contraire, toute leur occupation est de se plonger dans toutes sortes de voluptés infames, & ils s'estiment très heureux, lorsque par leur arrogance, ils peuvent morguer les autres. Aussi les Hollandois n'ont pas eu beaucoup de peine à chasser de la plupart des Indes une Nation, qui s'y étoit rendue odieuse & méprisable. Les Portugais ont néanmoins encore conservé cet avantage au préjudice des Hollandois, qu'ils ont eu la permission de négocier à la Chine, où ils sont encore en possession de la Ville de Macao, située dans une Isle à la vue de la Terre-ferme de cet Empire.

Le Portugal est arrosé d'un très grand nombre de rivières, & entrecoupé de montagnes fertiles. De six Fleuves, que nous avons remarqués dans la description générale de l'Espagne, il y en a quatre qui passent par le Portugal, portant la fertilité dans les campagnes, & fournissant les habitans de bons poissons.

Le

Le Minho, qui le sépare en partie de la Galice, est fécond en aloses, en lamproies, en saumons, & en truites, communes & saumonées: on y pêche aussi des éturgeons d'une grosseur extraordinaire. PORTUGAL.

Le Douère, qui le suit au Midi, n'est pas moins riche à cet égard: il a peu de saumons & d'éturgeons, mais en échange on y pêche des aloses, des lamproies & des truites, plus grosses, que celles qu'on trouve dans les autres rivières, à la reserve du Minho.

Le Tage n'est pas moins abondant en poissons que les autres, la marée y en jette quantité de fort gros & de fort délicats; les meilleurs sont les aloses: & c'est peut-être pour cette raison que les Phéniciens, qui occupèrent autrefois la Lusitanie, donnèrent à ce Fleuve le nom de Tag ou Dag, qui en leur langue signifie poisson; au-lieu que les naturels & anciens habitans du Païs, l'appelloient Perca ou Perkes, comme je l'ai déja remarqué ailleurs.

La Guadiana ne le cède point aux autres pour l'abondance des poissons; elle en porte une fort grande quantité, qui ne sont pas tant considérables pour

PORTUGAL. la bonté du gout, que pour leur grosseur extraordinaire. On y prend des aloses, des lamproies, des éturgeons, & d'autres poissons, qui attirés par le gout de l'eau douce, y montent jusqu'à Mertola, où ils sont arrêtés, ne pouvant pas passer plus outre. La saison de la pêche des éturgeons est dans le Printems; c'est alors qu'ils montent de la mer pour frayer, & l'on y en prend de si gros, que deux suffisent pour charger un mulet.

Outre ces quatre Fleuves, le Portugal a d'autres rivières encore, qui méritent d'être remarquées, soit pour leur grandeur, soit pour leur fécondité en bons poissons. Il y en a quatre entr'autres, qui se jettent dans l'Océan, & plusieurs autres qui vont porter leurs eaux dans les précédentes: les quatre sont la Lima, le Vouga, le Mondégo, & le Zadaon. Je ne parlerai ici que de ces quatre, renvoyant les autres à la description particulière des Provinces qu'elles arrosent.

La Lima est la plus Septentrionale de toutes; elle prend sa source dans la Galice, entre les Villes d'Orense & de Monté-Rei, dans de certains lieux marécageux, passe à Soiao, à Ponté de

de Lima, & se jette dans l'Océan à Viana. Les Anciens l'appelloient Limia & Lethe, ou Rivière de l'Oubli, parce que les peuples, qui habitoient sur ses bords, ayant été chassés par une sédition, des environs de la Guadiana, où ils étoient auparavant, y avoient oublié leur patrie & le mal qu'ils y avoient souffert. Ce nom de Rivière de l'Oubli fit tant de peur aux Romains, la prémière fois qu'ils allèrent dans ce quartier-là sous le commandement de Junius Brutus, qu'ils crurent être aux portes de l'Enfer, & ne vouloient absolument point passer plus avant. Ce Général Romain fut contraint d'arracher une Enseigne de la main de celui qui la portoit, & de marcher le prémier à la tête de ses troupes, pour les obliger de passer cette rivière. On y pêche de bons poissons, particulièrement des saumons & des eturgeons.

PORTUGAL.

Le Vouga sort du Mont Alcoba; baigne les murailles d'une Ville dont il porte le nom, & se jette un peu au-dessous dans la mer: il est fécond en aloses, en lamproies & en truites. Les anciens l'ont appellé Vacca, ou Vacua. Le Mondégo, connu autrefois

PORTUGAL. ſous le nom de Munda, ſort des montagnes, au Couchant de la Ville de Guarda, paſſe à Sélorico, à Pégnacova, & à Coimbra, & ſe dégorge dans l'Océan par une large embouchure.

Il eſt fort rapide, & devient exceſſivement gros quand il pleut; il porte bâteau dès ſon embouchure juſqu'à Coimbra & un peu au-deſſus. Le Zadaon, Satanus, auquel les Anciens donnoient le nom de Callipus, prend ſa ſource au Midi du Royaume, dans les Montagnes d'Algarve; il ne forme au commencement qu'un ruiſſeau, qui, groſſi des eaux de l'Exarrama, du Campilhas & de quelques autres petites rivières, ſe jette dans le Golfe de Sétubal, un peu au-deſſus de la Ville de ce nom. Il eſt fécond en divers genres de poiſſons, qu'on ne trouve pas facilement ailleurs, comme muges, barbeaux, anguilles, & autres: dès l'endroit où il ſe joint à la marée, on y trouve quantité de cancres marins & de pétoncles.

Les Montagnes du Portugal méritent auſſi une deſcription particulière, mais je la renvoye à celle des Provinces, où elles ſe trouvent. Je me conten-

tenterai d'indiquer ici les plus considérables, qui sont

Portugal.

L'Estrella,	Le Pomarès,
Le Marvan,	L'Angarve,
La Sintra,	Le Gérez,
L'Arabida,	Le Tapeio,
Le Monté-Juno,	L'Alcobace,
Le Minde ou Abordès,	Le Montémuro,
	L'Ossa,
	Le Portel.

On peut diviser le Portugal en deux parties principales, qui sont le Royaume d'Algarve & le Royaume de Portugal; & chacun de ces Royaumes se divise en différentes Provinces, comme on peut le voir dans la Table suivante.

Le Royaume d'Algarve où sont	Le Château de Lagos.	Le Cap S. Vincent. Sagres, Lagos. Villa Nova de Portimaon. Silves.
	Le Château de Tavira.	Soulée, Faro. Tavira, Cap. du Royaume d'Algarve. Castro Marino. Alcontimo.

1 La Cou-

PORTUGAL.

- rône de Portugal, où sont
  - Le Royaume de Portugal, où sont
    - La Province d'Alentéjo.
      - Béja, Elvas.
      - Portalégre.
      - Estrémos, Evora.
    - La Province d'Estrémadure Portugaise.
      - Alcocer dò Sal.
      - S. Ubès. Almada.
      - Le Cap de Rocca.
      - Cascaes, Bélem.
      - Lisbonne, Cap. de la Couronne de Portugal.
      - Sintra, Villa Franca, Alanguer.
      - Santaren, Tomar. Leiria.
    - La Province de Beira.
      - Coimbra, Castel-Branco.
      - Idanha, Guarda.
      - Viseu, Aveiro.
      - Lamégo.
    - La Province d'entre Douéro & Minho.
      - Porto Viana de Foz de Lima.
      - Ponte de Lima, Braga.
      - Guimarenès, Amarant.
    - La Province de Tra los-Montès.
      - Villa Réal, Mirandéla, Terre de Moncórvo.
      - Bragance, Miranda, Pinhel.

On peut aussi diviser ce Royaume en trois parties un peu inégales, suivant les quatre Fleuves qui l'arrosent. Ces trois parties sont subdivisées chacune en deux, ce qui fait le nombre

de

de six. Il y en a deux dans la partie Septentrionale; celle qu'on nomme Entre-Douro-&-Minho, parce qu'elle est entre ces deux rivières, & celle qui porte le nom de Tra-los-Montès, c'est-à-dire, au-delà des montagnes, située à l'Orient de la première: deux au cœur du Royaume, l'Estrémadoure & Beira: deux au Midi, celle qu'on appellé Alentéjo, c'est-à-dire, au-delà du Tage, & l'Algarve, qui porte le titre de Royaume. PORTUGAL.

Je vai décrire ces Provinces par ordre, commençant par le Septentrion, & avançant delà successivement jusqu'à l'extrémité Méridionale.

La Province d'ENTRE-DOURO-ET-MINHO.

LA Province d'Entre-Douro-&-Minho, (*Provincia Interamnis*) porte ce nom, parce qu'elle est renfermée entre ces deux rivières, dont la première la termine au Midi, & la dernière au Septentrion, & la sépare de la Galice.

Du côté de l'Occident elle est bornée par la Mer Océane, & du côté de l'Orient elle confine à la Province de Tra-

ENTRE-DOURO-ET-MINHO.
Tra-los-Montès, dont elle eſt ſéparée par des montagnes, par une ligne tirée d'Aravio juſqu'à l'endroit où la petite rivière de Pélim ſe jette dans la Tamaga, par cette dernière rivière, de cet endroit-là juſqu'à ſon confluent avec le Douère; tellement qu'à la réſerve d'un ſeul petit coin, elle eſt environnée d'eau de tous côtés.

Son étendue eſt d'environ dix-huit lieues de long ſur douze de large. Le terroir y eſt ſi bon, ſi fertile & ſi riche, & l'air ſi pur, ſi bon, & ſi ſain, que les habitans y peuplent à merveilles, & qu'il n'eſt pas rare de voir des hommes qui parviennent à un très grand âge, des femmes qui conçoivent juſqu'à l'âge de cinquante ans, & des familles de vingt-cinq enfans. Auſſi compte-t-on dans le petit eſpace que renferme cette Province, juſqu'à quatorze cens ſoixante Egliſes paroiſſiales, outre une Egliſe Métropolitaine, qui eſt celle de Braga, & une Epiſcopale, qui eſt celle de Porto; cent trente Maiſons Religieuſes de l'un & de l'autre ſexe, richement rentées; ſix Ports de mer, deux cens Ponts de pierre, & plus de cinq mille Fontaines, qui ne tariſſent jamais.

Les

Les Milices de la Province ſont composées de ſeize mille hommes, & partagées en huit Régimens de deux mille hommes chacun. Mais dans les cas extraordinaires on en pourroit lever davantage, s'il le falloit néceſſairement; il n'y a guère plus d'un Siècle, que dans le ſeul territoire de Barcelos, il ſe trouva dix-ſept mille hommes portans armes; & ce territoire n'eſt pas le plus grand de la Province.

ENTRE-DOURO-ET-MINHO.

Ce qui contribue à cette grande bonté du terroir, eſt la quantité conſidérable de rivières dont il eſt arroſé; car outre le Douère, le Minho, & la Lima, dont j'ai déja parlé, l'on y voit encore la Tamaga, le Cavado, & le Rio d'Avé. La Tamaga ſort de la Galice, où elle paſſe à Monte-Rei, entre delà dans la Province de Tralos-Montes, où elle baigne les murailles de Chiaves, enſuite dans la Province que je décris, & ſe jette dans le Douère: le Cavado (*Cadavus*) paſſe à Braga & à Barcelos, & ſe jette dans l'Océan: le Rio d'Avé anciennement Avo ou Avus, ſe jette dans l'Océan à Villa-do-Conde.

MELGAÇO.

Villes frontières du côté de la Galice.

LA Province, dont je parle, étant frontière de la Galice, les Portugais ont eu soin de la remparer de Places fortes de ce côté-là, pour n'avoir rien à craindre de leurs voisins, tandis qu'ils ont eu la guerre avec eux. Melgaço est la plus Septentrionale, enfermée entre le Minho, la petite rivière de Folia, & de hautes montagnes.

Durant la guerre avec les Espagnols on l'avoit fortifiée de quelques ouvrages, mais depuis qu'ils eurent la Paix avec eux, ils l'ont négligée.

A l'Occident de Melgaço est Monçaon, située aussi sur la rive du Minho, vis-à-vis d'une petite Place de la Galice, nommée Salvaterra. Monçaon est défendue par un Château, fortifiée d'une tenaille à deux flancs, & les murailles de la Place forment cinq Courtines revêtues d'autant de plateformes.

Elle est Capitale d'un Comté, que Philippe IV donna à Rodrigue Lobo Général de l'Armée de Portugal.

Il y a à Monçaon une Eglise Paroissiale,

le; un Couvent de Religieux, un de Religieuses, & environ quatre cens habitans. Melgaço.

Les armes de cette Ville sont une Muraille sur laquelle est assise une femme ayant deux pains à ses côtés. Elle prit ces Armes (*) sur ce qu'étant assiegée par Don Pédro Sarmiento, Gouverneur de la Galice pendant les Guerres de Don Henriquès II de Castille, contre Don Fernand de Portugal, elle se voyoit tellement pressée par la faim, qu'elle se disposoit à capituler, quand une femme fit cuire quelques pains du peu de farine qui restoit aux assiegés, & s'étant mise sur la muraille les jetta à l'Armée des Ennemis. Ils crurent que l'abondance étoit dans la Ville, ce qui les engagea à lever le Siège.

Un peu plus avant à l'Occident est Valença-do-Minho, vis-à-vis de Tuy. Cette Place est située sur une hauteur, dont la pente s'étend jusqu'au bord du Minho; & fortifiée de cinq bastions, qui ne sont pas revêtus.

Elle est Capitale d'un Comté, qui ap-

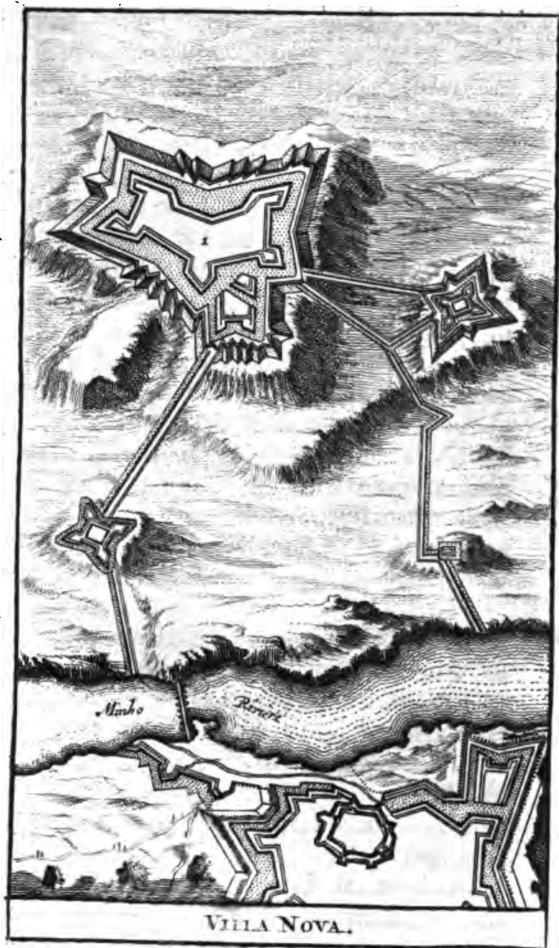
(*) Le *Quien de la Neuville*, Hist. Génér. du Portugal. *Corn. Dict.*

VILLA-NOVA, &c. appartient aux Marquis de Villa-Real, de la Maison de Ménésès.

Villa-Nova-de-Cervéra est un peu plus loin à l'Occident, située aussi sur le Minho vis-à-vis du Fort de la Conception, que les Espagnols ont bâti dans la Galice. Cette Ville est fortifiée d'une assez bonne muraille, de quatre bastions & de quelques autres ouvrages avec un fossé; & défendue par un beau grand Fort, à cinq bastions, construit hors des murailles, sur une hauteur dont elle est commandée.

CAMINHA. A deux lieues plus ayant est Caminha, la dernière Place frontière, située vis-à-vis de Guardia Ville de la Galice, à l'Embouchure du Minho. Elle est assez forte & par la Nature & par l'Art, environnée du Minho d'un côté, de la petite rivière de Coiro de l'autre, & fermée de murailles avec quelques bastions. A l'entrée de la rivière est une petite Isle, dans laquelquelle on a bâti un Fort, pour défendre l'approche de la Ville. Ce Fort est quarré, revêtu de maçonnerie, avec une demi-lune qui couvre la porte.

Caminha est Capitale d'un Duché, qui appartient aux Marquis de Villaréal.



VILLA NOVA.

1. Fort de la Conception.

réal. Philippe III, Roi d'Espagne & CAMINHA.
de Portugal, l'érigea en Duché en 1600
en faveur de Don Michel de Ménésès & Noroña, sixième Marquis de Villa-réal, issu de la Maison Royale de Castille. Ce nouveau Duc étant mort sans enfans, Don Louis Ménésès & Noroña lui succéda, & fut second Duc de Caminha: mais après la fameuse révolution de Portugal, ayant conspiré contre la personne du nouveau Roi Don Jean IV, pour suivre le parti du Roi d'Espagne, il fut arrêté dans le Palais Royal le 21 Aout 1641, & eut la tête tranchée avec Don Michel son fils unique, auquel il avoit cedé le Duché de Caminha, retenant le titre de Marquis de Villaréal, & tous leurs Etats furent confisqués au profit du Roi.

Donna Marie Béatrix de Ménésès & Noroña, sœur de ce dernier, ne laissa pas de prendre la qualité de Duchesse de Caminha & de Marquise de Villaréal, qu'elle unit à celle de Comtesse d'Avalos, & de Valence & de Valadaras. Elle avoit épousé en prémières noces Don Michel de Ménésès, & Noroña, prémier Duc de Caminha, son oncle, lequel étant mort sans en-

CAMIN-HA. enfans, comme nous avons dit, elle ſe remaria en Caſtille avec Don Pédro Portocarréro, huitième Comte de Médellin, & de cette alliance naquit Don Pédro-Damian-Lugardo de Ménéſès, Portocarréro & Noroña, Duc de Caminha, neuvième Comte de Médellin, d'Alcoutin, & de Villadaras, Marquis de Villaréal.

Ces Places frontières ont une garniſon chacune, entretenue en tout tems, dans la Paix comme dans la guerre. Il n'y a de la différence que du plus au moins pour le nombre.

Villes ſur les Côtes & aux environs.

VIANA.

La prémière Ville, qu'on voit ſur la Côte après Caminha, eſt Viana de foz de Lima, ainſi appellée parce qu'elle eſt à l'embouchure de la Lima, pour la diſtinguer d'une autre Viana, qui eſt dans la partie Méridionale du Royaume. Celle, dont je parle à préſent, eſt à trois lieues de Caminha, & à cinq ou ſix de Braga, ſituée dans un angle droit, que la Lima forme en ſe dégorgeant dans la Mer.

La

La Ville est assez grande, ornée de quelques beaux bâtimens, soit publics ou particuliers, entr'autres deux Couvens de Religieuses de l'Ordre de S. Benoit, maigrement rentés. VIANA.

Le Port y est très bon & très assuré contre les surprises, parce que c'est un Havre de Barre, comme on parle, où les vaisseaux ne peuvent entrer que dans le tems de la pleine Mer, à cause des bancs de sable qui occupent l'embouchure de la rivière ; encore ne peuvent-ils le faire sans la conduite des Pilotes de la Ville, qu'on fait venir à bord par le signal du canon. Lorsque la marée se retire, ils demeurent à sec, à moins qu'ils ne soient dans le canal, où il reste toujours dix ou douze pieds d'eau, après le reflux. Les Bâtimens y sont à l'abri des quatorze vents, qui sont entre le Nord & le Sud, du côté de l'Orient.

A l'entrée du Port, on voit une très bonne Citadelle, construite régulièrement, au bord de la Mer, environnée d'un fossé taillé dans le roc, & garnie de grosses couleuvrines.

Viana est la Place d'armes de la Province, Capitale d'une Comarca ou Juridiction, & le lieu où demeurent le

VIANA. Gouverneur de la Province, le Commandant & le Thréforier Général. On y tient ordinairement quatre compagnies en garnifon, deux d'Infanterie & deux de Cavalerie. La Citadelle a fon Commandant & fa Garnifon à part.

En remontant la Lima, l'on voit fur fes bords une belle Ville, appellée Ponte de Lima, qui tire fon nom d'un magnifique pont conftruit fur cette rivière. Elle eft embellie d'un fuperbe Palais, & environnée d'une campagne fort fertile.

De Viana jufqu'à Porto l'on compte douze lieues de chemin. En y allant on trouve un païfage fort agréable & fort beau. L'on voit fur la côte de la mer, & aux environs, quantité de Villes, de Bourgs & de Villages; Neyva, petite Ville fituée à l'embouchure d'une rivière du même nom, appellée anciennement Næbis. Elle eft Capitale d'un Comté, qui appartient au Roi en qualité de Duc de Bragance.

Plus loin on voit Efpofèndo, fituée vers l'embouchure du Cavado, & l'on paffe à Barcelos, Ville érigée en Duché par le Roi Sébaftien, dont les Aînés des Ducs de Bragance portoient le ti-

titre. Elle est située sur le Cavado, avec un pont assez beau: l'on dit qu'elle a été fondée par Amilcar Barca, 230 ans avant la venue de Notre Seigneur.

De Barcelos on va droit à Porto. On laisse sur la droite Villa do Conde, Ville médiocre à l'embouchure de la rivière d'Avé. Elle a un petit Port, dont l'entrée est défendue par une terrasse, garnie d'artillerie: les habitans vivent de leur pêche. BARCELOS.

Villa do Conde est sur la rive droite de la rivière d'Avé; sur la rive opposée on voit une petite Place peu importante, nommée Zurara, située à quatre lieues de Porto. VILLA DO CONDE.

PORTO.

PORTO est une Ville ancienne, située sur la droite du Douère, à une lieue au dessus de son embouchure. C'est cette Ville, qui portoit autrefois le nom de Portu-cale, & qui, lorsque tout le Royaume s'appella Portugal, tronqua son nom de la moitié, ne retenant que le nom de Porto: je vois que quelques-uns l'appellent aujourd'hui Port-à-port. Elle est construite

PORTO. sur la pente d'une montagne assez roide, dont le pied est mouillé par le Douère.

Ce Fleuve y forme un bon havre de barre, dont l'entrée est très difficile, pour ne pas dire impossible, à cause des bancs de sable, & des écueils, cachés sous l'eau, & découverts à-fleur-d'eau. Les Vaisseaux n'y peuvent entrer que dans le tems de la pleine mer, & sous la conduite de quelque pilotes de la Ville. La Rade est fort spacieuse, & peut contenir une grande & nombreuse Flotte. Celle du Brésil y arrive quelquefois.

La situation de cette Ville, sur le penchant d'une montagne, est cause qu'il y faut toujours monter ou descendre; mais du reste, elle est belle, les rues y sont propres, & bien pavées; & sur la rive du Fleuve il règne un grand & beau Quai d'un bout de la Ville à l'autre; on y attache les vaisseaux, & chaque Bourgeois a le plaisir de voir le sien devant sa maison.

Cette Ville est la seconde de la Province, honorée d'un Evêché fort ancien, d'un Parlement ou Conseil Souverain, qui est le second du Royaume. L'Evêque, qui est suffragant de Braga,

Braga, a quinze mille ducats de revenu. PORTO.

Il y a des Académies, où les jeunes Gens peuvent apprendre leurs éxercices; & un Arsénal, où l'on équipe les vaisseaux de guerre, qu'on bâtit là tous les ans.

Du reste la Ville n'est pas fort grande, on n'y compte guère plus de quatre mille Bourgeois, mais en tems de Paix il s'y trouve toujours bon nombre d'Etrangers, que le commerce y attire, François, Anglois & Hollandois.

Entre les bâtimens somptueux, qui s'y voyent, l'un des plus considérables est le Couvent des Chanoines Réguliers de St. Augustin. Leur Eglise est ronde, & richement ornée. On voit dans le Cloitre une Galerie qui est une pièce remarquable, à cause de sa longueur extraordinaire.

Bien que Porto soit une Place fort importante, elle n'est cependant que très peu fortifiée par l'art; mais elle l'est si bien par la nature, & elle est tellement inaccessible par mer, que les Portugais n'ont pas jugé fort nécessaire de la munir avec beaucoup de soin. Elle n'est environnée que de vieilles mu-

PORTO. murailles, de cinq ou six pieds d'épaisseur, flanquées d'espace en espace de méchantes Tours, à demi ruinées: & n'a pour toute fortification qu'un petit Fort à quatre bastions avec une demi-lune. Elle est dans un terroir très bon & très fertile.

De l'autre côté du Douère, & vis-à-vis de Porto, est une petite Ville appellée Villa Nova, qui appartient à l'Evêque de Porto. Plus loin au Midi est une autre petite Place, à cinq lieuës de Porto, nommée S. Maria Arrifana. La Province s'étend jusques-là.

Villes au dedans de la Province.

DANS l'intérieur de la Province il n'y a que trois ou quatre Places, dignes de remarque, Braga, Guimaraez, Amarante & Lindoso, ou Lanhoso.

Cette dernière est défendue par un Château fermé d'une bonne muraille; & dont l'accès est très difficile. Près du Château est un Fort irrégulier à cinq bastions.

GUI-

GUIMARAEZ.

Guimaraez.

GUIMARAEZ ou Guimaraens dans la Comarca à laquelle elle donne le nom, est dans l'Archévêché de Braga à trois lieues à l'Orient de cette Métropole, entre les Rivières d'Avé & d'Arézilla, au pied du Mont Latito, selon le langage des Anciens, & que nous connoissons aujourdhui sous le nom de *Santa Maria* & de *Monte Largo*, à cause qu'il se divise en deux.

Cette Ville a eu autant de noms qu'il y a eu de Peuples qui l'ont habitée, selon le Père d'Acosta, les uns l'ont appellée ARADUSA, qui signifie *Ville des Lettres*: d'autres LEOBRIGA, qui veut dire *Ville forte*. Ceux-ci lui ont donné le nom de Latito, qui selon quelques Etymologistes exprime sa situation, parce qu'elle est cachée derrière une Montagne; ceux-là celui de *Lactita*, par rapport au Lait de la Ste. Vierge, que l'on croit y posséder dans l'Eglise Collégiale; ceux-ci l'ont nommée *Columbina*, à cause du grand nombre de Pigeons qu'on y voit. Enfin quelques-uns l'ont appellée *Santa Maria*, à cause de l'Image Miraculeuse de

No-

GUIMARÈZ. Notre-Dame d'Oliveira pour laquelle le Peuple à une singulière dévotion.

Les Portugais prétendent qu'elle fut fondée par les Gaulois Celtes cinq cens ans avant l'Ere vulgaire. Elle est divisée en ANCIENNE VILLE & en NOUVELLE; &, comme l'une & l'autre a été le séjour des Rois de Portugal, & que c'est pour ainsi dire le berceau de la Monarchie, elles méritent que nous en fassions une description un peu circonstanciée.

L'ancienne Ville fut construite sur un terrain fort élevé, au sommet duquel paroit une Tour antique, dont la porte à vingt-cinq pieds de hauteur sur douze de largeur. En y entrant on voit ces mots VIA MARIS, gravés sur une pierre. Quelques Etymologistes prétendent en tirer l'origine d'un sixième nom, qu'elle a longtems conservé. La Ville n'avoit que onze cens douze pas de circuit, ses murailles étoient basses, foibles, & défendues par une simple Barbacane qui éxiste encore.

La Nouvelle Ville a été construite 1427 ans après l'Ancienne à l'occasion d'un Monastère. Numadona nièce de Don Ramire Roi de Castille & de Léon,

Léon, & veuve de Don Herménigil- de Mendez Comte de Thui & de Porto, ayant obtenu de son Mari la permission de disposer de la cinquième partie des biens qu'il lui laissoit, & de les employer à des Oeuvres pies, à sa volonté, elle fonda un Monastère de l'Ordre de St. Benoît dans une *Quinta* ou maison de campagne qu'elle avoit tout près de Guimaraens pour y entretenir un certain nombre de Religieux, comme il paroit par deux Actes Authentiques rapportés par Estace (*), l'un du 8 Juin 927, & l'autre du 18 Mai 951, signé du Roi Ramire, de la Reine Donna Urraca son Epouse, & des Princes ses Enfans, par lequel ce Monarque confirme la donation de la Comtesse Numadona, unit au Nouveau Monastère celui de St. Jean de Porto, & lui fait don de trente Villages, de la *Quinta* de Mellarès située sur la Rivière de Duéro, & des Métairies qui en dépendent. GUIMARAEZ.

Ce nouveau Monastère devint si célèbre, tant par la Sainteté des Religieux, & des Religieuses qui l'habitoient,

(*) Antiq. de Portugal. C. 1. & 2. n. 4. & n. 11.

GUIMA-RAEZ. toient, que par les fréquens miracles qu'y opéroit l'Image de Notre-Dame d'Oliveira, qu'une foule innombrable de tous états, de tous âges & de tous sexes y alloit en pélerinage de toutes les parties de l'Espagne; ce qui obligea les Religieux à faire bâtir des Maisons autour du Monastère, pour y loger cette quantité de monde que la Dévotion y attiroit, dont plusieurs attirés par les attraits de la retraite, les autres par la beauté du lieu, y transportoient leurs effets & s'y établissoient. Cela multiplia tellement le nombre des maisons qu'en très peu de tems un lieu qui sembloit ne devoir être qu'un asile de Pélerins, devint un grand Bourg, & dans la suite une Ville assez considérable, pour être la Cour des Rois de Portugal, comme nous allons voir.

Alfonse VI, Roi de Castille & de Léon, ayant marié Donna Thérèse sa fille à Henri de Bourgogne, & lui ayant donné pour dot tout le Païs qu'on appelle la Province d'entre Douère & Minho à titre de Comté de Portugal; ce Prince s'alla établir dans l'ancien Guimaraens, mais s'y trouvant trop à l'étroit, & y manquant d'eau & de quantité d'autres choses, il forma le

le dessein d'aller fixer sa résidence dans le nouveau. GUIMARAEZ.

Pour cet effet, il y fit construire une Chambre des Comptes, une Salle d'Audience, des Prisons, & une forte Tour, pour y déposer les Archives, & dans laquelle les Titres de la Couronne ont resté jusqu'au 13 de Mai 1511, que le Roi les fit transporter à Lisbonne, où ils sont conservés dans la Tour du Tombo.

Tous ces Edifices éxistent encore; & leur Magnificence jointe à quantité d'autres choses remarquables qu'on y voit, font du vieux & du nouveau Guimaraens une des plus considérables Villes de Portugal.

Sa situation ne sauroit être plus avantageuse, puisque, comme nous l'avons déja dit, elle est bâtie au pied du Mont *Latito*, & environnée de deux Rivières, qui fertilisent son Terroir, & font un des plus beaux aspects qu'on puisse imaginer. Elle est environnée de murailles fortes, crénelées & défendues par neuf Tours. Son circuit est de trois mille six cens quatre-vingt-cinq pas.

On y compte cinq Eglises Paroissiales, huit Couvens, quinze Chapelles

GUIMARAEZ. ou Hermitages, cinq Hopitaux, quinze Places, cinquante sept Rues, huit Portes, quatre Ponts, & mille neuf cens soixante & trois Familles, savoir six cens quatre-vingt-trois dans l'enceinte des deux Villes, & douze cens quatre-vingt-deux dans les Fauxbourgs.

De toutes les Rues de l'ancien Guimaraens, il ne reste plus que celle du Château appellée autrefois Rue de Sainte Barbe, dont la porte qui est à l'Orient porte le nom, desorte que tout le terrain sur lequel cette Ville étoit bâtie, n'est occupé présentement que par des maisons de Campagne, que des particuliers y ont fait construire, & par un Palais de forme quarrée, dont Alfonse, prémier Duc de Bragance, fit jetter les fondemens, & qui auroit surpassé tous ceux qu'on voit en Portugal, s'il eût pu l'achever; mais sa mort l'ayant surpris, cet ouvrage demeura imparfait. Cependant quelques-uns de ses descendans y ont fait leur résidence. Don Duarte, Duc de Guimaraens, a été le dernier & Donna Constance de Morenha seconde femme de Don Alfonse, dont nous venons de parler, y mourut. Lorsqu'on

qu'on y creuse la terre pour y faire de nouveaux Edifices, on y trouve des vestiges des Anciens, qui font juger que cette Ville étoit superbement bâtie. GUIMARAEZ.

Le nouveau conserve encore tout son éclat. Ses rues, pour la plupart, sont longues, larges, & droites. Ses Eglises sont superbes & richement ornées. Ses Couvens sont magnifiques, & bien rentés. Presque toutes ses Places sont bordées de maisons bien bâties. En un mot, on y remarque tout ce qui peut contribuer à former une Ville considérable. Nous ne nous attacherons qu'à quelques Eglises, & à quelques Places, pour ne pas passer les bornes que nous nous sommes proposées, de ne rien dire qui ne soit digne de la curiosité du Lecteur.

Quoique l'Eglise de Saint Michel du Château, soit inférieure à quelques autres en beauté & en magnificence nous commencerons par elle, d'autant qu'elle est la prémière de tout l'Archévêché de Brague. Son Architecture est grossière, & irrégulière ; cependant elle ne laisse pas d'avoir un certain air de Majesté antique, qui inspire de la vénération. Le Corps de l'E-

GUIMARAEZ. glise est séparé de la Chapelle majeure par une Arcade de pierre sur laquelle on a bâti deux magnifiques Autels, dont celui qui est du côté de l'Evangile est dédié à Notre-Dame de Grace, & celui qui est du côté de l'Epitre à Sainte Marguerite.

Près de cette Eglise, on voit un Hopital, avec une très belle Chapelle, où l'on reçoit les Pauvres qui sont hors d'état de pouvoir gagner leur vie, soit à cause de leurs infirmités ou de leur grand âge, auxquels l'Abbé de Guimaraens, qui en est l'Administrateur, fait distribuer tous les ans une certaine rétribution pour leur entretien, & une voye de bois la veille de Noël à chacun.

A quelque distance delà s'élève l'Eglise Royale & Collégiale de Notre-Dame d'Oliveira, qui par sa somptuosité & par les grands avantages qu'elle a non seulement au dessus de toutes celles de Guimaraens, mais même au dessus de toutes celles de l'Archévêché de Brague mériteroit d'occuper le prémier rang dans notre description, & dont la fondation primitive seroit incomparablement plus ancienne, que celle de St. Michel, si nous en avions

des

des preuves plus authentiques que celles qu'on tire d'une pieuse tradition de laquelle on peut raisonnablement douter, sans pousser la critique trop loin. Nous ne laisserons pas cependant de la rapporter, telle qu'on la trouve autorisée par les Mémoires des anciens Bénéficiers de cette Eglise, par les Moines Chapelains de Notre-Dame, par des Actes trouvés dans des Archives fort anciennes & par une Epitaphe Gothique qu'on a trouvée dans un Temple qui a servi de fondement à cette Eglise, que Don Bernard de Braga célèbre Historien rapporte en ces termes.

GUIMARAENS.

Dans la Place Major de Guimaraens on voit un Temple construit à la Mosaïque très ancien & majestueux, qui fut dédié par les Gentils à la Déesse Cérès, lequel fut détruit par l'Apôtre Saint Jaques, qui après avoir renversé les Idoles qu'on y adoroit, dressa un Autel dans l'endroit où elles étoient adorées, & y plaça une Image de la Ste. Vierge, qu'on appelle à présent Notre-Dame d'Oliveira, comme il paroit par une Inscription qui fut trouvée en 1559 dans l'intérieur de la muraille du côté de la Tour, gravée sur une pier-

GUIMARAEZ. re, qui s'étant détachée du corps de la Muraille laissa voir ces paroles: *In hoc simulacro Cereris collocavit Jacobus Filius Zebedei, Germanus Joannis, Imaginem Sancti Marici.* III. S. C. I. S. X.

Dans la suite ce Temple fut dédié à l'Apôtre Saint Jaques par les Peuples, & eut des Bénéficiers sous cette domination, comme il est prouvé par des Actes solemnels, qu'on conserve soigneusement dans les Archives du Chapitre de Guimaraens, qui justifient que l'Ecolâtre de cette Eglise prend le titre d'Abbé de St. Jaques, & jouit des Honneurs, Prérogatives, Exemptions, Immunités, & Revenus attachés à cette Eglise.

L'Image de Notre-Dame fut gardée dans ce Temple jusqu'en 416, que les Alains, les Suèves, & plusieurs autres Nations Barbares innondèrent la Galice, & y donnèrent des marques de leur fureur & de leur impiété, en brulant les Corps & les Images des Saints, ce qui obligea Pancrace Evêque de Brague, de cacher celle de Notre-Dame dans l'endroit le plus reculé du Mont *Latito*, fort peu éloigné de Guimaraens.

Après que la persécution fut appaisée,

ſte, la Sainte Image fut rétablie, dans l'Eglise d'où elle avoit été tirée, & y fut conſervée avec vénération, juſqu'en 1607, que l'Edifice fut entièrement ruiné; mais il fut bientôt rétabli, comme il paroit par ce Diſtique. GUIMARAEZ.

Magna Domus quondam penitus ſubmerſa ruinis,
Dum jacet in brevius denuo ſurgit opus.

De ce Temple l'Image de Notre-Dame fut transférée à l'Egliſe du Monaſtère de Mumadona, qui n'en eſt éloigné que de quatre-vingt pas, dont l'Egliſe changea pour lors de nom: car au-lieu qu'auparavant, elle portoit celui de Saint Sauveur, dans la ſuite elle prit celui de Notre-Dame, de laquelle la Comteſſe Numadona eſt la prémière fondatrice. Le Comte Henri la continua, & en fit une Collégiale, au-lieu qu'auparavant elle étoit deſſervie par des Moines, & le Roi Don Alfonſe I, ſon fils, la perfectionna en 1139, & diſpoſa la forme du Chapitre à peu près telle qu'elle eſt aujourdhui.

Don Jean I, qui avoit une dévotion ſingulière à l'Image de Notre-Dame, ne

GUIMARAEZ. ne trouvant pas que son Eglise fût assez majestueuse, ordonna en 1429 qu'elle fût rebâtie de nouveau, & que rien ne manquât à la régularité, ni à la magnificence de l'Architecture; mais ses ordres furent si mal éxécutés par l'Architecte, que quoiqu'elle ait une Nef, elle n'a que quarante-neuf pas de longueur, depuis la porte principale, jusqu'à l'Arcade qui sépare la Chapelle Majeure du Corps de l'Eglise, tellement que cette Chapelle fut extrêmement petite, jusqu'en 1670, que le Roi Don Pédro la fit abattre, & rebâtir de nouveau.

Dans cette nouvelle construction, l'Architecte & les Chanoines firent tout leur possible pour donner à la Chapelle plus de longueur, qu'elle n'avoit, mais ayant trouvé du côté du Nord une Muraille qui soutient le Cloitre & la voute de deux autres Chapelles, ils furent contraints de se contenter d'enrichir, autant qu'il fut possible, l'Architecture de la nouvelle Fabrique, & de dresser une superbe Tribune au-dessus du Maitre-Autel, dans laquelle l'Image de la Sainte Vierge fut placée, à laquelle on monte par un dégré de pierre pratiqué dans l'épaisseur de la Muraille.

Au

Au pied du Maitre-Autel, eſt un marche-pied par le moyen duquel on y monte. Du côté de l'Evangile on voit un Arc ſous lequel eſt le Siège du Préteur du Chapitre, & un autre du côté de l'Epitre pour le Célébrant, & pour ſes aſſiſtans. Des deux côtés de la Chapelle règne un rang de ſièges, qu'occupent les Chanoines pendant qu'ils chantent l'Office Divin, que le même Don Pédro fit faire en 1685. Toute la façade de la Chapelle eſt fermée par une grille de fer bien travaillée, peinte & dorée, qui fait un bel effet. GUIMARAEZ.

Le Corps de l'Egliſe n'a que trente pieds de longueur, mais elle eſt azurée preſque par-tout; & dans les endroits, où il n'y a pas d'azur, elle eſt peinte, ou dorée. Des deux côtés on voit de grandes croiſées, ſur les vitrages deſquelles la Vie de la Sainte Vierge eſt répréſentée par des peintures très fines, avec les armes du Roi Don Jean I, & de la Reine ſon Epouſe, qui ſont celles d'Angléterre.

A l'entrée du Chœur on a pratiqué dans la muraille, du côté de l'Evangile, un dégré de pierre, par lequel on monte au Chœur, & à une Tour qui a cent trente pieds de hauteur, au ſom-

GUIMARAEZ. met de laquelle est un très beau Clocher, à la pointe duquel est un Ange armé qui indique les vents qui soufflent. Cette Tour fut bâtie en 1515, sur les ruines d'une autre, aux dépens du Docteur Pierre Etienne Cogominho, Auditeur des Terres du Duc de Bragance & d'Elizabeth Pinheyra sa femme.

Au pied de la Tour on a bâti une grande Chapelle, dans laquelle on voit deux magnifiques Tombeaux de pierre, avec deux Figures de demi-corps, dont l'une réprésente le Fondateur, & l'autre sa Femme. Ces deux Tombeaux sont environnés d'une grille de fer fort haute & très bien travaillée.

Dans la même Chapelle il y a un Autel sur lequel on dit la Messe tous les Dimanches & jours de Fêtes, qu'on peut entendre de la rue, & des maisons qui sont vis-à-vis par le moyen d'une porte grillée, au-dessus de laquelle paroissent les Armes du Fondateur.

Au pied de la Tour, du côté de l'Occident, est une belle Fontaine à trois grands Tuyaux, qui fournissent une grande quantité d'eau excellente. Celui du milieu sert de Frontispice au Per-

Perron de la porte de la Chapelle : celui qui est à main gauche est d'une pierre d'une beauté singulière, & d'une Architecture admirable, & est orné d'une Image de la Sainte Vierge appuiée sur un Olivier, qui sont les Armes de Portugal peintes & dorées. Cette Fontaine est faite avec tant d'art, qu'il semble que l'eau qui en sort vienne de l'intérieur de la muraille de la Tour, dans laquelle elle est construite, & les étrangers ne peuvent pas se persuader qu'elle puisse venir d'autre part. Cependant il est constant qu'elle y est conduite d'une lieue delà par des Canaux Souterrains. GUIMARAEZ.

A la porte principale de l'Eglise on voit à main droite un grand Ecu aux Armes du Roi Don Jean I son restaurateur entre deux Anges, & pour Timbre un Séraphin qui soutient avec les mains la Couronne Royale, & au-dessous une pierre de Marbre avec cette Inscription. L'*An* M. CCCCXV, *& le* VI *de Mai cet Ouvrage fut commencé par ordre du Roi Don Jean I, donné par la grace de Dieu à ce Royaume de Portugal. Ce Roi Don Jean livra Bataille au Roi Don Jean de Castille dans les Champs d'Aljubarrota, dans laquelle il fut vain-*

 queur.

GUIMARAEZ.

queur, & en reconnoissance de cette victoire qu'il obtint par le secours de Sainte Marie il ordonna que cet Ouvrage fût fait par Jean Garcia Entrépreneur.

Cette Eglise a deux autres portes magnifiques, l'une au Nord, & l'autre au Midi; &, derrière la Chapelle Majeure on a pratiqué un grand Cloitre, où les Chanoines font leurs processions ordinaires. Entre l'Eglise & le Cloitre est un Cimetière, où l'on enterre les pauvres qui meurent dans les Hopitaux de la Miséricorde & de l'Ange.

Autour du Cloitre règnent cinq grandes Chapelles richement ornées, dont l'une est dediée à Notre-Dame Pombinha, la seconde à Saint Roch, la troisième à Saint Côme & Saint Damian, la quatrième à Saint Pierre de la Confrairie des Clercs de la Ville, & la cinquième à Saint Louïs.

Près de la porte du Chapitre on a bâti une autre belle Chapelle dédiée à Saint Blaise, où les Chanoines sont obligés d'aller réciter pendant cinquante jours des prières pour le repos de l'Ame de Gonçale Romeu, depuis le jour de Pâques, jusqu'au Dimanche de la Trinité.

Dans

Dans l'intérieur de l'Eglise, entre la Nef & le Chœur, on a menagé une porte du côté du Midi pour aller à la Sacristie de la Confrairie du Saint Sacrement, & une autre du côté du Nord, pour aller au Cloitre & à la maison du Prieur du Chapitre, tout contre laquelle est une Galerie qui conduit à la Sacristie des Chanoines, laquelle est belle & bien ornée. On y admire surtout un rétable d'Argent vermeil qui répréfente la Crêche de Notre Seigneur, que donna en préfent le Roi Don Jean I, en actions de grace de la victoire signalée qu'il remporta sur le Roi Don Jean I de Castille près d'Aljubarrota. GUIMARAEZ.

Il y a quantité d'autres Chapelles très magnifiques dont nous ne parlerons pas. Nous n'entrerons pas non plus dans le détail du Trésor de cette Eglise. Nous nous contenterons seulement de dire qu'outre une grande quantité de Pierreries, de pièces d'Or, de Vermeil, & d'Argent qu'on ne peut pas peser au juste à cause de l'Email dont elles sont garnies, on y compte 800 marcs d'Argenterie qu'on étale les jours de fêtes solemnelles.

GUIMARAEZ. Cette Eglise a toujours été si chère aux Rois de Portugal, qu'ils ont exempté de toutes sortes d'impôt tous ceux qui sont destinés à la desservir jusqu'aux Domestiques & Locataires des Chanoines.

Elle est desservie par un Chapitre Collégial & Royal, composé d'un Prieur, d'un Trésorier, de deux Archidiacres, d'un Théologal, d'un Archiprêtre, de quinze Chanoines, de huit Prébendiers, de six Clercs, qu'on appelle *Capinhas*, qui assistent au Chœur avec le Chapitre; avec cette différence que les Chanoines, & les Prébendiers, portent des Aumusses fourrées de rouge, & que celles des Capinhas ne sont pas fourrées.

Les Chanoines sont Curés primitifs de toutes les Eglises Paroissiales de la Ville, & de toutes leurs Annexes; & en cette qualité le Chapitre assistoit anciennement à tous les enterremens; mais comme cet honneur leur devint onéreux, à cause de la peine qu'il leur donnoit, ils s'en déchargèrent sur une Communauté de quarante Prêtres, qu'ils formèrent & qu'on appelle *Coraria*, l'un desquels est le Chef de tous les autres.

tres, sous le titre de Prevôt, auquel tous les autres sont obligés d'obéir comme à leur Supérieur. GUIMARAEZ.

Le Chapitre est indépendant de la Juridiction Episcopale, & ne reconnoit d'autre Supérieur que le Pape. Plusieurs Archevêques de Braga ont tâché de l'assujettir à leur autorité; mais toutes leurs tentatives ont été inutiles, & il n'y a pas d'apparence qu'ils en viennent à bout, tandis que les Rois de Portugal le maintiendront dans la glorieuse possession du titre de Chapitre Royal, dont il jouït depuis la fondation de la Monarchie.

Le Roi Don Alfonse IV fit construire vis-à-vis de la porte principale de l'Eglise, & au-delà d'une Place qui n'en est éloignée que de dix-sept pas, un superbe *Padraon*, dont quatre arcades appuiées sur des pieds d'estaux, en soutiennent la voute. Tous ces pieds d'estaux se terminent en pointe de diamant, & s'élèvent au-dessus du toit de la voute. Dans chaque flanc de la muraille de ces arcades, on voit un Ecu aux Armes du Roi Fondateur de l'Edifice. Au milieu de l'Arcade, qui est du côté de l'Eglise, on a bâti un magnifique Autel sur lequel on a placé u-

GUIMARAEZ. ne Image de Notre-Dame de la Victoire. Au pied de l'Autel on voit la figure du Licentié Pédro de Lobaon, Avocat de la Ville de Guimaraens; lequel entreprit de priver l'Eglise de Notre-Dame, & ceux qui la desservoient des privilèges & Immunités que les Rois leur ont accordées, & qui, dit-on, en fut puni d'une manière surnaturelle.

La grande Place est fort proprement pavée, & environnée de Bancs attachés à la muraille de l'Eglise ou à celle des Maisons qui la bordent de trois côtés, lesquelles sont soutenues par des piliers de pierre qui forment de beaux Portiques, qui entre le Nord & l'Orient sont face à l'Eglise Collégiale, & entre l'Occident & le Nord aux deux superbes Edifices de la Chambre, & de l'Audience, au-dessus desquels on a placé deux grands Ecus aux Armes Royales entre deux Sphères dorées & peintes.

On voit encore dans l'enceinte de la Ville, la Place de Saint Paye où est située l'Eglise Paroissiale de ce nom, quoique celle dont nous venons de parler soit appellée la grande Place, celle-ci est encore plus grande, mais moins ornée.

En

En ſortant de la Ville, on trouve à l'entrée du Fauxbourg de Sainte Croix, la Place qu'on appelle le Champ de la Foire, vaſte, bien peuplée, & partagée par un ruiſſeau qui porte ſon nom, qu'on paſſe ſur un Pont qui ne s'élève qu'à niveau du Terrain, & qui a 120 pas de long ſur trente de large. GUIMARAEZ.

La partie de la Place qui eſt au-delà du Pont, eſt toute pleine de beaux arbres, à l'ombre deſquels on tient une Foire de Beſtiaux, qui commence le prémier Dimanche d'Aout, & dure trois jours.

A quelque diſtance delà on trouve la Place de Saint Sébaſtien, où eſt ſituée une Egliſe Paroiſſiale dédiée à ce Saint. Cette Place eſt remarquable par la beauté de l'Egliſe qui la borde d'un côté, & de la façade de la Douane qui règne d'un autre. Delà, en tirant entre le Nord & l'Occident, on va à la Place du Toural.

Cette Place eſt bordée d'un côté par de belles Maiſons, dont le devant eſt ſoutenu par des Arcades qui font un effet merveilleux, & certains jours de fêtes on y fait des danſes au ſon des Trompettes, & de pluſieurs autres Inſtrumens, qui ſont ſuivis de Tour-

 nois,

GUIMARAEZ. nois, & de Courses auxquelles la Jeunesse de la Ville & du voisinage s'éxerce. Ceux qui ne veulent être que spectateurs de ces rejouïssances, sont assis sur des bancs de pierre, dressés contre les murailles des maisons en forme d'Amphithéâtre.

Du côté du Midi on a construit une très belle Fontaine à six gros tuyaux, terminée par une Sphère de Bronze doré, au bas de laquelle sont les armes Royales. Le pied de la Fontaine est environné de dégrés de pierre, sur lesquels les habitans se vont asseoir pour y converser.

On voit encore quelques autres Places, & plusieurs Eglises dans les Fauxbourgs, dont nous ne parlerons pas, estimant que ce que nous avons dit suffit pour persuader que Guimaraens est une des plus considérables Villes de Portugal. Les Rois lui ont accordé quantité de beaux privilèges.

Avant que l'Ancien Guimaraens fût entièrement ruiné, il avoit une Jurisdiction distincte de celle du nouveau, & des Magistrats différens ; &, afin que la mémoire n'en soit pas tout-à-fait éteinte, il se fait tous les ans le troisième Dimanche de Juillet une Procef-

cession solemnelle, qui va de l'Eglise Collégiale à celle de Saint Michel du Château, à laquelle assistent le Chapitre, les Véréadors, avec leur verge en Corps de Ville; accompagnés du Procureur Syndic, du Greffier, & autres Officiers de Justice, & du Corrégidor, du Provéditeur, & du Juge de dehors. GUIMARAEZ.

Lorsque la Procession part de l'Eglise Collégiale, le Juge de dehors leve un Etendart rouge, sur lequel paroit la Figure de l'Archange Saint Michel; &, lorsqu'il arrive au terme qui sépare l'ancienne Ville de la nouvelle, il le remet au plus ancien Véréador, pour marquer qu'il n'est pas en droit d'entrer dans un lieu où il n'a pas de Juridiction avec les marques qui dénotent les attributs de la Judicature.

La Ville est gouvernée, quant au Civil, par un Corrégidor, un Auditeur, trois Véréadors, un Procureur du Conseil, un Greffier de la Chambre, un Juge de dehors, un Juge des Orphelins, avec son Greffier, un Maitre de Comptes, un Enquêteur, un Distributeur, un Mayrinhe, deux Lieutenans de Police, un Alcaïde, six Tabellions, un Capitaine Major & un Ser-

GUIMARAES. Sergeant Major, qui commandent quatre Compagnies d'Ordonnance.

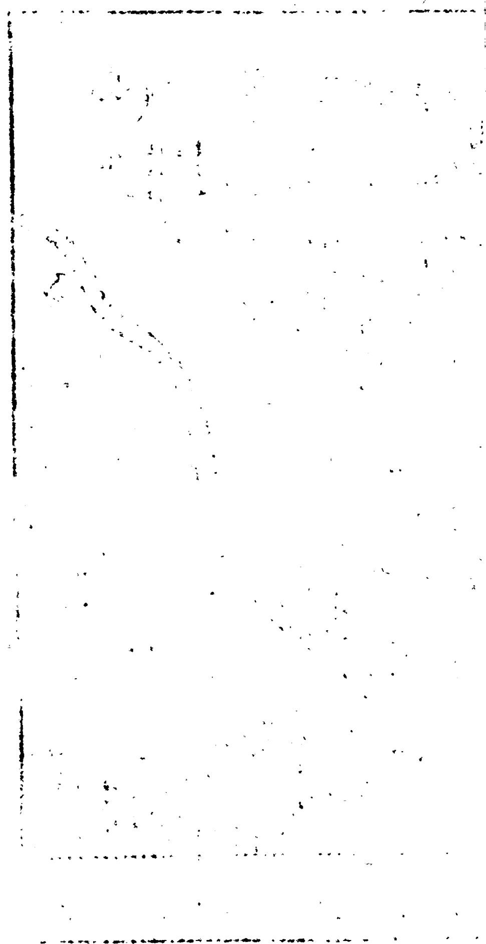
La Comarca ou le Département de Guimaraens est composé de 22 Villes, savoir :

Guimaraens,	Riba Tamaga,
Brague,	Colories de Bastos,
Conda,	Roufi,
Amarante,	Restim,
Vahaon,	Pédralta,
Figueira,	Vemieiro,
Monte longo,	Tibaëns,
Raes,	Cambéfès,
Villabon,	Gueyada,
Réda,	Capçaons,
Santa Cruz,	Manédo.

Elle s'étend sur vingt Conseils qui sont :

Conda,	Colories de Basto,
Amarante,	Roufi,
Vulgaon,	Restim,
Figueira,	Pédralta,
Monte longo,	Vemieiro,
Raes,	Tibaëns,
Villabon,	Cambéfès,
Rida,	Gueyada,

Santa




1. l'Eglise Cathedrale.
2. Palais de l'Archevêque.

Santa Cruz,	Capçaons,
Riba Tamaga,	Manédo.

BRAGA.

Cette Ville de Guimaraens eſt la Patrie d'Alfonſe Prémier Roi de Portugal, & du Pape Damaſe qui ſiegea depuis 367 juſqu'à l'an 385.

Au Midi de Guimaraens eſt Amarante, Ville aſſez belle, ſituée ſur la Rivière de Tamaga.

Au Nord-Oueſt de Guimaraens eſt l'illuſtre Ville de

BRAGA.

BRAGA eſt une Cité Archiépiſcopale, fort ancienne, connue par les Romains ſous le nom de Bracara-Auguſta, ou, tout en un mot, Bracaraugusta, comme ce nom ſe voit écrit dans une Inſcription qu'on y a trouvée:

ISIDI. AVG. SACRVM
LVCRETIA. FIDA
SACERDOS. PERP.
ROMAE. ET. AVG.
CONVENTUS. BRACARAVG.
V. D.

Elle

BRAGA. Elle étoit l'une des quatre prémières Villes de l'Espagne, Capitale d'un Gouvernement, d'où dépendoient vingt-quatre Cités. Elle fut bâtie par les Bracares, qui demeuroient dans ce Païs-là, & qui lui donnèrent leur nom.

Lorsque les Suèves, venus d'Allemagne, envahirent la Galice & le Portugal, Braga fut le siège de leur Royaume l'espace de cent soixante & dix ans; & lorsque leur Empire eut été éteint par les Goths, ces derniers en firent aussi la Capitale de leur Royaume, & elle conserva cet honneur l'espace de cent soixante & dix ans. Elle est située sur la rivière de Cavado, à cinq lieues de la mer.

L'Archévêque de Braga est Seigneur de cette Ville, pour le temporel & pour le spirituel, c'est pourquoi il porte la crosse à la main, & l'épée au côté, pour marque de sa double autorité: il a quarante mille ducats de revenu. Il dispute à l'Archévêque de Tolède le titre de Primat de l'Espagne; & cela vient de ce que Tolède ayant perdu sa Primatie par l'invasion des Maures, Alfonse I Roi de Léon & Castille, lorsqu'il reprit Braga sur les Maures,

l'An

l'An (*) 740 transféra cette dignité à son Eglise, & tous les Evêques d'Espagne reconnurent l'Archévêque de Braga pour leur Primat. BRAGA.

Trois siècles après, Alfonse VII ayant enlevé Tolède aux Maures, l'An 1039, l'Archévêque de Tolède redemanda sa Primatie, mais celui de Braga, qui étoit dans une si longue possession, ne voulut pas la lui rendre. Cette dispute a été renouvellée souvent; elle le fut particulièrement au Concile de Trente, mais les Papes n'ont jamais voulu la décider, & elle est demeurée indécise jusqu'à présent. Cependant les Evêques Espagnols reconnoissent le Métropolitain de Tolède, & les Portugais, celui de Braga.

Cette Ville a été Chrétienne de bonne heure, & entre ses Evêques (†) il y en a qui ont été mis au nombre des Saints, entr'autres St. Martin Evêque de Dumie, Monastère voisin de Braga qu'on avoit érigé exprès pour lui: il fut ensuite élevé sur le Siège Métropolitain de Braga même, vers l'an 570.

St.

(*) Moreri met cet évènement à l'An 1240. C'est un anachronisme de 500 ans.

(†) *Baillet*, Topogr. des *Saints*. p. 88.

BRAGA. St. Fructueux en fut Evêque au VII Siècle en 656, après avoir été aussi Evêque de Dumie.

On trouve quatre Conciles tenus en cette Ville. L'un en 563 sous le Pape Jean III, la troisième année de Théodémir, ou d'Ariamire Roi des Suèves. Il se tint le prémier de Mai, & fut composé des Evêques de la Galice. Le second en 572, la seconde année de Miron Roi des Suèves, au mois de Juin, durant la vacance du St. Siège, après la mort de Jean III. Le troisième en 610 sous Boniface IV ; & le quatrième en 675 sous le Pape Adéodat.

Le Pere Labbe (*) qui fournit cette Chronologie des quatre Conciles de Braga dans son Indice Alphabétique des Conciles omet le troisième dans la Liste des Conciles rangés sous les Papes durant le Pontificat desquels ils se sont tenus, & appelle en cette liste (†) troisième Concile de Braga, celui qui est le quatrième (‡) dans l'Indice Alphabétique.

Les

(*) Synopf. Concil.
(†) Pag. 84.
(‡) Pag. 304.

Les femmes de cette Ville se sont rendues célèbres par leur courage & par leur bravoure, aussi bien que les hommes. L'Histoire nous apprend que dans une bataille entre les habitans de Braga & ceux de Porto ; les femmes de Braga firent si bien qu'elles eurent la meilleure part à la Victoire. Pour conserver la mémoire d'un évènement qui leur étoit si glorieux, les vainqueurs imposèrent à ceux de Porto pour condition, qu'à l'avenir aucun homme n'y pourroit entrer dans les emplois, à moins que d'avoir l'agrément d'une femme de Braga. BRAGA.

Le terroir de cette Ville est fertile en vin, en bled, en fruit; abondant en herbages, & en légumes, & riche en troupeaux & en gibier.

La Province d'Entre-Douro-&-Minho est divisée en quatre Comarcas, qui sont celles de Porto, de Guimaraez, de Viana & de Ponte de Lima. Elle est une des meilleures & des plus fortes du Royaume, étant inaccessible aux ennemis par mer, & de très difficile accès par terre, à cause des hautes montagnes dont elle est bordée.

On y jouit d'un Printems presque perpétuel, & d'un air fort agréable &

ENTRE-DOURO-ET-MINHO.

fort doux. On y recueille du froment en quelques endroits, mais le grain, qu'on y a le plus en abondance, est le seigle & le millet. On y voit des seps de vignes, qui s'élèvent à la hauteur des arbres, auxquels ils sont attachés. Le vin, qu'on y fait, est passablement bon, mais ils n'est pas néanmoins le meilleur qui se recueille en Portugal.

Les Rivières sont fécondes en bons poissons. Les Campagnes sont couvertes de troupeaux, qui portent une laine assez fine, & dont la chair est la meilleure & la plus délicate qu'on ait en Espagne; & les Forêts abondent en gibier & en volaille.

La Province de TRA-LOS-MONTES.

LA Province de Tra-los-Montes, c'est-à-dire, d'au-delà des Montagnes, (*Provincia Interamnis*), est ainsi appellée parce qu'elle est en effet située au-delà des montagnes, à l'égard du reste du Royaume. Elle s'étend en long du Nord au Sud, confine dans toute sa longueur au Royaume de Léon, comprenant tout ce quartier du Portugal, qui est entre le Douere

&

& la Galice, à l'Orient de la Province d'où nous sortons; & renferme encore une langue de terre, longue & étroite, au Midi du Douère, depuis une ligne tirée à Castanheira sur le bord de ce Fleuve, jusques vers la source de la Coa; ayant à l'Occident la Province de Beira. Elle a du côté de l'Occident de hautes Montagnes, qui l'enferment, nommées Marano, Juresso, Muro & Suaio, qui sont des branches du Mont Vindius, ou Vinduus. TRA-LOS M.

Le Mont, que les Anciens ont appellé Vindius, car aujourdhui il n'a point de nom particulier, est cette chaine de Montagnes, qui se détachant des Pyrénées, traverse la Biscaye & l'Asturie, & forme, à l'entrée de la Galice, deux branches, dont l'une s'étend tout du long jusqu'au Cap de Finisterre, l'autre tournant au Midi traverse le Païs des anciens Bracares, & sépare la Province de Tra-los-Montes de celles qui sont à son Couchant.

Cette Province est arrosée de quelques rivières. Le Douère la traverse dans sa largeur du Levant au Couchant, la partageant en deux parties presque égales, & lui sert de borne à l'Orient dans sa partie Septentrionale.

TRA-LOS M. Dans cette même partie elle a la Rivière de Tamaga, dont j'ai déjà parlé; celle de Pinhaon, celle de Tuélo, qui sortant de la Galice, passe à Miranda, & celle de Sabor, qui passe à Bragance. Dans la partie, qui est au Midi du Douère, elle est arrosée par la rivière de Coa, qui sortant des Montagnes aux confins du Portugal & de l'Estrémadoure Espagnole, coule du Midi au Septentrion, & lave les murailles de Villa-Mayor, de Castro-Bom, & de Pinhel, & se jette dans le Douère, vis-à-vis de Torre de Mon-Corvo. Cette rivière s'appelloit anciennement Cuda, & elle donna le nom à un peuple appellé Transcudani, parce qu'ils habitoient au-delà de la Cuda, ou Coa, par rapport à l'Espagne. Il est fait mention de ce Peuple dans l'Inscription du pont d'Alcantara, que j'ai rapportée ci-dessus.

La Province de Tra-los-Montes peut avoir environ trente lieues de long, sur vingt de large; elle comprend deux Cités, & quatre Comarcas; celles de Miranda, de Mon-Corvo, de Villaréal & de Pinhel. Les trois premières sont au Nord du Douère, & la dernière est au Midi.

Vil-

Villes au Nord du Douère.

MIRANDA DO DOURO.

MIRANDA DO DOURO est ainsi nommée du Fleuve qui lave ses murailles, pour la distinguer d'une autre Miranda, qui est au bord de l'Ebre dans la Castille Nouvelle; anciennement elle portoit le nom de Contia ou Contium.

Elle est située sur un un roc au confluent du Douère & d'une petite rivière nommée Fresne. Elle n'a d'autres fortifications qu'une enceinte de murailles, avec un demi-bastion, & un Ouvrage à corne, construit entre les deux rivières.

Cette Place est néanmoins très importante, parce que delà l'on peut aisément faire des courses dans le Royaume de Léon, qui est tout ouvert & tout uni de ce côté. Miranda est une Ville Episcopale, dont la Prélature vaut dix mille ducats.

De Miranda tirant au Nord pour aller à Bragança, à moitié chemin entre ces deux Villes, on voit le Château d'Outeiro, situé sur le sommet d'une Mon-

BRAGANCE. Montagne, au pied de laquelle coule la petite rivière de Sor ou Sabor. Il est fort ancien, on le croit un Ouvrage des Maures: on y entretient ordinairement une garnison de vingt-cinq hommes.

BRAGANCE.

BRAGANCA, ou Bragance, anciennement Brigantium, est située sur un ruisseau nommé Fervença, près de la petite rivière de Sabor. Elle est divisée en deux parties, l'ancienne Ville & la Cité.

La Ville ancienne est sur une hauteur, fortifiée d'une double enceinte de murailles. Du côté qui regarde la Cité, la muraille est revêtue de cinq bastions, mais il n'y a point de fossé; du côté opposé elle a une Citadelle attachée à la muraille.

La Cité est dans la plaine, au pied de la Montagne, défendue par un Fort de quatre bastions revêtus. Il y a toujours huit compagnies d'Infanterie en garnison.

Bragance est Capitale d'un Duché fort célèbre, dont les Ainés des anciens Rois de Portugal prenoient le titre, & qui

qui a plus de cinquante Bourgs dans sa dépendance. BRAGANCE.

Les Ducs de Bragance étoient du sang Royal de Portugal, descendus d'Alfonse de Portugal, premier du nom, fils naturel du Roi Jean I, qui prit le titre de Duc de Bragance, & de Comte de Barcelos & de Guimaraez. Il vivoit à la fin du XIV Siècle & au commencement du XV, & mourut l'An 1461. Les Seigneurs de cette Maison étoient les plus puissans de tout le Portugal, & peut-être même de l'Espagne, possédans en propre près du tiers du Royaume de Portugal.

Tandis que ce Royaume a été dans la dépendance du Roi d'Espagne, ils avoient la prérogative, à l'exclusion de tous les autres Grands de cette Monarchie, de s'asseoir en public sous le dais du Roi: ils faisoient ordinairement leur résidence à Villa Viçosa, belle Ville qui est dans la Province d'Alentéjo, au Midi du Royaume.

C'est cette Maison, qui est aujourdhui sur le trône de Portugal, depuis l'An 1640, que les Portugais secouant le joug de Philippe IV (*), mirent l'autori-

(*) On a donné le détail de cette grande Révolution dans les *Annales*.

torité Royale & le gouvernement de leur Païs, entre les mains de Jean II, Duc de Bragance, de ce nom, IV Roi de Portugal du même nom, & Grand-père de Jean V. Bragance n'eſt qu'à deux lieues des terres du Roi d'Eſpagne: il s'eſt trouvé des mines d'argent dans ſon terroir.

VINHAES. A l'Occident de Bragance on voit Vignais ou Vinhaes, petite Place, ſituée ſur la rivière de Tuélo, qui tire ſon nom de ſon vignoble, où l'on recueille d'excellent Vin.

De Vinhaes tirant au Sud-Oueſt on trouve Montforte, ſur le panchant d'une Montagne extrêmement haute, avec un Château fermé de murailles, fortifié de deux demi-baſtions, & couvert d'une demi-lune d'un côté.

CHIAVES. A l'Occident de Montforte eſt Chiaves, connue anciennement ſous le nom d'Aqua Flavia, ſituée ſur la Tamaga, à deux lieues de la Galice. Cette Place eſt bien fortifiée, fermée d'une double muraille, avec trois baſtions, deux demi-baſtions, & quelques Cavaliers; défendue par un Château, qui eſt dans la Ville, & par un Fort de quatre baſtions, conſtruit hors des murailles. Ces Ouvrages ſont tous revêtus, & en-

environnés d'un fossé à fond de cuve. CHIAVES.

Cette Ville est la principale de la Province, & le lieu où demeurent le Gouverneur & le Thrésorier Général: il y a toujours une garnison nombreuse.

On a trouvé dans Chiaves une grande quantité de monumens anciens, particulièrement une Colomne avec les noms de dix Cités de la Province:

CIVITATES. DECEM
AQVIFLAVIENSES. AOBRIGENS.
BIBALI. COELERINI. ERVAESIL.
INTERAMICI. LIMICI. AEBISOC.
QVARQVERN. TAMACANI.

De Chiaves continuant à marcher vers le Couchant, on voit Montalègre, qui est un Château, fortifié d'un bastion, d'un demi-bastion & de quelques autres Ouvrages.

Au Midi de Montalègre, est la Ville de Villa-Réal, Capitale d'une Comarca, située un peu au dessus du Douère, entre deux petites rivières, nommées Corgo & Ribéra. Elle appartient en titre de Marquisat aux Comtes de Médellin. VILLA-REAL.

Au Nord-Est de Villa-Réal, on voit

VILLA-FLOR.

deux petites Places, Alfandéga & Mirandéla, dont la dernière est située sur le Tuélo, & défendue par un Château.

Plus avant au Sud-Est, on voit Villaflor, jolie petite Ville, & plus bas Torre de Moncorvo, située dans l'angle que fait le Sabor en se jettant dans le Douère.

Villes au Midi du Douère.

JE vai commencer par la source de la Coa, & continuer en avançant, jusqu'à son confluent avec le Douère.

ALFAYATES.

Près de sa source, est Alfayates, petite Place, située sur une hauteur entre des Montagnes, défendue par un assez bon Château. Plus avant on voit sur cette rivière, Villa-Mayor, Castro-Mendo, & Castro-Bom, petits Bourgs, qui n'ont guère plus de cent habitans chacun; le second a un Château qui lui sert de défense.

ALMEIDA.

Au Septentrion de Castro-Bom est Almeida, petite Ville, où il y a trois cens Bourgeois, fortifiée de six bastions, avec trois demi-lunes, & d'un Fort à quatre bastions, construit sur une colline: & plus loin Pinhel, Capi-

pitale d'une Comarca, située au confluent de la Coa & d'une autre petite rivière, nommée Rio-Pinhel; on prétend qu'elle a été bâtie par les anciens Turdules: elle a reçu de grands privilèges des Rois de Portugal.

Quittant Pinhel, & avançant vers le Douère, on voit à la droite Castel-Rodrigo, Ville ancienne, avec titre de Marquisat, dans une situation élevée entre de hautes Montagnes, & ornée d'un fort beau Palais. CASTEL-RODRIGO.

Don Louïs de Moura gouverna longtems cette Ville en qualité d'Alcaïde. Don Christophle son fils, s'étant attaché aux intérêts de Philippe II, Roi d'Espagne, lui rendit des services si considérables dans la conquête du Portugal, que ce Monarque pour lui en marquer sa reconnoissance, érigea la Ville de Ciudad-Rodrigo en Comté en sa faveur.

Après la mort de Philippe II, Philippe III. son fils l'en fit Marquis, & attacha à ce nouveau Marquisat les honneurs de Grandesse, & pour comble de gloire, il fut fait prémier Viceroi de Portugal. Il prit alliance avec Donna Marguerite de Corte-Réal, dont il eut plusieurs enfans. Celui qui lui

CASTEL-RODRIGO.

ſuccéda s'appelloit Don Emanuel de Moura Corte-Réal, ſecond Marquis de Caſtel-Rodrigo & Comte de Lumiares. Il fut Gouverneur des Païs-Bas pendant les années 1644, 1645, & 1646, & ſe maria avec Donna Eléonor de Mello, fille du Comte de Tentugal, de laquelle il eut Don François de Moura & Mello, troiſième Marquis de Caſtel-Rodrigo, & gouverna les Païs-Bas auſſi bien que ſon père depuis l'année 1664, juſques à 1668. Il mourut au mois de Décembre 1675, ne laiſſant que deux filles de Donna Anne-Marie d'Arragon & Moncada, fille du ſixième Duc de Montalto, ſa femme.

Donna Eléonor de Moura Corte-Réal, quatrième Marquiſe de Caſtel-Rodrigo, Comteſſe de Lumiares, étoit fille aînée du feu Marquis Don François. Elle avoit épouſé en prémières noces Don Aniélo de Guzman, fils puis-né du prémier Duc de Médina de las Torres, lequel mourut étant Vice-roi de Sicile, le 16 Avril 1677; & en ſecondes, vers la fin de 1678, avec Don Charles Homo-Dei, Marquis d'Almonacid, Gentilhomme Milanois, de Don Auguſtin Homo-Dei, Marquis de Piopère, Almonacid & Villa-

no-

nova, & de Donna Marie Laſſo de la Véga ſa troiſième femme. Il eſt frère du Cardinal Homo-Deï.

CASTEL-RODRI-GO.

Comme il prit le nom de Marquis de Caſtel-Rodrigo, il voulut jouïr des honneurs de la Grandeſſe auquel ils ſont attachés; mais on lui forma de grandes difficultés, ſur ce qu'on prétendoit qu'il ne fût pas d'une naiſſance aſſez diſtinguée pour être revêtu d'une dignité ſi éclatante: mais il les vainquit toutes, & ſe couvrit devant le Roi le 29 Mars 1670. Il avoit beaucoup d'eſprit & de mérite. C'eſt lui qui eut l'honneur d'être nommé Ambaſſadeur & Procureur pour ſe marier au nom du Roi Philippe V, avec la Princeſſe Donna Marie-Louïſe-Gabrielle de Savoye. Il s'acquitta ſi bien de cette commiſſion, que le Roi pour lui marquer combien il étoit content de lui, l'honora de la charge de Mayor Domo Mayor de la Reine ſon épouſe.

Comme la Marquiſe de Caſtel-Rodrigo ſon épouſe mourut ſan enfans, le Marquiſat de Caſtel-Rodrigo, & ſes autres Etats échurent à Donna Jeanne de Moura ſa ſœur unique, laquelle épouſa en 1668, Don Gilbert Pio, Prince de Saint Grégoire dans la Lom-

 bar-

Castel Rodrigo. bardie: & après sa mort elle se remaria avec Don Louïs Contarini Noble Venitien, alors Ambassadeur à Rome pour la République de Venise. Le Prince Pio son fils lui a succedé au Marquisat de Castel-Rodrigo, desorte qu'il en jouït aussi bien que de la dignité de Grand d'Espagne qui y est attachée, & dont il soutint l'éclat par un mérite avéré, & par un inviolable attachement à la personne du Roi, qui l'honora de l'emploi de Gouverneur de Madrid avec douze mille écus d'appointement: il fut fait ensuite Viceroi de Catalogne.

Sur la gauche, en quittant Pinhel, & avançant toujours vers le Douère, on trouve Trancoso & Marialva; la prémière à trois lieues de Pinhel, accompagnée d'un beau Château, qui lui sert autant pour l'ornement que pour la défense; la seconde est Capitale d'un Marquisat.

St J. de Pesquera. Plus avant sur le Douère est un petit Bourg nommé St. Joan de Pesquéra; il est à remarquer que ce Fleuve est navigable depuis son embouchure jusques-là, mais il ne l'est pas plus avant, à cause d'une cataracte, d'où il se précipite avec un grand fracas, outre que

plus

plus haut aux environs de Miranda, il se perd en Eté dans les sables & parmi les rochers, & coule l'espace d'environ mille pas par des conduits souterrains. ST. J. DE PESQUERA.

Le Bourg, dont je viens de parler s'appelle S. Joan de Pesquéra, parce que la pêche y est fort bonne, & qu'on y prend quantité d'excellentes Lamproies à l'endroit de la cataracte.

La Province de Tra-los-Montes n'est pas bien grande, comme on vient de le voir; elle est fertile en vin & en huile, & riche en troupeaux.

La Province de BEIRA.

LA Province de Beira est grande, riche & fertile, située entre deux grands Fleuves, le Tage & le Douère; bornée au Couchant par l'Océan, au Midi par l'Estrémadoure Portugaise, au Sud-Est par l'Estrémadoure Espagnole, dont elle est séparée en partie par le Tage, & en partie par la rivière d'Elia; à l'Orient par la Province de Tra-los-Montes, & au Nord par le Douère.

Elle s'étend en longueur du Nord-Ouest au Sud-Est, de Feyra près de

BEIRA. l'Océan, jusqu'à Salvaterra sur la rivière d'Elia, l'espace d'environ trente-quatre lieues, & en largeur de Redondo jusqu'à Lamégo l'espace de trente lieues.

Elle compose six Comarcas, une le long du Douère, savoir celle de Lamégo, une le long de l'Océan, savoir celle d'Aveiro; deux au milieu du Païs, celles de Coimbre & de Viseu, une au Midi vers le Tage, celle de Castel-branco, & une enfin à l'Orient, aux environs de la Coa, savoir celle de Guarda.

Cette Province est arrosée d'un nombre considérable de rivières, qui répandent par tout la fécondité. Elle a le Douère à l'une de ses extrémités, & au milieu du Païs, le Vouga & le Mondégo, qui la traversent dans sa largeur. Outre ceux-là, dont j'ai déja parlé, l'on y voit le Zézère, anciennement Ozécarus, qui après y avoir coulé quelque tems, entre dans l'Estrémadoure de Portugal, le Ponsul, l'Aravil, & l'Elia, qui se jettent tous trois dans le Tage, & la Pavia, qui va porter ses eaux dans le Douère.

LA-

LAMEGO.

L A M E G O.

LAMEGO est une Ville ancienne & Episcopale, appellée autrefois Lama, située près du Douère, Capitale d'une Comarca. L'Evêque de Lamégo est suffragant de Braga, & a dix-huit mille ducats de revenu.

Quelques Auteurs Portugais croient que cette Ville est la même que *Laconimurgum*, qu'ils prétendent avoir été batie par une Colonie de Lacédémoniens, conjointement avec les Celtibériens. Quoiqu'il en soit les Arabes l'ont conquise deux fois sur les Chrétiens, qui la reprirent enfin. Elle fut ensuite détruite & rebâtie. Don Alfonse-Henrique Roi de Portugal y tint en 1143 les prémiers Etats Généraux de son Royaume, & on y établit de nouvelles Loix. Don Jean II l'exempta de toute imposition.

Cette Ville jouit à présent de grands Privilèges. Il y a dans le quartier le plus élevé une Citadelle bien-fortifiée, au milieu de laquelle est une haute Tour.

Le terroir de Lamégo est fertile en excellent vin, & l'on y en recueille une

FEYRA. ne si grande quantité, qu'il y en a de-quoi fournir plusieurs Provinces.

Villes auprès des Côtes le long de l'Océan.

FEYRA, ou A Feyra, est la Ville la plus avancée au Nord, située près de l'Océan, vers la petite rivière de Castos.

Elle est Capitale d'un Comté, qui appartient à des Seigneurs de la Maison de Péreyra; ces Seigneurs y ont un Palais magnifique & un bon Château. Delà tirant au Midi l'on passe à Vouga, petite Ville située sur la rivière du même nom; & plus loin on trouve

AVEIRO.

AVEIRO, (en Latin *Lavara*) est une Ville assez considérable & Capitale d'une Comarca, située un peu au dessus du rivage de l'Océan, à la tête d'un petit Golfe, que la marée forme à l'embouchure du Vouga, à sept lieues de Porto, & à neuf de Coimbre.

Le Vouga y forme un petit Port, qui est un havre de barre, où les bâtimens médiocres, qui ne tirent que huit

huit ou neuf pieds d'eau, peuvent entrer dans le tems de la pleine mer, sous la conduite des Pilotes du lieu. AVEIRO.

Aveiro est dans une vaste campagne, très bien arrosée de fontaines & fertile en toutes choses. Il s'y fait une si grande quantité de sel, qu'on en a dequoi fournir deux ou trois autres Provinces.

Les habitans d'Aveiro ont reçu d'Alfonse III, Roi de Portugal l'An 1265, ce Privilège singulier, qu'il n'est permis à aucun Etranger d'y passer la nuit, sans la permission du Magistrat, non pas même à des personnes du sang Royal.

Elle n'a pour toute fortification qu'une muraille, flanquée de quelques Tours. Il est vrai que son Port lui sert d'un assez bon rempart, tellement qu'on n'y a rien à craindre du côté de la Mer. Il s'y trouve un Couvent fort beau de Religieuses, où l'on ne reçoit que des filles d'ancienne Noblesse, & descendues de Christianos viejos, de vieux Chrétiens: c'est pourquoi il faut qu'elles fassent preuve de l'un & de l'autre, avant que d'y entrer.

La Terre d'Aveiro est une des plus considérables de tout le Portugal. Elle

fut

AVEIRO. fut érigée en Duché environ l'an 1330, par Jean III Roi de Portugal, en faveur de Don Jean de Lancaſtre, Marquis de Torreſnovas, fils de Don George de Portugal, Duc de Coimbre, & fils du Roi Don Jean II. Don Jean, Quatrième Duc de Bragance, étant monté ſur le Trône par cette fameuſe révolution qui arriva en Portugal, confiſqua ce Duché ſur la tête de Don Raymond de Lancaſtre, cinquième Duc d'Aveiro, parce qu'inviolablement attaché aux intérêts de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, il ne voulut pas reconnoître ce nouveau Souverain.

Philippe IV voyant que ce Seigneur, pour ne pas manquer à la fidélité qu'il lui avoit jurée, avoit abandonné ſa patrie & tous ſes Etats pour ſe rendre en Caſtille, lui donna le titre de Ciudad Réal, avec des rentes conſidérables, & des penſions proportionnées aux dépenſes qu'il étoit obligé de faire pour ſoutenir l'éclat de ſon nom; deſorte qu'il vêcut à la Cour de Sa Majeſté Catholique juſqu'en 1665, qu'il mourut, & laiſſa pour héritière Donna Marie de Guadaloupe ſa ſœur, qui ſe maria avec Don Emanuel Ponce de Léon, ſixième Duc d'Arcos.

C'eſt

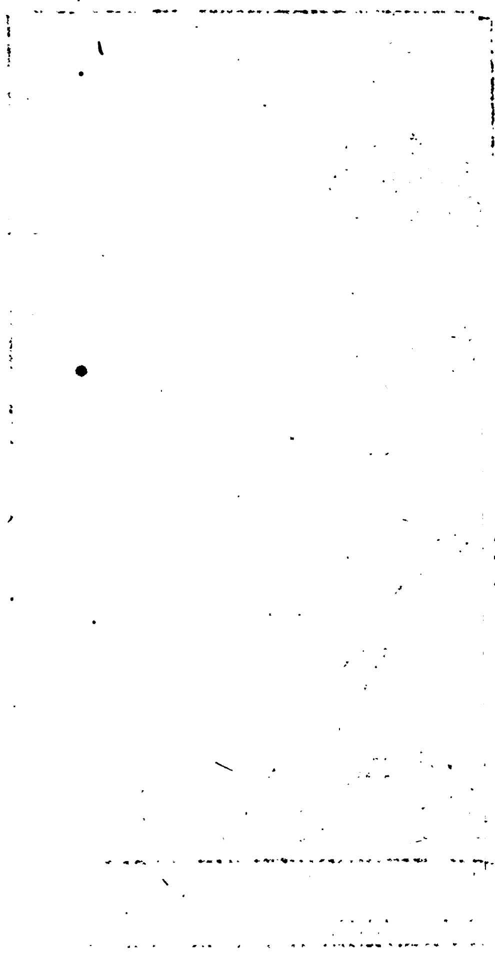
C'eſt de ce Duc Don Emanuel d'Arcos que Madame la Comteſſe d'Aunoy parle dans la onzième Lettre de ſes Rélations du voyage d'Eſpagne, où elle dit que ce Seigneur prétendoit que le Duc de Bragance eût uſurpé la Couronne de Portugal ſur ceux de ſa Maiſon, & que par cette raiſon il ne lui voulut jamais prêter ſerment de fidélité, ni lui donner d'autre titre que celui de Duc de Bragance, aimant mieux perdre quarante mille écus de rente que de ſe ſoumettre à baiſer la main à un uſurpateur, de qui il croyoit être en droit d'éxiger les hommages & l'obéiſſance. La hauteur avec laquelle il refuſoit de ſe ſoumettre au Roi de Portugal tenoit ſi fort à cœur à ce Monarque, que pour avoir la gloire de le ranger au nombre de ſes Vaſſaux, il lui fit propoſer pluſieurs fois qu'il le diſpenſoit d'aller lui-même en Portugal, & que pourvu qu'il y envoyât un de ſes enfans pour réprésenter ſa perſonne, laiſſant à ſon choix celui qu'il voudroit envoyer, il lui laiſſeroit percevoir les revenus de ſes Etats, & lui payeroit les arrérages depuis le tems qu'ils avoient été réunis à la Couronne,

Aveiro.

AVEIRO. ne, qui montoient à des sommes immenses. Mais le Duc n'en voulut jamais démordre, & rejetta toujours toutes les propositions qui lui furent faites sur cet article, & pour mieux faire sentir au Roi de Portugal le mépris qu'il faisoit de sa domination, il disoit qu'après avoir perdu la Couronne, il lui seroit honteux de ramper devant un usurpateur pour quarante mille écus de rente.

Toute cette Côte, qui s'étend entre Porto & Coimbre, n'a guère plus de trois lieues de large: elle est bornée à l'Orient par une chaine de hautes montagnes, qui s'étendent de l'une de ces Villes à l'autre, & de Coimbre plus avant au Midi jusqu'à Tomar.

Le chemin de Porto à Lisbonne est dans cette longue plaine, borné par ces montagnes; en le traversant on voit une campagne charmante, bien cultivée & bien peuplée. Cette chaine de montagnes est fort large, & s'étend du Diocèse de Coimbre dans celui de Viseu, & s'avance jusqu'à celui de Lamégo, où elle se joint au Mont Muro, dont j'ai parlé ci-dessus. Les Anciens lui ont donné le nom d'Alcoba, &









1. Aqueduc.
2. l'Université.
3. l'Eglise Cathédrale.
4. Colleges des Jesuites.
5. Vieux Château.
6. Prisons de l'Inquisition.

& ce nom lui est demeuré jusqu'à présent parmi les Portugais, qui l'appellent Séra d'Alcoba. COIMBRE.

Ces montagnes sont fécondes en sources abondantes, qui forment diverses rivières, dont les unes se jettent dans le Douère, d'autres dans le Vouga, & quelques autres dans le Mondégo.

COIMBRE, ou CONIMBRE.

COIMBRE, ou Conimbre, est une belle & grande Ville, à six ou sept lieues de la Mer, au bout d'une plaine, sur une hauteur, dont la pente s'étend jusqu'au bord du Mondégo.

Elle porte titre de Cité & de Duché. Elle est le siège d'un Evêché suffragant de Braga, d'un Tribunal d'Inquisition & d'une fameuse Université; l'Evêque, l'un des plus riches du Royaume, a quarante mille ducats de revenu.

On voit dans cette Ville un grand nombre d'Eglises, de Monastères, & quelques autres bâtimens somptueux. Les plus remarquables, sont l'Eglise Cathédrale, qui porte le nom de la Fé, celle de Ste. Croix, où les deux pré-

miers

Coimbre.

miers Rois de Portugal, Alfonse & Sanche, ont été ensevelis dans des tombeaux magnifiques, par les soins du Roi Emanuel; deux beaux Couvens, l'un de Religieux de St. François, & l'autre de Religieuses de Ste. Claire, qui sont à cinquante pas de distance l'un de l'autre; le Collège de l'Université, qui a été le Palais des anciens Rois; & le Pont du Mondégo.

Ce Pont est un Edifice fort somptueux, composé de deux rangs d'arcades l'un sur l'autre, tellement qu'on passe cette rivière par un chemin couvert.

Le Monastère de Ste. Claire a été bâti par la Reine Elisabeth, qui y est inhumée dans un Sépulcre de pierre, relevé de sculpture, où l'on voit sa figure, avec la Couronne sur la tête, environnée d'une balustrade d'argent.

L'Université fut fondée l'An 1290 par le Roi Denis I, & transportée dans la suite à Lisbonne. Le Roi Jean III la rendit à Coimbre l'An 1553; c'est pourquoi il en est regardé comme le fondateur. Lorsque Philippe II s'empara du Portugal & l'unit à la Castille, il y eut des gens qui lui conseillèrent de supprimer cette Université, afin

afin que les Portugais, obligés d'aller étudier dans les Universités de l'Espagne, vinssent avec le tems à lier societé avec les Espagnols; mais ce Conseil ne fut pas suivi, peut-être pour ne pas alarmer les Portugais. COIMBRE.

La Campagne d'alentour est belle & riante, plantée de vignobles, où croit d'excellent vin, & couverte de forêts d'Oliviers.

La Ville de Coimbre a reçu de grands priviléges de ses Rois, dont il y en a eu sept, qui y sont nés. On croit communément que cette Ville est la Conimbrica des Anciens; mais un habile Portugais a fait voir que, suivant les vieux Itinéraires, ce nom ne convient qu'à Condéja à Velha, qui est un peu plus avant que Coimbre au Midi. Quoiqu'il en soit, Coimbra a hérité du nom & de la splendeur de cette Ville antique, & s'est élevée sur ses ruines.

Les Jésuites ont aussi une très belle maison à Coimbre; & c'est l'une des plus grandes & des plus somptueuses de leur Societé. Elle est composée de seize corps de logis, qui renferment quatre cours, outre les Classes pour leurs Ecoliers, qui sont un bâtiment à

COIMBRE. part; leur Eglise est fort belle & fort grande, & leur dortoir si vaste, que trois cens Religieux y peuvent manger fort à leur aise. Ils ont choisi pour cet édifice la rue de la Calzada, qui est la plus belle de la Ville, & le seul endroit uni, qui s'y trouve: tout le reste est inégal & montueux, à cause de sa situation sur le panchant d'une Colline.

L'Eglise de Ste. Croix, que j'ai indiquée, est dans un Couvent de Religieux, qui ne vont jamais en Ville. Leur Supérieur est Général; ils ont deux Cloîtres magnifiques, ornés de belles caisses d'orangers, un beau dortoir voûté & platfonné, qui conduit à six-vingts chambres, trente de chaque côté; & trente mille ducats de rente.

On voit encore un fort bel Aqueduc, bâti par le Roi Don Sébastien, qui conduit l'eau derrière l'Université, dans un beau réservoir de marbre, d'où elle se communique au reste de la Ville.

On voit au Couchant de Coimbre trois ou quatre Places remarquables; Monté-Mor-o-Velho, Tentugal, *Buarcos*, & Cadima. Sortant de Coim-

bre, on passe à Tentugal, & delà à Cadima, anciennement Carinna, ou plutôt Catina, toutes deux au Septentrion du Mondégo. CADIMA.

C'est dans le territoire de cette dernière, à huit lieues de Coimbre, que l'on voit cette Fontaine merveilleuse, nommée Fervenças, (*Ferventia*), qui, bien qu'elle n'ait guère plus d'un pied de profondeur, engloutit tout ce qu'on y jette, arbres, animaux & autres choses. On a fait plusieurs épreuves de ce miracle de la Nature, en divers tems. Dans le XVI Siècle le Roi Jean III y fit jetter un cheval, qui s'enfonça insensiblement dans l'eau, & qu'on eut beaucoup de peine à retirer. Plusieurs années après, le Cardinal Henri en fit l'épreuve sur un arbre coupé, qui fut englouti entièrement, & disparut pour jamais. Ces deux épreuves nous sont rapportées par des Auteurs dignes de foi, qui avoient été témoins oculaires du fait: & il est remarquable que cette fontaine étoit déja célèbre dans l'Antiquité par ce même endroit, comme nous l'apprenons d'un Auteur Romain.

Monte-Mor-o-Velho est une petite Ville, située sur une éminence au milieu MONTE-MOR, &c.

lieu d'une grande plaine, de cinq lieues de longueur. Cette plaine est basse & marécageuse, parce que la marée y fait déborder l'eau du Mondégo, tellement qu'on n'y recueille guère autre chose que du bled de Turquie. La Ville est défendue par un Château fort spacieux & fort vaste : le Mondégo, qui traverse la plaine, lui fournit de bon poisson, & la campagne est abondante en gibier.

BUARCOS. Plus avant au Couchant sont Buarcos, & Rédondo, situées toutes d'eux sur l'embouchure du Mondégo, la première sur la rive droite, & l'autre sur la gauche. Ces deux Villes sont fort bien peuplées, & fermées de murailles avec trois bastions. La Mer fait là une rade assez bonne autour de Buarcos, où l'on voit quelques petites Isles.

Je reviens à Coimbre. Près de cette Ville, la chaine de montagnes, dont j'ai parlé ci-dessus, semble se diviser en deux branches, dont l'une s'étend droit au Midi de Coimbre jusqu'à Tomar, l'espace de douze lieues, & l'autre tourne à l'Orient, & s'étend entre les deux rivières de Mondégo & de Zézère, jusques vers la source de la der-

dernière. La prémière chainè de montagnes étoit nommée anciennement *Tapiœus Mons*, & aujourdhui Ansidianus, ou Séra d'Ançaon, du nom d'un Bourg qui s'y trouve.

On traverse des chemins fort rudes & fort pierreux dans ces montagnes; & à quatre lieues de Coimbre on rencontre un Bourg nommé Rabaçal, (*Rapaciale*), au-dessus duquel est la partie la plus haute de ces montagnes, qui retient encore l'ancien nom, Porto Tapiao. Quatre lieues plus avant on arrive dans Alviaféra, la dernière Place de la Province de ce côté là. En faisant cette route, on voit un Rocher, d'où il sort une Fontaine si grosse dès sa source, qu'il n'y a point de ruisseau, qui lui soit comparable; le lieu se nomme Alcabeque. RABAÇAL.

Pour aller de Coimbre à Rabaçal, on laisse sur la droite Condéja à Velha, petite Place, où l'on ne voit presque autre chose que des ruines & des mazures, tristes restes de l'ancienne Coimbrica. CONDEJA.

L'autre chaine de montagnes, dont j'ai parlé, qui tourne de Coimbre à l'Orient entre les rivières de Mondégo & de Zézère, porte aujourdhui le nom M. STELLA.

M. STELLA. de Mont Stella, & anciennement étoit appellée *Herminus* ou *Herminius*; différent d'un autre Mont *Herminius*, qui est dans la Province d'Alentéjo.

Le Mont Stella ou Herméno, que je décris ici, s'étend en longueur de l'Occident à l'Orient, jusques dans le voisinage de Covilhana. C'est sur cette montagne que se trouve un Lac admirable, qui n'est pas une moindre merveille, que la Fontaine Fervença. Bien qu'il soit à plus de douze lieues de la Mer, & sur le sommet d'une montagne fort haute, on y voit quelquefois des débris de navire, & les gens du Païs assurent que toutes les fois que la mer est agitée, ce Lac s'agite pareillement, avec beaucoup de fracas. On dit qu'il y en a un tout semblable dans le territoire de Chiaves.

GOIS. A l'Orient de Coimbre est Gois ou Gous Ville médiocre, située sur la rivière de la Seira, anciennement Seilia, dans une Vallée profonde entre deux montagnes, qui la couvrent tellement, qu'on n'y voit que fort peu le Soleil en tems d'hiver. La rivière de la Seira est abondante en bons poissons: on y prend des Aloses, des Lamproies & des Truites.

VISEU.

V I S E U.

VISEU ou Viséo, Ville Episcopale, est presque dans le milieu de la largeur de la Province, à quelques lieues au Nord du Mondégo, située dans une plaine agréable, couverte de beaux Jardins, plantée de bons arbres fruitiers, & fertile en toutes les choses nécessaires à la vie. L'Évêque de cette Ville a seize mille ducats de revenu. Elle est Capitale d'une Comarca, & d'un Duché, qui a été possédé quelquefois par des personnages du sang Royal.

Plus avant vers l'Orient est Sélorico ou Célorico, située dans le Mont Herminio ou Stella, dans la Comarca de Guarda. Cette Ville est jolie, construite près du Mondégo, & le séjour ordinaire de quantité de Noblesse. Elle a pour défense une assez bonne Forteresse. Les montagnes, où elle se trouve, sont fertiles en fort bon vin, riches en fruits, abondantes en gibier, & fécondes en simples ou herbes salutaires & Médécinales. SELORICO.

Au Couchant de Sélorico est Linhares située aussi dans le Mont Hermi-

nio,

SEYA. nio, & Capitale d'un Comté, qui appartient à la Maison de Norogna.

Au Couchant de Linhares, on remarque deux autres Villes, Gouvéa, & Séya ou Séa, (en Latin *Sena*) toutes deux au pied du Mont Herminio, entre cette montagne & le Mondégo. L'on voit là les sommets de ces montagnes, qui sont toujours blanches de neige, même au milieu de l'Eté.

GUARDA.

GUARDA. GUARDA est une Ville nouvelle, bâtie l'An 1199 par Sanche I, Roi de Portugal, pour servir de rempart contre le Royaume de Léon: elle est forte & par la Nature & par l'Art, construite dans un lieu de difficile accès, fermée de bonnes murailles, & accompagnée d'un Château.

Le Roi Sanche, qui la bâtit, y transporta l'Evêché, qui étoit à Idanha, & le mit sous la dépendance de l'Archévêque de Braga; delà vient que ce Prélat retient encore le titre d'Evêque d'Idanha; dans la suite il a été mis dans celle de l'Archévêque de Lisbonne. L'Evêque a vingt-deux mille ducats de revenu.

Au

Au Midi de Guarda eſt Sabugal, petite Ville avec un bon Château. Elle fut érigée en Comté par Philippe II, en faveur des Marquis de Caſtelbranco, qui en étoient Seigneurs. SABUGAL.

Delà tirant droit au Midi l'on trouve Pegna-Macor, autre Ville avec un Château. La Ville n'a qu'une ſimple muraille pour Fortification: mais le Château eſt extrêmement fort, ſitué ſur une hauteur fort eſcarpée, d'où il la commande. Il eſt bordé de trois côtés de précipices, & n'eſt acceſſible que du côté de la Ville, où la pente eſt un peu moins rude: on a commencé à la couvrir de quelques ouvrages. PEGNA-MACOR.

A l'Occident de Pégna-Macor eſt Covilhana ou Cobilhana, célèbre pour avoir donné la naiſſance à la Princeſſe Florinde, nommée Cava par les Maures, fille du Comte Julien, laquelle ayant été violée par le Roi Rodéric, fut l'occaſion de la ruine de l'Eſpagne. COVILHANA.

Cette Ville retient encore le nom de cette Princeſſe, quoique corrompu, Covilhana eſt comme Cava Juliani. Elle eſt ſituée ſur le Zézère, & jouit de très beaux privilèges, entr'autres de celui-ci, qu'un eſclave qui y demeu-

rera une année, obtiendra par-là même sa liberté, & ses enfans seront capables d'éxercer toutes sortes d'emplois.

IDANHA.

IDANHA. AU Midi de Pégna-Macor, on voit deux Villes, qui portent le nom d'Idanha, l'une & l'autre située sur la rivière de Ponsul, l'une surnommée la Vieille & l'autre la Nouvelle.

Celle qui est la plus Orientale des deux, Idanha à Velha, autrefois Igæditania, est Idanha la Vieille, bâtie par les anciens Igéditains, peuples dont le nom se trouve dans l'Inscription (*) du pont d'Alcantara.

Elle a été fort considérable dans l'Antiquité. Le fameux Roi Bamba y est né. Aujourdhui elle est peu de chose, & l'on n'y compte qu'environ six cens Bourgeois. Le Roi Jean III lui donna le titre de Cité dans le XVI Siècle.

L'autre Idanha, surnommée à Nova, la Nouvelle, est à l'Occident de la Vieil-

(*) Voyez la Table des matières au mot *Alcantara*.

Vieille, sur la même rivière de Ponsul: il n'y a rien de fort remarquable.

Plus bas au Midi & vis-à-vis d'Idanha la Vieille, est Ségura, Ville située sur la pente d'une montagne, au pied de laquelle coule la petite rivière d'Elia. Elle est fortifiée de trois bastions & d'un demi-bastion revêtus, & défendue par un Château construit sur la montagne au-dessus de la Ville, & environnée d'une double muraille faite en redans. SEGURA.

A l'Orient de Ségura est Salvatierra ou Salvaterra, située aussi sur la rivière d'Elia au pied de quelques montagnes, d'où elle peut être commandée. Elle est revêtue de cinq bastions, dont l'un est couvert d'un ouvrage à corne. SALVATERRA.

Au Couchant d'Idanha on voit Castel-branco, Ville médiocre, située sur une petite rivière nommée Craso, Capitale d'un riche Marquisat.

La Province de Beira est fort agréable, & fertile en tout ce qui est nécessaire pour la vie. Elle produit une très grande quantité de fruits, assez de froment pour la subsistance de ses habitans, du millet & du ségle en abondance, en divers lieux d'excellent vin; par-tout une espèce de pommes, que BEIRA.

BEIRA. les Portugais nomment Verdeais, parce qu'elles conservent leur fraicheur toute l'année, & grande quantité de chataignes, dont les pauvres se nourrissent faute de grains, les gardant fraiches où séchées à la fumée.

Le Mont Herméno, ou Stella, donne la source à diverses rivières, qui arrosent la Province & la fertilisent à merveille. Ses montagnes sont riches en bons paturages, où l'on nourrit de grands Troupeaux.

L'ESTREMADOURE.

L'ESTREMADOURE de Portugal est la quatrième Province de ce Royaume, étendue en longueur du Nord au Sud aux deux côtés du Tage, qui la divise en deux parties inégales.

Elle est bornée au Nord par la Province de Beira, au Nord-Est par la même Province, à l'Orient par l'Alentéjo; au Midi par la même Province, & par l'Océan, qui la borne encore à l'Occident. Elle peut avoir environ trente-cinq lieues de long, sur dixhuit de large.

Elle est arrosée par quelques rivières, qu'il est bon de remarquer. Outre

tre le Tage, dont j'ai déja parlé, au Nord de ce Fleuve elle a le Zézère, *Ozecarus*, qui sortant de la Province de Beira, passe à Pédragan, & se jette dans le Tage près de Punhete. Il s'y dégorge avec une telle roideur, qu'il coupe l'eau de ce Fleuve jusqu'au bord opposé, & conserve ses eaux sans mêlange près de mille pas avant, ce que l'on reconnoit à sa couleur de verd obscur, au-lieu que l'eau du Tage est blanchâtre.

L'ESTREMADOURE.

On y a encore le Nabaon, qui passe à Tomar, & se jette dans le Zézère; & le Soure ou Rio de Soure, anciennement *Ancus*, qui sortant du Mont Tapiœus, ou Séra de Ançaon, passe à Soure, & se perd dans le Mondégo. Au Midi du Tage, on a le Soro, *Subur*, qui la traverse de l'Orient à l'Occident, reçoit en passant diverses rivières considérables, sépare l'Estrémadoure de l'Alentéjo, & se perd dans le Tage entre Bénavente & Salvaterra: le Zadoan *Sadanus* ou *Callipus*, venant de l'Alentéjo, coule du Midi au Septentrion, & tournant à l'Occident entre dans l'Estrémadoure, servant de séparation entre les deux Provinces, & se jette dans la mer près de Sétubal.

TOMAR. La Province d'Estrémadoure est divisée en six Comarcas, celles de Leiria, de Lisbonne, de Tomar, de Santaren, & d'Alanquer au Nord du Tage, & celle de Sétubal au Midi de ce Fleuve.

Villes au Nord du Tage.

T O M A R.

DANS la grande route de Coimbre à Lisbonne, on fait douze lieues de chemin dans les montagnes; après les avoir traversées, on descend dans une belle plaine d'une vaste étendue, & l'on trouve un beau Bourg nommé Tomar. Il est situé au pied de ces montagnes, sur la rivière de Naboan, au milieu d'une forêt d'Oliviers.

Ce Bourg, auquel on donne quelquefois le titre de Ville (*), est divisé en deux Paroisses Collégiales, entre lesquelles on voit trois Monastères de Religieux, un de Religieuses, une Maison de Charité, & un bon Hopital. Il y a un Corrégidor, dont la Juridiction s'étend sur quarante Bourgs ou

(*) Silva, *Publac. de Espoña*, p. 156.

ou Villages. Cette Ville a droit de Tomar.
Suffrage dans l'Assemblée des Etats.
La Foire s'y tient toutes les années au
20 d'Octobre. Don Galdin Paez,
natif de Braga, & Grand-Maitre des
Templiers en Portugal, la fonda l'an
1180. Il commença à la bâtir par la
Forteresse, dans la même Place où on
la voit encore à présent. Miramolin-
Aben-Joseph, Roi de Marocco, y
mit le siège l'an 1190 avec une Armée
de cinquante mille hommes d'Infante-
rie, & de cinquante mille de Cavale-
rie, mais les Chevaliers Templiers se
défendirent avec tant de bravoure,
qu'il fut contraint d'en lever le siège.

Le Roi Philippe II assembla à To-
mar les Etats du Royaume l'an 1581.
Ils lui prêtèrent Serment de fidélité, &
le reconnurent pour Roi de Portugal
le 17 du mois d'Avril de cette même
année.

Au dessus du Bourg on voit un Châ-
teau sur la montagne, qui appartenoit
autrefois aux Templiers, & est aujour-
d'hui aux Chevaliers de l'Ordre de Christ.
Le Roi est Grand-Maitre de cet Ordre, &
le Sous-Grand-Maitre est ordinairement
Prieur de la Maison de Tomar, qui a
le quart du revenu de toutes les Com-

TOMAR. manderies de l'Ordre. Cette Maison est l'une des plus grandes & des plus riches qu'ils ayent : on y voit douze Cloitres, dont le principal est tout de pierre de taille, d'une fort belle architecture, & enrichi d'une Bibliothèque. Le Chœur de l'Eglise est orné de huit Colomnes peintes & dorées, qui s'élevent jusqu'à la voûte.

Au Septentrion de Tomar, dans les montagnes, est Figueiro dos Vinhos, près du Zézère, remarquable à cause de son vignoble, qui produit de très excellent vin. Elle appartient en titre de Comté à la Maison des Vasconcellos.

PEDRAGAN.

PLUS avant au Nord-Est on voit Pédragan ou Pódragaon, situé au confluent du Zézère & de la petite rivière de Péra. C'est un lieu, où l'on trouve tout ce que l'on peut souhaiter de plus agréable & de plus délicieux : un air très pur & très bon, un terroir fertile, & près de deux cens fontaines. Autrefois elle étoit un lieu de plaisance des Rois de Portugal, lorsqu'ils faisoient leur séjour à Coimbre.

Elle

Elle eſt comme partagée en deux Villes, la Grande & la Petite; Pédragaon-o-Grande, & Pédragaon-Péquenho: elles ſont aux deux bords du Zézère, qui coule entre-deux, & jointes l'une à l'autre par un pont. PEDRAGAN.

Au Midi de Pédragan eſt Sartan, près du Zézère, qu'on dit avoir été fondée par Sertorius. Plus loin on voit Punhete, ſituée au confluent du Zézère & du Tage, & défendue par un Château. SARTAN.

A l'Orient de Punhete eſt Abrantes, ſituée au bord du Tage, dans un terroir fertile en melons & autres fruits excellens, qu'on tranſporte à Lisbonne. ABRANTES.

Don Loup d'Almeyde qui en étoit Seigneur en fut créé Comte par Alfonſe V, Roi de Portugal. Ce Loup étoit fils de Don Diégo Fernandez d'Almeyde, Rico Hombre de Portugal, Alcaïde Mayor & Seigneur de la Terre d'Abrantes & de Donna Thérèſe de Nogueyra. Il fut marié avec Donna Béatrix de Silva, fille de Don Pédro Gonſalez de Malafaya, de laquelle il eut pluſieurs enfans. L'aîné appellé Don Jaime d'Almeyde, fut ſecond Comte d'Abrantes, & de Donna A-

ABRANTES. gnès de Noroña sa femme, il eut Don Loup d'Almeyde, troisième Comte d'Abrantes.

Les Comtes d'Abrantes de la famille d'Almeyde étant venus à défaillir, ce Comté fut érigé en Duché par Philippe IV, Roi d'Espagne, en faveur de Don Alfonse de Lancastre, Marquis de Portoséguro, Grand Justicier de Portugal, & Grand Commandeur de l'Ordre de Saint Jaques dans ce Royaume. La Maison de Lancastre tire son origine de la Maison Royale de Portugal, quoique dans le fonds ce ne soit pas son nom, puisque ceux qui le portent sont issus de Don Grégoire de Portugal, fils naturel du Roi Don Jean II. Mais comme la mémoire de Donna Philippe de Lancastre, femme du Roi Don Jean I, & fille du Duc de Lancastre en Angléterre bisaieule du Roi Don Jean II, étoit en grande vénération, les descendans de Don George en prirent le nom.

Plus avant à l'Orient on trouve la rivière de Craso, qui se jette dans le Tage: remontant vers la source de cette rivière on trouve Sarcédas, ou Zarzédas, située vis-à-vis de Castelbranco, avec un bon Château. Philip-

lippe IV l'a érigée en Comté en faveur de Rodrigue Lopez da Silveyra. ABRANTES.
Tous ces lieux, dont je viens de parler, sont de la Comarca de Tomar. Les trois suivans en sont aussi, Torres Novas, Atalaya & Orem.

Orem est au Couchant de Tomar, à moitié chemin de ce Bourg à Leiria, situé dans un lieu élevé de difficile accès. Il appartient aux Ducs de Bragance, en titre de Comté. Au Midi de Tomar, tirant au Couchant, est Atalaya, située sur une éminence, dans une campagne fertile, & défendue par un assez bon Château.

Plus avant, on trouve Torres-Novas, à une lieue du Tage & à cinq de Santaren, dans une belle & fertile plaine, que la petite rivière d'Almonda traverse par le milieu. Elle est fermée de murailles, avec un Château flanqué de neuf Tours. TORRES-NOVAS.

Cette Ville députe aux Assemblées des Etats, & il y a Foire tous les ans le 12 de Mars. On y compte quatre Paroisses, deux Couvens d'Hommes & un de Religieuses, avec un Refuge pour les femmes pénitentes, fondé par la Reine Sainte Elisabeth, outre une Maison de Charité & un Hopital.

On

Torres-Novas. On prétend que cette Ville a été fondée par les Gaulois 308 ans avant l'Ere Vulgaire. Le Roi Alfonse Enriquez la gagna sur les Maures l'an 1148 & l'an 1190. Selon le sentiment le plus commun, Miramolin Aben Joseph y mit le Siège avec une Armée innombrable de Maures, & la prit d'assaut au bout de six jours; il la ruina de fond en comble. Cette même année le Roi Sanche Prémier la fit rebâtir, & lui accorda les Privilèges de la Ville de Tomar.

La Terre de Torres-Novas fut érigée en Duché en faveur de Don George de Lancastre, fils aîné de Don Alvare, troisième Duc d'Aveyro, à condition qu'elle ne feroit que pour quatre vies, en y comprenant celle de Don George. Don Raimond son fils, qui étoit quatrième Duc d'Aveyro, & deuxième de Torres-novas, étant mort sans enfans, Donna Marie de Guadaloupe, sa sœur, & femme du sixième Duc d'Arco, lui succéda. Avant que de mourir, elle céda au Duc d'Arco son fils, la qualité de Duc de Torres-novas.

LEI-

LEIRIA.

LEIRIA.

LA Comarca de Leiria prend son nom de sa Capitale, qui est située au Couchant de Tomar, à moitié chemin de Coimbre à Santaren, entre deux petites rivières, nommées, l'une Lis & l'autre Léna.

Elle est le siège d'un Evêché, fondé l'an 1545 par le Roi Jean III, avec l'autorité du Pape Paul III. L'Evêque, qui est Suffragant de Lisbonne, a dix-huit mille ducats de rente. Cela fait qu'elle est la seule de la Province, après Lisbonne, qui soit honorée du titre de Cité: on y voit une Citadelle assez bien fortifiée.

Son terroir est très fertile; elle a dans son voisinage une vaste forêt de pins, de six lieues de longueur, d'où l'on tire quantité de bois à bâtir des navires.

Au Midi de Leiria est une petite Ville nommée Batalha, qui doit son origine à un Monastère Royal de Dominicains, que le Roi Jean I. fonda l'An 1386, en mémoire d'une bataille importante, qu'il avoit gagnée l'année précédente, la prémière de son règne, BATALHA.

ALCOBA-CA. gne, contre les Castillans dans la plaine d'Aljubarota.

Il y a dans ce Monastère un Mausolée, qui a servi de sépulture à quelques Rois, particulièrement à son Fondateur. Au Midi de Batalha est Porto de Moos avec un bon Château, & plus avant au Couchant Aljubarota dans une fort belle plaine.

ALCOBACA.

A l'Occident de cette Place, est Alcobaça, Ville médiocre, située entre deux petites rivières, Alcoa & Baça, dont elle a pris le nom.

Cette Ville est rémarquable à cause d'un grand & riche Monastère de l'Ordre de St. Bernard, fondé l'An 1147 par le Roi Alfonse I. L'Abbé de ce Couvent porte les ornemens Episcopaux, & est Seigneur de la Ville pour le temporel, aussi bien que pour le spirituel. Sa dignité est très considérable, & a été possédée souvent par des personnes de la plus haute naissance: elle vaut plus de douze mille ducats de rente.

Dans l'Eglise de ce Monastère on voit les tombeaux de plusieurs Rois de Por-

Portugal. Là paroit entr'autres la sépulture de la Reine Agnès de Castro, que le Roi Pierre I, son mari, fit tirer l'An 1361, de son tombeau de Coimbre, où elle avoit été mise six ans auparavant, pour lui faire une pompe funèbre & Royale, & pour l'inhumer dans le Mausolée Royal d'Alcobaça. Le tombeau de cette Princesse est de marbre, & l'on y voit sa statue à genoux, revêtue des ornemens Royaux.

Au Midi d'Alcobaça est un lieu nommé As Caldas, où il y a des bains d'eau chaudes, fort salutaires pour la guérison de diverses maladies. AS CALDAS.

A trois lieues delà tirant au Midi, l'on voit Obédos, petite Place située sur une hauteur, avec un Château extrêmement fort, bâti sur un roc. Son terroir est fertile en froment, en vin & en fruits. La mer & un petit lac, qu'elle forme dans le voisinage, fournissent de fort bon poisson. OBEDOS.

Au Sud-Ouest d'Obédos est Atouguia, Ville située sur le rivage de l'Océan, avec un Château qui lui sert de défense, bâti par Louïs d'Atayde. ATOUGUIA.

PE-

PENI-
CHE.

PENICHE.

UN peu plus avant vers l'Occident est Péniche, Ville forte, située au bord de la mer, à douze ou quatorze lieues de Lisbonne, dans une Presqu'Isle environnée de rochers de tous côtés, & qui fait un Cap, auquel elle donne le nom.

Cette Presqu'Isle est séparée du Continent, par un Canal de cinq cens pas de largeur, qui est guéable lorsque la marée est basse, mais qui se remplit entièrement dans le tems de la pleine mer, tellement que Péniche devient une Isle, où l'on ne peut aborder qu'à bateaux.

Il paroît par l'Histoire Romaine, que du tems de Jule-César cet endroit étoit une Isle entière. La Mer forme là un Port fort bon & très important.

La Ville de Péniche est fermée de bonnes murailles, avec quatre tenailles. Le Port est fortifié de six pans de murailles, auxquels on a attaché trois bastions & deux demi-bastions. Outre tous ces Ouvrages, la Ville & le Port

sont

sont encore défendus par une bonne Citadelle, & par un Fort quarré, que Philippe II fit bâtir après la conquête du Portugal. Cette Place a un Gouverneur, avec une garnison de trois cens hommes. PENICHE.

ISLES BERLINGUES.

A deux lieues de la côte, on voit dans la mer quatre petites Isles, appellées Berlingues. La plus grande des quatre, que les Anciens nommoient Londobris & Erythia, & qui a donné le nom aux autres, est fortifiée d'une redoute avec quelques pièces de canon. Elle est gardée par une brigade de Soldats, qu'on y tient en garnison, pour empêcher que les Corsaires n'y aillent faire aiguade.

Au Midi de Péniche est Torres-Védras, située dans le voisinage de l'Océan, à sept lieues de Lisbonne; & défendue par un Château passablement fort. Cette Place étoit autrefois le douaire des Reines. Philippe IV, la donna en titre de Comté à D. Jean TORRES-VEDRAS.

SANTAREN. Suarez de Alarcon, pour récompense de sa fidélité & de son attachement à son service.

SANTAREN.

JE reviens à la route de Tomar à Lisbonne. Santaren est dans cette route, à huit lieues de Tomar & à douze ou quatorze de Lisbonne.

C'est une Ville fort ancienne, connue autrefois sous le nom de *Scalabis* & de *Præsidium Julium*, située sur une hauteur, au bord du Tage, dans une jolie campagne. Son terroir est extrêmement fertile en olives, en froment, & en vin; & d'une fécondité si prompte & si peu commune, que le bled est prêt à moissonner, deux mois après qu'on l'a semé.

Au Midi de Santaren on voit une profonde Vallée appellée le Chemin de la Couleuvre, à cause que le sentier par lequel on vient delà à la Montagne est fort difficile & tortueux.

Au Septentrion la Place a un Parapet de Roche vive, soutenu de fortes murailles, qui est un Ouvrage des Romains;

mains; & à l'Occident elle a la vuë d'un grand nombre de Vergers & d'agréables Jardins. SANTAREN.

Il y a trois mille Habitans, tant Nobles que Bourgeois, divisés en douze Paroisses. Il y a outre cela une Eglise Collégiale, six Couvens de Religieuses, une Maison de la Miséricorde, de bons Hopitaux, avec quelques Hermitages.

Son nom de Santaren est corrompu de *Sainte Irène* Vierge & Martire, dont le Corps fut trouvé miraculeusement, & dont la Fête se célèbre le 20 Octobre.

Don Alfonse Henriquez conquit sur les Maures cette Ville en 1147, le 15 Mars. Il la repeupla de Chrétiens, à qui il accorda trente-deux grands Privilèges, qui furent confirmés & augmentés par le Roi Alfonse III, en 1254. Le même Roi y tint les Etats du Royaume en 1274; & Don Duart les y tint aussi en 1433, la prémière année de son règne. Le Roi Dénis y mourut en 1325.

De Santaren allant à Lisbonne on rencontre quatre ou cinq petites Places toutes de suite le long du Tage,

Zambuja, Castinhéra, Povos, Villa-franca & Alhandra. Zambuja est à cinq lieues de Santaren.

Delà tirant au Midi, le long du Tage, on laisse sur la droite Alanquer, située à sept lieues de Lisbonne, dans une campagne, plantée de vignobles, qui produisent de très-bon vin.

POVOS. Povos est dans un terroir si fertile en orangers, qu'on en transporte delà une quantité prodigieuse dans les parties Septentrionales de l'Europe.

VILLA-FRANCA. Villa-franca est riche en paturages, où l'on nourrit une infinité de troupeaux. Alhandra est à quatre lieues au dessous de Zambuja, dans un lieu où le Tage commence à devenir fort large.

ARRUDA. A la hauteur de Villa-franca vers le Couchant, auprès d'un Bourg nommé Arruda, est un lieu que les gens du Païs appellent Antas, où il y a une carrière de pierres à four. Ces pierres ont une telle proprieté, que les fours, qui en sont composés, étant échauffés une fois, gardent leur chaleur deux jours de suite, dans un dégré assez grand pour cuire du pain: mais quand on


1. le Château
2. l'Eglise Cathedrale

on transporte ces pierres ailleurs, elles perdent cette proprieté, s'il en faut croire les habitans. D'Alhandra à Lisbonne on compte cinq lieues. LISBONNE.

LISBONNE.

LISBONNE est considérable pour son antiquité, pour sa grandeur, pour ses beaux édifices, pour la vaste étendue & la bonté de son port, pour ses richesses, & pour être la Capitale du Royaume, le séjour ordinaire des Rois de Portugal, & le siège d'un Archévêché. Elle est des plus anciennes du Païs, & l'on en ignore le fondateur.

Il est surprenant que plusieurs Modernes ayent cru, après les Anciens, qu'elle a été fondée par Ulysse, trompés par la ressemblance des noms, parce que Lisbonne s'appelloit anciennement Ulyssibona ou Olyssipó; mais c'est une fable si creuse, qu'elle ne mérite pas d'être relevée. La prétendue ressemblance des noms n'est qu'une chimère, puisque le véritable nom de cette Ville étoit Olisipo, & non pas

LISBON- Olyssipo; comme cela paroit par une
NE. Inscription qu'on y a trouvée:

IMP. CAES. M. JVLIO
PHILIPPO. FEL. AVG.
PONTIF. MAX.
TRIB. POT. II.
P. P. CONS. III.
FEL. JVL. OLISIPO.

Cette Inscription confirme ce qu'un Auteur nous apprend, que Lisbonne ayant reçu une Colonie Romaine, prit le nom de *Felicitas Julia*. Elle n'étoit pas si grande alors, qu'elle l'est aujourd'hui; elle n'occupoit qu'une seule colline, & s'étendoit jusqu'au bord du Tage. Elle s'est accrue avec le tems, de telle manière qu'elle occupoit cinq collines il y a deux cens ans, & l'on comptoit vingt mille Maisons dans son enceinte. A présent elle occupe sept collines: on y compte environ trente mille Maisons, quarante Eglises paroissiales, sans comprendre celles des Monastères, vingt-six portes du côté du Tage, & dix-sept du côté de terre.

Elle est située au bord du Tage, étendue en longueur le long de ce Fleuve.

ve, & formée en redans, ou en façon d'étoile; située à soixante lieues de Séville, à vingt-quatre de Coimbre, & à cinq de l'Océan. LISBONNE.

Pour juger mieux encore de la grandeur de cette Ville, il faut remarquer qu'on y voit vingt Monastères de Religieux, où l'on compte près de quinze cens Profès, & dix-huit Couvens de Religieuses, où il se trouve bien deux mille personnes.

L'impôt, qu'on leve sur la boucherie de Lisbonne, s'arrente tous les ans vingt-cinq mille ducats; on y tue annuellement onze mille bœufs, cent mille brebis, & quinze mille tant chèvres que boucs. On y voit cent trente & une Confrairies, qui quêtent & amassent de l'argent pour les pauvres. Dans les jours de fêtes, on peut envoyer de la Ville à la campagne jusqu'à trente Chœurs de Musiciens, sans qu'il manque rien pour les solemnités accoutumées.

Elle est si marchande, & il y a perpétuellement un si grand abord de monde, que des curieux ont remarqué, qu'il entroit tous les jours quinze cens bêtes par la seule porte de S. Antoine, chargées de farine & de toutes

sor-

LISBON-NE.

sortes de fruits, plus de mille par la porte de St. Vincent, douze cens par celle de l'Espérance, & près de neuf cens par celle de Ste. Croix.

Voilà pour ce qui regarde la grandeur de cette Ville. Si on la considère du côté de la beauté, l'on y voit un très grand nombre d'édifices magnifiques & somptueux, & plusieurs belles places publiques. Il est vrai que sa situation est un peu incommode, à cause des collines & des Vallées, dans lesquelles elle est bâtie, tellement qu'il y faut presque toujours monter ou descendre; & les rues y sont généralement étroites.

La plus belle de toutes les places de la Ville est celle qu'on nomme O Terreiro do Paço, la Place du Palais, parce que le Palais Royal est situé à l'un des côtés. Elle est au bord du Tage extrêmement étendue en long & en large, bordée d'une muraille qui règne tout le long du Fleuve à hauteur d'appui, & proprement sablée: C'est un endroit tout-à-fait charmant, d'où l'on voit les Vaisseaux qui sont à l'ancre le long du port; on y voit d'un côté le Palais Royal, qui est à l'une des extrémités, un autre Palais qui est à l'extré-






Pala
142.

trémité opposée, & dans le fond un rang de fort belles maisons. LISBONNE.

Cette Place est la Scène, où l'on célèbre les Autos da Fé, les Actes de Foi de l'Inquisition, & la Fête des Taureaux; desorte que le Roi peut voir l'une & l'autre cérémonie des fenêtres de son Palais, avec toute sa Cour.

Près de cette Place Royale, on en voit une autre, située de même au bord du Tage, où est le grand marché de toute la Ville, & le lieu où l'on vent toutes sortes de denrées, & où l'on trouve tout ce qu'on peut souhaiter de meilleur.

Outre ces deux Places, il y en a plusieurs autres fort belles en divers quartiers de la Ville. La plus grande est celle qu'on nomme le Rucio, formée en façon d'amphithéatre, à cause des collines qui l'environnent, sur lesquelles paroissent divers beaux Palais. On y tient foire chaque semaine.

Pour venir aux beaux édifices qui ornent cette Ville, le Palais Royal est le plus remarquable qui se présente à la vue, quand on arrive à Lisbonne par eau. Il est situé au bord du Tage, à l'extrémité de la place Royale, dont j'ai parlé, tellement que le Roi peut

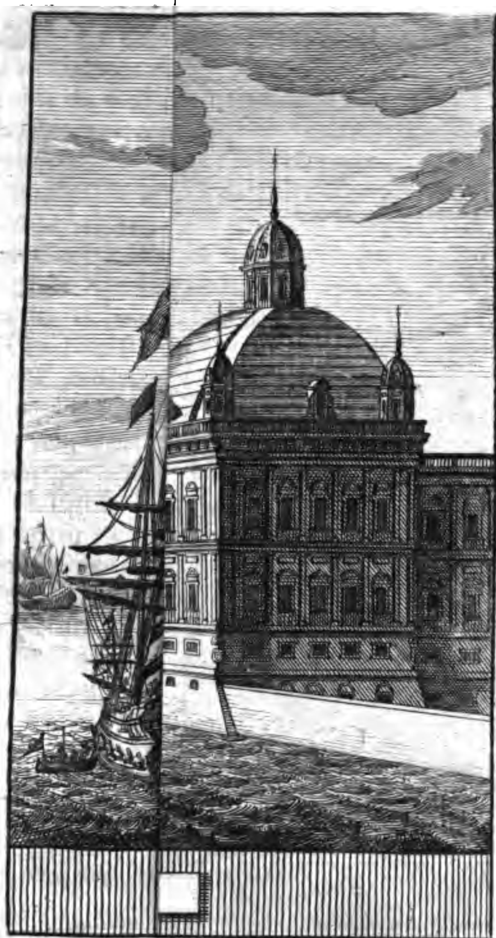
 voir

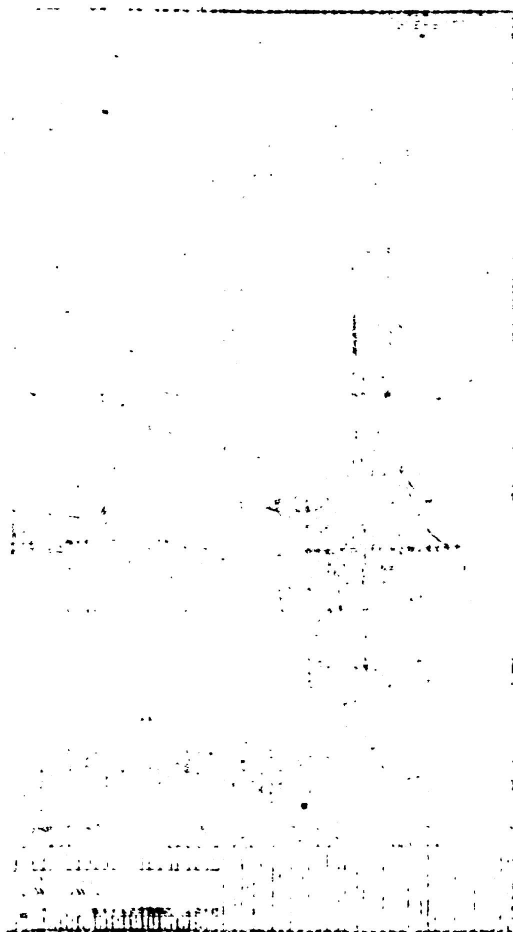
LISBONNE. voir de ses fenêtres tous les Vaisseaux, qui arrivent à Lisbonne, & tous ceux qui en partent. Il est grand, régulier & magnifique. Les appartemens en sont fort propres, & richement meublés en hiver, mais en Eté l'on en détend les tapisseries; les vues, qui donnent sur le Fleuve & sur la Mer, n'en sont pas l'un des moindres ornemens. C'est un édifice quarré, fait en dôme, avec quatre Tours ou Pavillons, deux platte-formes ornées de balustres, deux galeries en croix de cent pas de longueur, à deux étages, & des balcons aux fenêtres.

Ce Palais n'a pas été mis d'abord en l'état où il est. Deux ou trois Rois y ont fait travailler, & Philippe II particulièrement y fit faire un gros pavillon, qui est à l'une des extrémités, du côté de la Place Royale, au bord du Tage. On voit dans ce Palais plusieurs chambres magnifiques, comme celle des Gardes, où se tient l'assemblée des Etats; celle du Conseil de guerre, & celles de divers Tribunaux. La Chapelle du Roi est à l'un des côtés, richement embellie, & toute brillante d'or & d'azur.

Dans le troisième étage est la Bi-

blio-





bliothèque du Roi, enrichie d'un très grand nombre de bons livres, rangés dans des cabinets de noyer. Elle fut commencée dans le XV Siècle, par les soins du Roi Alfonse V. Entrant dans le Palais, on trouve une cour quarrée, environnée de portiques, où divers marchands étalent des Ouvrages rarés & précieux, qu'on apporte des Indes ou d'autres Païs étrangers. LISBONNE.

Les Eglises sont généralement fort belles & magnifiques. Les plus considérables sont la Cathédrale, qu'on appelle la Ceu, celle des Dominiquains, Notre-Dame de Lorette, la Miséricorde, St. Paul, St. Vincent & St. Roch.

L'Eglise Cathédrale est située sur une hauteur; c'est un bâtiment antique & fort sombre, mais fort magnifique, dédié à St. Vincent, dont le corps y repose dans une belle châsse près du grand autel. On y voit une jolie Sacristie, une Chapelle richement dorée, & deux grosses Tours à côté du portail. On rapporte que St. Vincent ayant été martirisé près du Promontoire Sacré, qui porte aujourdhui son nom, & son corps ayant été jetté à la voirie par les Payens, avec défense de

LISBONNE. l'ensévelir, il y vint des corbeaux qui le gardèrent jusqu'à ce que des bonnes gens l'emportèrent & l'inhumèrent dans un certain lieu où il demeura jusqu'au milieu du XII Siècle.

Alfonse I, Roi de Portugal, ayant arraché Lisbonne d'entre les mains des Maures l'An 1147, on déterra le corps de St. Vincent, & on le trasporta pompeusement du Cap de St. Vincent dans la Cathédrale de Lisbonne. Pour conserver la mémoire du bon office que des corbeaux avoient rendu à son corps, on en nourrit deux dans l'enceinte de cette Eglise, où on les voit voler, sans en sortir jamais; & il y a des troncs destinés à recevoir les aumônes, qu'on donne pour fournir à leur entretien.

L'Eglise des Dominiquains passe pour être la plus belle & la plus magnifique de toutes. On y remarque trois Chapelles, toutes brillantes de dorure depuis le pavé jusqu'à la voûte: dans l'une on voit la généalogie de Notre Seigneur en bas reliefs, & dans l'autre la généalogie de St. Dominique de même. Dans celle du milieu l'on voit un beau Crucifix en relief, enfermé d'une grille d'argent; la playe de son côté est ou-

ouverte, & le St Sacrement y est continuellement exposé. Cette Chapelle est éclairée perpétuellement par six cierges de cire blanche, & par un grand nombre de lampes d'argent; on voit sur le portail les noms & les têtes de tous ceux qui ont été brulés par ordre de l'Inquisition. Le Couvent répond fort bien à la magnificence de l'Eglise, & les Religieux de l'Ordre y sont tous logés fort commodément. LISBONNE.

Près du Couvent est la Maison de l'Inquisition, que les Portugais appellent la *Santa Casa*: c'est-là que s'assemble le Conseil du St. Office, & où l'Inquisiteur Général, qui en est le Président, fait son séjour dans un appartement magnifique. Ce Conseil est Souverain, & tous les autres Tribunaux de l'Inquisition, qui sont dans le Portugal, & dans les Indes, sont quelquefois obligés de lui rendre compte de leurs procédures, bien qu'ils soient aussi Souverains. On voit, devant le portail de cet édifice, une belle fontaine chargée de statues de marbre, qui jettent l'eau de tous les côtés.

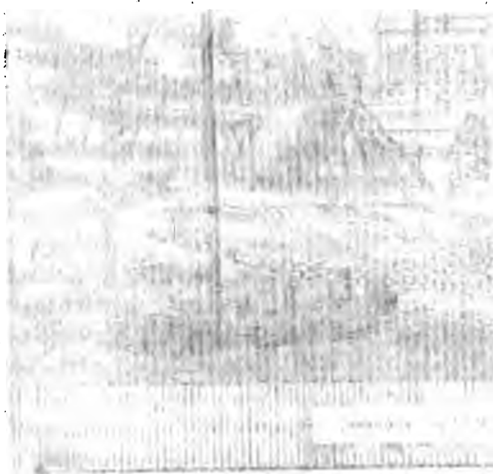
L'Alfandéga, ou la Douane, est tout contre le Palais; c'est un grand bâtiment, situé au bord de la mer, com-

LISBONNE. posé de plusieurs magazins voûtés, où l'on est obligé de porter toutes les marchandises, qui arrivent ou qui sortent, pour y être plombées, moyennant un certain droit qu'il faut payer.

La Ferme de cette Douane est l'un des plus grands revenus du Roi. Toutes les dorures, & en général tout ce qui a de l'or ou de l'argent filé, y est confisqué comme marchandise de contrebande; & les livres de quelque genre & en quelque langue qu'ils soient écrits, sont d'abord portés à l'Inquisition, pour y être examinés; & malheur à ceux, qui ne se trouvent pas marqués au bon coin. Outre cette Douane, il y a la Casa dos Esclavos; où de vingt Esclaves qu'on amène d'Afrique, il en faut laisser quatre pour les droits du Roi.

Près de-là est l'Arsénal, qui est assez bien fourni d'artillerie, de mousqueterie, & d'autres munitions de guerre. Il y en a une autre près du Palais Royal, où sont les magazins destinés aux choses nécessaires pour l'équipement des Vaisseaux.

Des sept Collines qui partagent la Ville, les deux plus considérables sont cel-





144.

celles de St. George & de Ste. Catherine. La prémière est la plus haute de toutes, c'est là qu'est la Citadelle ou le Château, fermé d'une enceinte de murailles, qui le sépare de la Ville, & qui en fait comme une Ville particulière. On y trouve des rues, des Eglises, de belles maisons, des jardins, des places d'armes & des fortifications. Cette Citadelle commande toute la Ville, & sert à la tenir en bride, étant fort aisé de la foudroyer de cette hauteur, en cas de soulevement. Le Marquis de Cascaes en est Gouverneur, & cette Charge est héréditaire à sa famille. LISBONNE.

Derrière le Château est l'Eglise des Augustins, dite *Nossa Senhora da gratia*, où l'on remarque une précieuse Croix d'or, garnie de pierreries, que l'on estime cent mille écus; on la porte en montre dans les processions des bonnes fêtes.

Le Roi Don Pédro faisoit son séjour dans un Palais particulier, qu'il acheta lorsqu'il étoit encore Infant, c'est-à-dire, pendant le gouvernement du Roi Don Alfonse son frère. Ce Palais est bâti au bord du Tage, composé de quatre beaux corps de logis, & flan-

LISBONNE. qué de quatre pavillons, avec deux platte-formes, & des galeries, où l'on ſe promène au bord de l'eau. Cette maiſon a été confiſquée au Marquis de Caſtel-Rodrigo, parce qu'il embraſſa le parti des Eſpagnols, lors de la révolution du Portugal. Il eſt vrai que par le Traité qui fut fait entre les deux Couronnes il étoit porté que tous ſes biens lui ſeroient rendus, mais ce Palais ne lui a pas encore été reſtitué. Ce Palais porte le nom de Corpo Santo à cauſe de la Chapelle qui s'y trouve.

A l'un des côtés de la place Royale eſt la Maiſon de Ville, où s'aſſemblent les Magiſtrats, qui ſont établis ſur la police. C'eſt là qu'on diſtribue tout le bled, qui ſe conſume dans Lisbonne, & lorſqu'il n'y en a pas de reſte, on a grand ſoin d'obſerver l'égalité dans la diſtribution, afin que nul n'ait ſujet de ſe plaindre.

Il ne faut pas oublier qu'il y a dans Lisbonne une Confrairie célèbre, qu'on appelle de la Miſéricorde, en Portugais *Irmendade da Miſericordia*, compoſée de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens & de plus qualifiés; le Roi lui-même & les Princes ne font point difficulté de s'y enrôler.

Elle

Elle a un Préſident ou Pourvoyeur, que les Portugais nomment *Prouvédor*, dont l'emploi eſt fort eſtimé, bien que fort onéreux. On le change tous les ans, & celui qui en eſt revêtu, n'en ſort guère ſans dépenſer plus de cent mille francs du ſien, s'il s'en acquitte avec honneur. Cette pieuſe Confrairie ſe dévoue, pour ainſi dire, à ſecourir les pauvres: elle aſſiſte tous ceux qui ſont dans quelque néceſſité que ce ſoit, & que la honte empêche de mandier, les veuves, & les orphelins; elle prend ſoin de leurs affaires, afin qu'il ne leur ſoit fait aucun tort. Elle entretient grand nombre de pauvres filles, & les marie lorſque l'occaſion s'en préſente; en un mot elle a ſoin que rien ne leur manque, pourvu qu'elles vivent bien. On y aſſiſte les priſonniers, on travaille à leur procurer la liberté, & lorſqu'ils ſont condamnés au ſupplice, quelques-uns de la Confrairie les accompagnent, & les conſolent.

LISBONNE.

Cette illuſtre & pieuſe Confrairie, à laquelle on ne ſauroit jamais aſſez donner de louanges, ne borne pas ſes ſoins aux vivans, elle les étend juſqu'aux morts. Elle a une belle & magnifique Egliſe, où l'on dit plus de dix mille

LISBONNE. messes pour le salut des confrères, & de tous ceux qui sont morts, & qui subsistoient par la charité de la compagnie. Cette Confrairie ne se trouve pas seulement dans la Capitale, elle est encore établie par toutes les Villes du Portugal, & dans les Païs qui en dépendent.

Pour achever ce que j'ai à dire des Eglises, & des maisons pieuses, il y en a une qui porte le nom de *Madre de Deos*, où l'on garde le St. Suaire, que l'on montre tous les ans le Jeudi saint.

La Reine, Epouse de Jean V, a fondé une petite Eglise, qui est toute lambrissée d'ébène depuis le pavé jusqu'à la voûte. Elle est soutenue par des colomnes, qui sont aussi du même bois, & ornées de moulures dorées. Cette Princesse y a voulu être enterrée, & l'on y voit son tombeau. Quand on descend de l'Eglise Cathédrale, on trouve l'Eglise de St. Antoine de Padoue, bâtie à l'honneur de ce Saint, dans l'endroit où il demeuroit.

Outre la Confrairie de la Miséricorde, on voit encore dans Lisbonne une autre maison de Miséricorde, savoir un vaste Hôpital, ou si l'on veut, une In-

Infirmerie, la plus belle qu'il y ait en Espagne, où l'on a soin de tous les pauvres malades, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés de leurs maux d'une manière ou d'une autre. Lorsqu'ils sont guéris, on leur donne une petite somme d'argent, pour vivre dans le repos pendant quelques jours, afin de rétablir leur santé parfaitement. LISBONNE.

Cette Infirmerie porte le nom de *Tous les Saints.* Les Jésuites ont quatre Monastères dans cette Ville. Ils sont en grande estime en Portugal, on leur donne là le nom d'Apostolos, Apôtres. La principale maison, qu'ils ont, est toute bâtie de pierres de taille, & environnée de galeries, qui conduisent à leurs chambres. Leur Eglise est grande, & fort bien ornée; on y voit la vie de St. Ignace Loyola leur Fondateur représentée dans de grands tableaux. La voute de la Sacristie est toute brillante d'azur & de dorure, & embellie de fort bonnes peintures.

Le Couvent des Religieux de St. François est un grand bâtiment, dans lequel vivent plus de deux cens cinquante hommes: leur Eglise est grande, la voûte & les piliers, qui la soutiennent, sont tout azurés & dorés en feuil-

LISBONNE. feuillages. Près de la Sacristie il y a une Chapelle de marbre, qui sert de sépulture aux Archévéques de Lisbonne. Les Religieux de St. Benoit, en Portugais San Bénito, ont leur maison à l'extrémité de la Ville au Nord-Est. C'est un grand & vaste bâtiment, dont une seule façade a cent cinquante pas de longueur. Les Carmes ont dans leur Monastère un puits, dont la pierre, qui le borde au dessus, est de jaspe & toute d'une pièce.

Lorsque du bord méridional du Tage on regarde la Ville de Lisbonne, elle présente un très bel aspect aux yeux; comme elle est bâtie en amphithéatre, on en découvre tout à la fois toutes les maisons, qui paroissent élevées les unes par dessus les autres. Et quand on regarde de la Ville la campagne, on découvre aussi le plus charmant païsage qui se puisse voir. On a un beau Fleuve sous les yeux, large d'une lieue; & en quelques endroits davantage; on voit une forêt de Vaisseaux de toute grandeur, plus loin une belle & agréable campagne, couverte de Bourgs & de Villages, & plus loin encore l'Océan.

Le commerce y est florissant autant

&

& plus que dans aucune autre Ville du Monde, ce qui fait qu'on y voit des gens de toute Nation & de toute sorte de couleurs, que le trafic y attire. Il y a des Marchands François Catholiques & Calvinistes, & plusieurs maisons Angloises & Hollandoises. Les Marchands François Catholiques y vivent sous la protection de France, & les Calvinistes sous celle d'Angléterre ou de Hollande. LISBONNE.

La Cour, qui fait sa résidence à Lisbonne, ne sert pas peu à la faire fleurir en toute maniére, par le grand nombre de Noblesse qui y va faire sa Cour à son Roi, & par le séjour des Grands du Royaume, qui font une dépense proportionnée à leurs richesses & à leur rang, & qui l'embelissent peu à peu de superbes Palais.

On y peut marcher nuit & jour, sans crainte des filoux. Il ne se passe aucune nuit, qu'il n'y ait en quelque endroit quelque sérénade ou quelque concert de musique, à l'intention de quelque Belle, & l'on trouve dans les rues jusqu'à trois ou quatre heures après minuit, des gens qui jouent de la guitarre, joignant leurs voix au son de leur Instrument.

Le

LISBONNE. Le Port de Lisbonne a près de cinq lieues de long, à compter de San Bénito jusqu'à Cascaes; il est fort commode & fort sûr, les vaisseaux mouillent le long de la Ville, & au-dessous jusqu'au Château d'Almada, dans un bon fond & à dix-huit brasses d'eau. L'entrée en est extrêmement difficile, à cause des bancs de sable & de rochers qui s'y trouvent; mais en recompense les vaisseaux y sont parfaitement à l'abri des vents, étant couverts d'un côté par les Collines, sur lesquelles la Ville est située, & de l'autre par les bords opposés du Tage, qui sont fort élevés.

Lorsque les vaisseaux arrivent, ils sont obligés de saluer d'un coup de canon la Forteresse de Bellem, qui est à deux lieues au-dessous de Lisbonne, mais il leur est défendu de tirer un seul coup de canon à la hauteur de la Ville, sous quelque prétexte que ce soit.

On fait bonne chère à Lisbonne. On y a la volaille de l'Alentéjo, les lièvres & les perdrix de Sétubal, les jambons de Lamégo, & la viande de boucherie des Algarves, qui toutes en leur genre sont excellentes.

L'air

L'air y eſt d'une douceur charmante LISBONNE.
& délicieuſe, le Ciel clair & ſans nuages, & les eaux d'un gout & d'une bonté merveilleuſe. Cela fait que les gens y vivent fort longtems, & que les vieillards y conſervent encore de la vigueur, & ne ſont point accablés d'infirmités, comme ils le ſont en d'autres Païs. L'hiver eſt ſi doux, qu'on n'y ſent point de froid.

On ſe ſert à Lisbonne d'Eſclaves amenés d'Afrique, & ces miſérables ſe vendent & s'achétent dans les marchés, tout comme des bêtes. Ils rapportent chaque jour deux réaux de profit à leur maître, & il faut outre cela qu'ils ſe nourriſſent. La grande diverſité de couleurs qu'on y voit ſur les viſages, de blancs, de noirs, d'olivâtres, de bazanés & d'autres, cette différence, dis-je, fait que quand on veut ſe dire homme ou femme d'honneur, on ſe contente de dire, *eu ſon branco* ou *branca*, c'eſt à-dire, *je ſuis blanc* ou *blanche*.

Du reſte Lisbonne n'eſt pas une Ville forte: on avoit commencé à la fortifier, lorſqu'on craignoit l'invaſion des Eſpagnols, dont on avoit ſecoué le joug; mais quand on eut la paix avec eux,

LISBONNE. eux, on abandonna les ouvrages qu'on avoit entrepris. On n'y voit donc que la Citadelle, dont j'ai parlé, située sur la plus haute des sept montagnes. Les autres ont une simple enceinte de vieilles murailles, flanquées de soixante & dix-sept Tours, bâties autrefois par les Maures.

Ces sept montagnes portent le nom de St. Vincent, de St. André, de St. George, de Ste. Anne, de St. Roch, de Ste. Catherine, & das Chagas, c'est-à-dire des plaies de Notre Seigneur.

La montagne de St. Vincent est à l'Orient; du tems des Maures elle étoit hors de la Ville: la montagne de Ste. Catherine est à l'Occident. Ces deux montagnes sont à deux lieues de distance l'une de l'autre; car on ne compte pas moins de longueur d'un bout de la Ville à l'autre; & elle en a sept de tour.

L'Eglise Cathédrale de Lisbonne n'avoit autrefois que la dignité d'Evêché, mais l'An 1390 le Pape Boniface IX en fit un Archévêché à la prière du Roi Jean I. Ce Prélat a pour suffragans les Evêques de Coimbre, de Leiria & de Portalègre, outre sept autres dans l'Afrique & dans l'Amérique:

que: il possède quarante mille ducats de rente. LISBONNE.

Tout le territoire de Lisbonne est tout-à-fait délicieux, merveilleusement fertile & extrêmement peuplé. A cinq lieues à la ronde autour de cette Ville on compte vingt-neuf Eglises paroissiales, trente mille cinq cens feux, & près de cinquante mille ames. Le long du Tage on trouve vingt-neuf Bourgs ou Villages, avec leurs Eglises, comprenant près de huit mille feux, & vingt-six mille ames. Il est tems enfin de sortir de Lisbonne.

Entre cette Ville & l'Océan, suivant le bord du Tage, on voit six ou sept Places, qui méritent d'être remarquées; Alcantara, Bellem, St. Julien, Cabéça Secca, St. Antoine, & Cascaes. Alcantara est un petit Bourg, à un quart de lieue de Lisbonne, où il y a un Palais Royal, assez magnifique, & fort agréable, par sa situation au bord du Tage. Il est accompagné de beaux & de délicieux jardins, où l'on voit une infinité de belles fleurs & d'excellens fruits, de cascades, des grottes, & des fontaines artificielles.

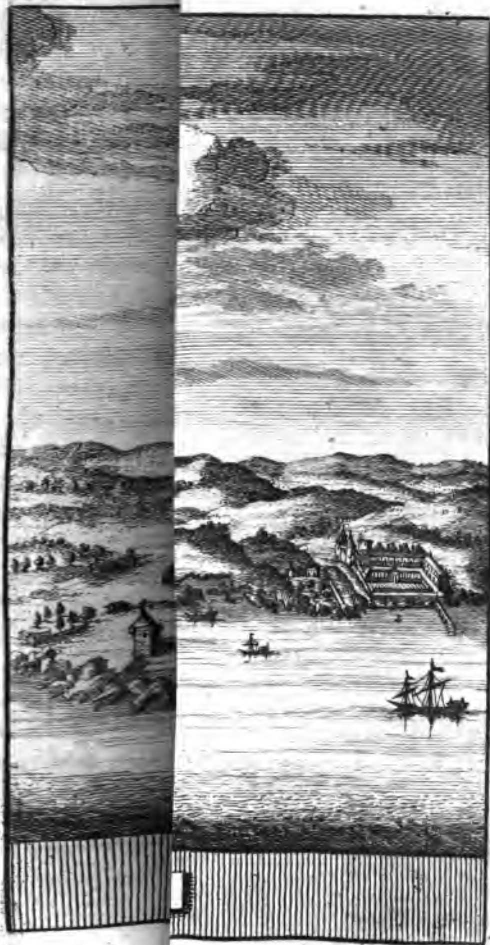
BELLEM.

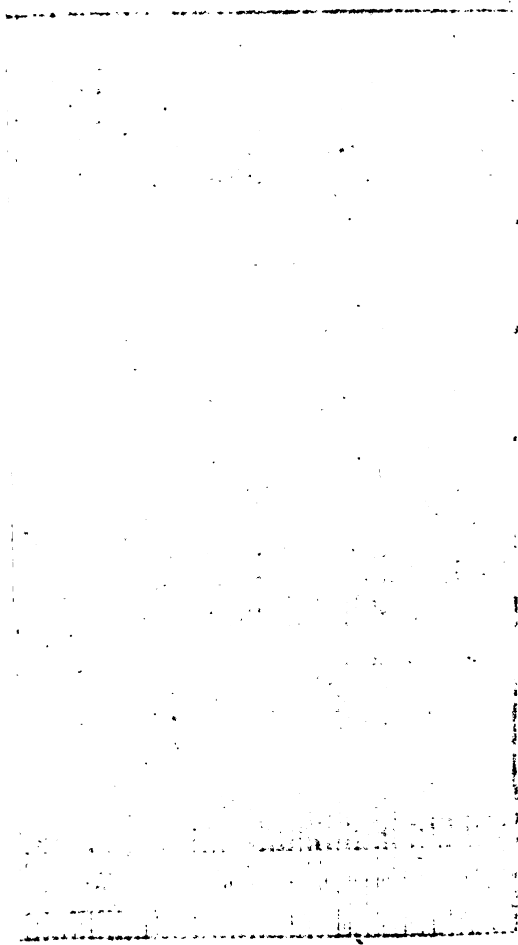
B E L L E M.

BELLEM, ou Bethléem, est le nom d'un Bourg, d'un Monastère & d'un Fort. Le Monastère a été le prémier, & a donné le nom à tout le reste. Le Roi Emanuel le fonda (*) vers le commencement du XVI Siècle, & le dédia à la Ste. Vierge sous le titre de la naissance de Notre Seigneur, en mémoire dequoi on lui donna le nom de Bethléem, que les Portugais écrivent & prononcent Bellem, ou Belin.

Le Cloitre & l'Eglise sont deux bâtimens véritablement Royaux, bâtis l'un & l'autre de belle pierre de taille, ouvragée. L'Eglise est une vaste édifice, dont la voûte est extrêmement hardie, longue de quarante-huit pas, plus que la Nef n'a de largeur, & large de vingt-huit pas depuis la séparation de la nef jusqu'au grand Autel. La Chapelle du grand Autel est d'un Ordre Dorique, à neuf faces. Les quatre,

(*) Nous avons parlé ci dessus de ce qui donna lieu à cette fondation. Voyez les *Annales*, An. 1497, & *suiv.*





tre, qui font le plus éloignées de l'Au- BELLEM.
tel font féparées l'une de l'autre par deux grandes Colomnes de marbre blanc, du même Ordre. Les cinq autres faces, qui terminent le rond de la Chapelle, ne font féparées que d'une feule Colomne. Cet Ordre Dorique eft chargé d'un autre qui eft au-deffus, & celui-ci d'un troifième plus petit, jufqu'à la coupole.

Cette Eglife eft faite en Croix; la voûte, les côtés & le pavé font tout de jafpe & de marbre blanc & noir; l'entrée eft bordée de belles ftatues de marbre, & les Colomnes font relevées de grotefque en fculpture. Dans une niche près du grand Autel on voit un St. Jérôme en pierre, fort bien fait, tenant d'une main une croix, & de l'autre frapant fa poitrine: la Chapelle eft éclairée de deux groffes lampes d'argent.

Le Roi Emanuel deftina cette Eglife à être le Maufolée des Rois & de la Maifon Royale. On y voit un grand nombre de tombeaux, foit de Rois & de Reines, foit de Princes & de Princeffes, les derniers diftingués des prémiers, en ce que ceux-ci font fuppor-portés par des figures d'élephans, & or-

BELLEM. ornés de carreaux & de couronnes, au-lieu que les autres n'ont rien de semblable: mais ils sont tous dignes de la grandeur des personnes, dont les corps y sont renfermés; travaillés en marbre blanc, noir, & rouge, & couverts de rideaux précieux de tafetas ou de velours rouge.

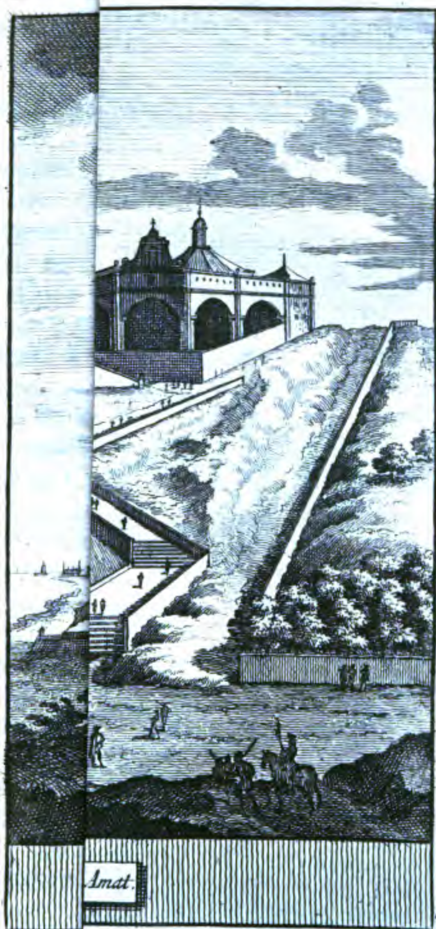
Le Roi Emanuel est inhumé vers l'une des quatre prémières faces de la grande Chapelle, avec son Epouse la Reine Marie dans un tombeau près du sien. On y lit l'Epitaphe suivante:

Littore ab Occiduo qui primum ad littora Solis,
Extendit cultum, notitiamque Dei,
Tot Reges domiti, cui submisere thiaras,
Conditur hoc tumulo maximus EMANUEL.

Dans la façade oposée est le tombeau du Roi Jean III, fils d'Emanuel, avec celui de la Reine Catherine sa femme, sœur de Charles-Quint. L'Epitaphe de Jean est telle:

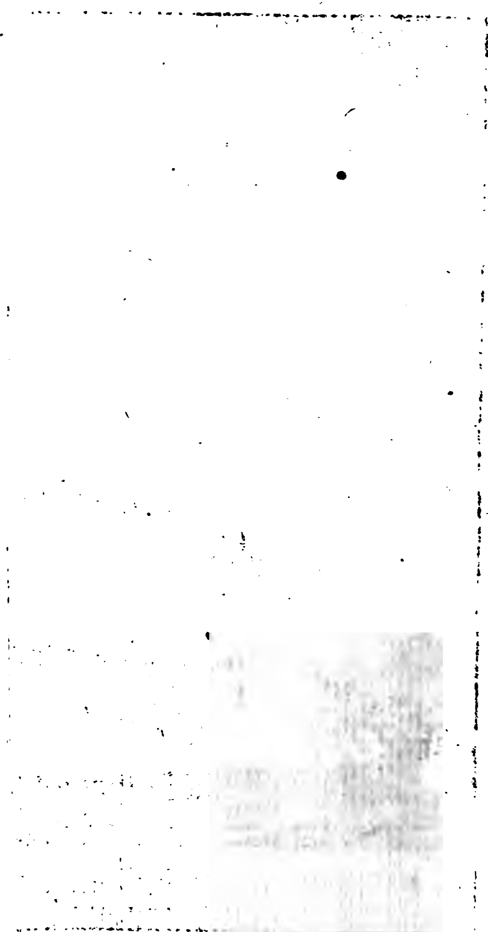
Pace, domi, belloque, foris, moderamine miro
Auxit JOANNES Tertius Imperium.
Divina excoluit, regno importavit Athenas,

Hic



dd

146.



Hic tandem situs est Rex, patriæque parens. BILLEMA.

Les autres tombeaux sont aux côtés de l'Eglise, placés dans des espèces de niches, qu'on a pratiquées dans l'épaisseur de la muraille.

Le Cloître est occupé par des Hieronimites ; il est grand, magnifique, & fort spacieux, pouvant contenir jusqu'à deux cens Religieux. Le Dortoir à trois cens pas de tour, & conduit à soixante & douze chambres, dont les unes ont la vue sur le Fleuve, & les autres sur un beau verger d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres rares & précieux, avec une cour où il y a de petits étangs. Les chambres des Religieux sont grandes, propres, & bien airées: le Dortoir est magnifique, & a l'air d'un sâlon d'une maison Royale : ils ont environ huit mille ducats de rente, de beaux jardins de fleurs & de fruits, un parc fermé de murailles, si vaste, & si fertile, qu'ils en peuvent tirer du vin & du bled, & y entretenir des troupeaux au-delà de leur nécessaire.

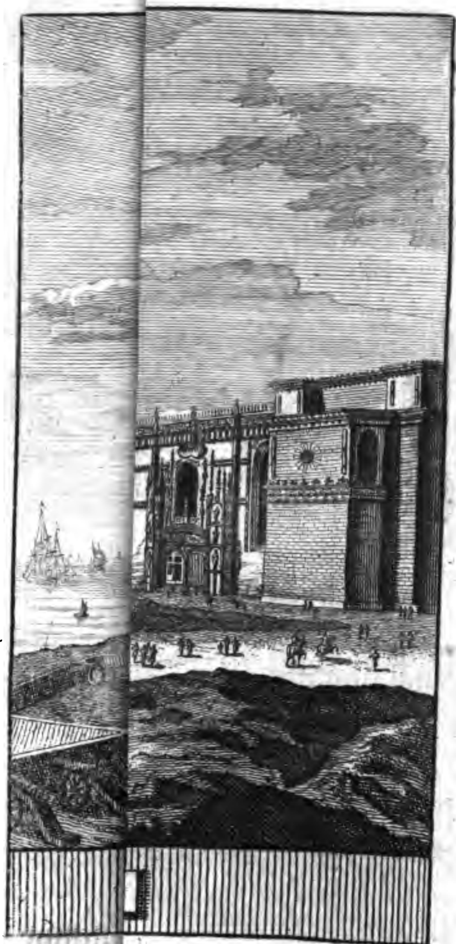
Le Roi Emanuel, qui avoit commencé cét ouvrage, l'avoit porté fort

BELLEM. près de sa perfection, mais ayant été prévenu par la mort, il fut contraint de remèttre ce soin à son fils Jean III. C'est pourquoi l'on mit cette Inscription à l'une des voûtes du Cloitre:

Vasta mole Sacrum Divinæ in littore Matri,
Rex posuit Regum maximus EMANUEL.
Auxit opus hæres regni & pietatis, uterque
Structurâ certant, religione pares.

On voit dans le même lieu un Hotel Royal destiné pour de pauvres Gentilshommes. On y entretient tous ceux qui ayant employé leur jeunesse au service de leur Roi, n'ont pas dequoi subsister dans leur vieillesse. Ils trouvent là une retraite honorable, où ils sont logés & nourris fort proprement. Lorsqu'ils entrent dans cette maison, on leur donne l'habit de l'Ordre de Christ, qui est le plus noble de tous les Ordres Militaires de Portugal.

Le Cloitre & l'Eglise de Bellem sont construits au bord de l'eau. Vis-à-vis de ces deux édifices, on voit au milieu de la rivière une grosse Tour quarrée, bâtie sur des pilotis, avec une plateforme avancée, bordée d'un parapet. Cette





198.

Cette Tour est regardée comme la Citadelle de Lisbonne, parce que tous les vaisseaux, qui vont & qui viennent, sont obligés de la saluer en passant, & d'y montrer leurs commissions en venant, & leur billets de congé quand ils s'en vont. BELLEM.

La place d'armes est fortifiée de parapets garnis d'une grande quantité d'artillerie. C'est dans cette place que sont les cazernes, où demeurent les Soldats de la garnison. Les logemens de la Tour, qui sont à l'étage d'embas, servent de magazins, & ceux de l'étage d'enhaut servent à renfermer les prisonniers d'Etat. Cette Tour a aussi été commencée par le Roi Emanuel, & achevée par le Roi Jean III.

CASCAES.

DEux lieues au dessous de Bellem on voit la petite Ville de Cascaes, en Latin *Cascale*, située sur le bord de l'eau. La Rade n'y est pas fort sûre, & les vaisseaux y courent risque d'être jettés contre les rochers & les bancs de sable, qui se trouvent près delà.

On voit dans cette Ville une petite forti-

CASCAES. fortification de deux demi-baſtions & d'un baſtion entier. Elle eſt Capitale d'un Marquiſat, & appartient à des Seigneurs, qui ſont deſcendus d'Henri II, Roi de Caſtille, par Alfonſe ſon Fils Naturel.

ST. JULIEN.

ST. JULIEN. AU deſſus de Caſcaes, le Tage ſe jette dans l'Océan par une large embouchure. Cette embouchure eſt embarraſſée par des bancs de ſable & de rochers fort dangereux, nommés Cachoppes, longs de trois quarts de lieue, & larges de demi-lieue, qui la partagent en deux Paſſes ou Canaux, par leſquels les vaiſſeaux peuvent entrer, ſous la conduite des Pilotes côtiers.

Chacune de ces Paſſes eſt gardée par un Fort, en telle ſorte qu'il n'eſt pas poſſible à aucun vaiſſeau d'entrer dans la rivière ſans paſſer ſous le canon de l'un ou de l'autre de ces Forts. Ces deux Paſſes ne ſont pas également larges; celle qui eſt au Nord, eſt plus étroite, plus petite & par conſéquent plus dangereuſe que l'autre; & il eſt extrêmement difficile, pour ne pas dire

re impossible, d'y passer sans être conduit par des Pilotes du lieu, qui se présentent ordinairement aux vaisseaux, lorsqu'ils paroissent. Cette petite Passe est défendue par un Fort nommé le Fort de St. Julien, ou, comme les Portugais l'appellent par corruption, St. Giaom. St. Julien.

Ce Fort est construit sur un rocher, composé de bastions & de redans, tous revêtus de pierres de taille; & muni de quarante pièces de canon, entre lesquelles il y en a une, apportée des Indes, qui porte six-vingts livres de bale. Il y a là un Gouverneur avec une garnison composée ordinairement de trois cens hommes.

La grande Passe, qui est au Midi de la petite, est défendue par un autre Fort, nommé de St. Laurent, & par les Portugais Torre do Bougio. Ce Fort est situé sur un banc de sable, au milieu de la mer, au Midi de l'embouchure du Tage, vis-à-vis du Fort de St. Julien, & construit sur des pilotis; ce n'est autre chose qu'une plate-forme ronde, revêtue de pierres de taille. Il y a un Gouverneur, avec une garnison d'environ 150 hommes.

CINTRA.

La Ville & la Montagne de

CINTRA.

LA terre s'avance dans l'Océan bien loin au-delà de l'embouchure du Tage, & forme une Promontoire avancé, que les Anciens ont appellé *Promontorium Lunæ ou Olisiponense*, & les Modernes *Cabo de Rocca*.

Ce Promontoire est un rameau d'une montagne fort élevée, qui se présente de fort loin aux vaisseaux qui rasent cette côte, nommée autrefois *Mons Lunæ*, & aujourdhui Sintra ou Cintra. A l'un des côtés de la montagne est une petite Ville, qui porte le même nom, située derrière Cascaes, à sept lieues de Lisbonne.

Au sommet de la montagne on voit un beau Monastère de Religieux Hieronimites, dédié à Nossa Senhora da Roca, c'est-à-dire, à Notre-Dame du Roc, & accompagné d'une Eglise, qui est un lieu de grande dévotion, où l'on va faire des neuvaines.

Le Monastère & l'Eglise sont tous deux taillés dans le roc, & une hotellerie, destinée à recevoir les al-

lans

lans & les venans, est aussi taillée dans le roc. Les Religieux ont un petit jardin, où il a fallu porter d'ailleurs toute la terre qu'on y voit. On jouit dans ce lieu-là d'une vue charmante. D'un côté l'on voit l'Océan, de l'autre le Tage, & des deux autres côtés le Continent, où de belles & de riches campagnes se présentent aux yeux, & forment un païsage très agréable. CINTRA.

Au pied de la montagne, au-dessus du Promontoire, il y avoit anciennement un Temple dédié au Soleil & à la Lune, dont on voit encore les ruines, & quelques Colomnes chargées d'Inscriptions: je n'en rapporterai qu'une:

SOLI. AETERNO. LVNAE.
PRO. AETERNITATE. IMPERII. ET.
SALVTE. IMP. CAL. . . . SEPTIMII
SEVERI. ET IMP. AVG. CAES. M.
AVRELII. ANTONINI.
AVG. PII
. . . . CAES.
ET. JULIAE. AVG. MATRIS. CAES.
DRVSIVS. VALERIVS. CAELIANVS
VIATI. VSI. AVGVSTORVM, &c.

CINTRA. Au côté de cette montagne, qui regarde l'Océan, il y a un petit Village nommé Collares auprès duquel est une grotte fort ancienne & fort longue, au pied d'un rocher battu des flots de la mer, & dans laquelle on dit qu'on a vu de tems en tems des Tritons ou hommes marins jouans de leur cornet; comme les habitans de Lisbonne le firent savoir autrefois à Tibère par une Ambassade qu'ils lui envoyèrent à ce sujet.

Entre ce Village & la Montagne est la Vallée de Collares, la plus agréable, la plus délicieuse & la plus fertile, qui se puisse voir au Monde. Elle est longue d'une lieue, si bien cultivée & si bien plantée d'arbres, qu'elle nourrit presque toute la Ville de Lisbonne, par les fruits, le bled, & le vin, qu'on en transporte là; qu'on y marche presque par-tout à l'ombre, & que quand on s'y repose sous quelque arbre, on se trouve d'abord tout couvert de fleurs.

Villes

Villes au Midi du Tage.

VIs-à-vis de Lisbonne est le Château d'Almada, situé sur un rocher à un coin du petit Golfe de Couna, dans un lieu où les bords de la rivière sont fort élevés. Il prend son nom d'un petit Bourg, au bout duquel il est bâti. Il y a une Fontaine, dont l'eau a la vertu de guérir de la gravelle. ALMADA.

Un peu plus haut est le Village de Couna, situé au fond du petit Golfe qui porte son nom. COUNA.

Continuant à marcher à l'Orient, on trouve Aldéa-Galléga, gros Bourg au bord du Tage; c'est la route ordinaire de ceux qui vont de Séville à Lisbonne, ils s'embarquent à Aldéa-Galléga, & dans deux ou trois heures on arrive à Lisbonne, le trajet n'étant que de trois lieues. ALDEA-GALLEGA.

On voit dans ce Bourg une belle Eglise, dont la voûte est toute dorée, & quelques moulins à eau, que le Tage fait tourner, dans le tems de la pleine mer. On y cuit du sel, de la même façon qu'à la Rochelle en France.

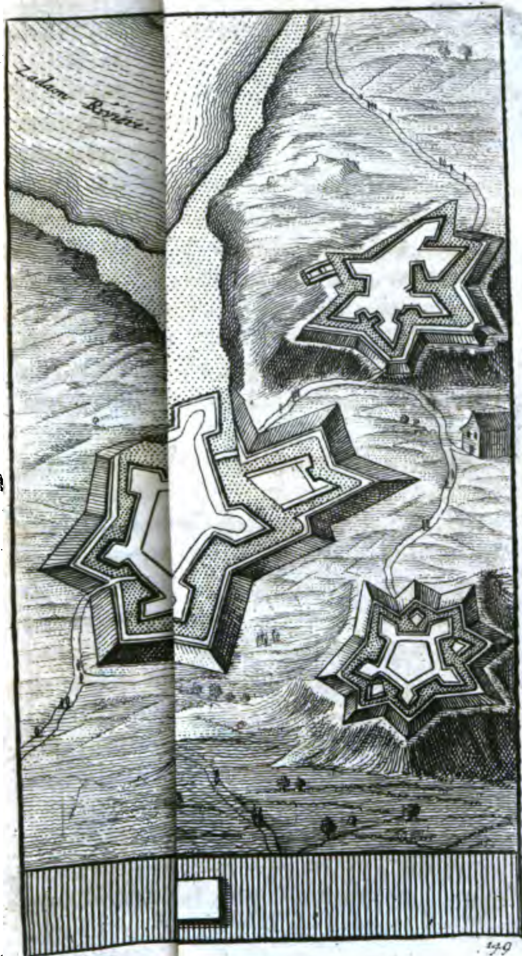
SETU-
BAL.

SETUBAL.

SETUBAL, que quelques-uns appellent mal-à-propos Saint-Ubes, est une Ville nouvelle, bâtie des ruines d'une plus ancienne, nommée Cétobriga, qui étoit un peu plus avant au Couchant, où l'on adoroit Jupiter Ammon, dans le tems du Paganisme. On a trouvé dans ses mazures les restes d'un vieux Temple, & la tête d'un bélier, qui étoit le symbole de cette fausse divinité.

Sétubal est située à la tête du petit Golfe, que la marée forme à l'embouchure du Zadaon. Elle s'est accrue peu-à-peu par la commodité de son Port, par la fertilité de son terroir, par la richesse de sa pêche, & la fécondité de ses salines.

Il s'y fait un très grande quantité de beau sel blanc, que les vaisseaux marchands viennent charger pour porter dans les Païs du Nord, on y prend une très grande quantité de poissons, qu'on transporte en divers lieux du voisinage, & le commerce y est florissant; tellement que Sétubal depuis deux



149

deux cens ans en-ça est devenue une Ville considérable. SETUBAL.

On a eu soin de la bien fortifier, en la fermant de bonnes murailles avec cinq bastions & deux demi-bastions du côté de terre; & deux bastions du côté de la Mer: outre un petit Fort, nommé de St. Philippe, construit sur une éminence, à un quart de lieue de la Ville.

A l'entrée du Port on a élevé un autre Fort, nommé St. Jago de Outaon, de quatre bastions avec une plate-forme, où l'on peut mettre du canon, & une Tour, garnie d'une nombreuse artillerie.

Cette Ville est située au bout d'une plaine de deux lieues de longueur, extrêmement fertile en grains, en vin, & en fruits. Cette plaine est bornée au Nord par un rang de montagnes, qui sont chargées de belles forêts de pins & de divers autres arbres; on y voit particulièrement une espèce d'arbrisseau, qui porte la graine, dont on fait la teinture d'écarlate.

Au Couchant de Sétubal la terre fait un Promontoire, fort avancé dans la mer, qui présente deux cornes, l'une au Nord du côté du Tage, & l'autre

 au

SETUBAL. au Midi, du côté de l'Océan, appellé par les Anciens *Promontorium Barbarium*; & par les Modernes, Cap de Espichel.

Ce Promontoire est un rameau des montagnes, dont je viens de parler, qui s'étendent en long jusques-là. Les rochers de ces montagnes ne sont presque autre chose que des carrières d'un fort beau jaspe, blanc, verd, incarnat, & de diverses autres couleurs, dont on fait des Colonnes, qui reçoivent une polissure si admirable, qu'elles renvoyent les images comme des miroirs.

GEZIMBRA. Au Couchant de Sétubal est Cézimbra, (*Cecimbrica*), petite Ville près du Cap d'Espichel, sur l'Océan, avec un Château assez bien fortifié.

PALMELA. Au Nord-Est de Sétubal on voit Palméla, située sur le panchant de la montagne, & accompagnée d'un Château qui est bâti sur le roc. Cette Place est une Commanderie de l'Ordre de St. Jaques.

BENAVENTE. Dans cet endroit, la Province d'Estrémadoure s'étrécit considérablement, & s'avance vers le Tage, il faut donc revenir au bord de ce Fleuve. On voit là Bénavente, petite Place, situé sur la

la rivière de Soro, près de l'endroit où elle se perd dans le Tage.

Plus avant à l'Orient est Salvaterra, autre petite Place, située dans une campagne très fertile en fruits, en vin & en bled: il y a là une Maison Royale, où la Cour va de tems en tems. SALVATERRA.

Mugen est plus haut situé au confluent de la petite rivière de Colo & & du Tage à huit lieues de Lisbonne. On l'appelle autrement Porto de Mugen: son nom lui vient des Muges, poissons dont la pêche y est fort abondante. MUGEN.

Almeyrin est plus haut encore, dans un fort bon air & dans une campagne fertile comme la précédente. Il y a un Palais Royal, où la Cour va aussi passer quelques jours, & où le Roi prend le divertissement de la chasse. ALMEYRIN.

On a pu voir par le détail que je viens de donner, que l'Estrémadoure de Portugal, ne cède point en bonté aux autres Provinces du Royaume, ni même à celles de l'Espagne. Le territoire de Santaren produit une si grande abondance de grains, & nourrit une si grande quantité de troupeaux, qu'il peut entrer en parallèle avec la Sicile. Les fruits & les vins de toute ESTREMADOURE.

ESTRE-MADOU-RE.

la Province sont admirables ; c'est-là que se trouvent les oranges douces, qu'on transporte en quantité dans les Païs étrangers, avec les vins & les fruits.

La terre y est, pour ainsi dire, couverte de fleurs en tout tems, les abeilles y donnent une quantité merveilleuse de miel, les oliviers y produisent des olives, dont on tire une excellente huile, les rivières y sont fécondes en bons poissons, les montagnes ont des carrières de diverses pierres précieuses, le Tage fourniroit de l'or aux habitans, s'il étoit permis de le chercher, enfin l'air y est très doux & très bon, & il y régne un Printems presque perpétuel. On auroit tort de souhaiter plus de délices dans un Païs.

La Province d'ALENTEJO.

L'ALENTEJO, *Provincia Trans-Tagana*, est la cinquième Province de Portugal, ainsi appellée d'un mot qui signifie au-delà du Tage, parce qu'en effet elle est au-delà de ce Fleuve à l'égard de Lisbonne.

Elle est bornée à l'Orient par l'Andalousie & par l'Estrémadoure Espagno-

goole, au Nord par l'Estrémadoure de Portugal, à l'Occident par la même Province & par l'Océan, & au Midi par le Royaume d'Algarve. ALENTEJO.

Son étendue est d'environ trente-six lieues de long, & presque autant de large, comprenant à peu près tout cet espace, qui est renfermé entre le Tage & la Guadiana, & un petit quartier de Païs au-delà de ce dernier Fleuve, séparé de l'Andalousie par la rivière de la Chanca.

Cette Province est arrosée d'un assez grand nombre de rivières médiocres, dont la plus remarquable est le Zadaon, Sadanus, anciennement Callipus, qui sortant des montagnes d'Algarve, coule du Midi au Nord, & se jette dans la mer, un peu au-dessus de Sétubal. Les autres sont l'Exarrama, qui passe à Ebora, puis à Viana, & se jette dans le Zadaon; le Campilhas, qui entre dans la même rivière; la Canha, qui passe à Monte-Mor-o-Novo, & tombe dans le Tage près de Bénavente; l'Odivor & l'Avis, qui se jettent dans le Soro; & la Caye, qui tombe dans la Guadiana entre Elvas & Badajos.

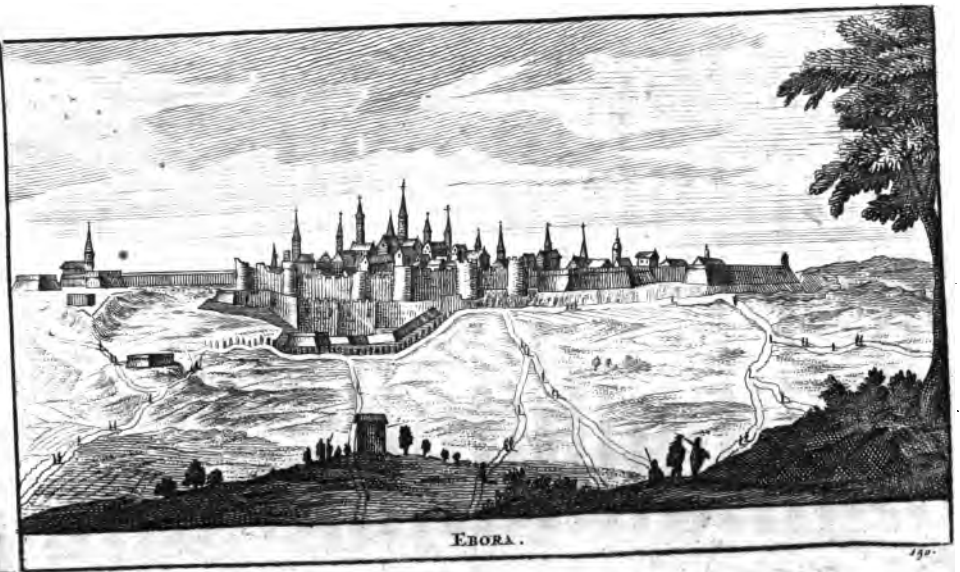
Toutes ces rivières sont peu consi-
dé-

ALENTEJO. dérables, & tariſſent preſque toutes en Eté. La Province eſt diviſée en cinq Comarcas, celles de Portalègre, d'Elvas, d'Eſtrémos, d'Ebora & de Béja.

Chemin de Lisbonne à Badajos.

POUR aller de Lisbonne à Badajos, on traverſe le Tage, & paſſant au Bourg nommé Aldéa-Gallega, dont j'ai parlé ci deſſus, on va delà à Monte-Mor-o-Novo, qui en eſt à douze lieues. En chemin faiſant on voit un fort beau déſert fablonneux, arroſé de quelques ruiſſeaux, entrecoupé de deux forêts de ſapins, & fort reſſemblant aux landes qui ſont en France, entre Bourdeaux & Bayonne.

Après huit grandes lieues de chemin l'on trouve une bonne hotellerie, nommée la Venta Nova, bâtie à l'honneur de Philippe II. Quatre lieues plus avant on voit Monte-Mor-o-Novo, Ville bâtie en partie ſur le panchant d'une montagne, en partie dans la plaine, au bord de la rivière de Canha, & défendue par un Château, qui eſt ſur la montagne.


EBORA.
150.

Ebora.

EBORA.

Ebora est une Ville fort ancienne, qui fût déja considérable du tems de la revolte d'Espagne contre les Romains sous Viriatus, cent cinquante ans avant la venue de Notre Seigneur. On croit qu'elle a été bâtie par les Phéniciens, qui l'appellèrent Ebora, d'un nom qui signifie les fruits ou les revenus de la Terre, pour marquer la fertilité de son terroir.

Jule César lui donna le droit de Ville Latine, avec le nom de *Liberalitas Julia*, comme il paroit par une ancienne Inscription, qu'on y a trouvée:

DIVO. IVLIO
LIB. IVLIA. EBORA.
OB. ILLIVS. IN. MVN.
ET. MVNIC. LIBERALITATEM
EX. D. D. D.
QVOIVS. DEDICATIONE.
VENERI. GENETRICI. CAESTVM
MATRONAE. DONVM. TVLERVNT.

Sertorius y construisit une bonne enceinte de murailles de grosses pierres de

EBORA. de taille, & un magnifique Aqueduc, qui ayant été ruiné par le tems, fut réparé au XVI Siècle par le Roi Jean III.

Cette Ville étoit fort considérable du tems des Rois Goths; elle avoit le droit de battre monnoye, comme on le voit par une Médaille du Roi Sisébut, où on lit ces mots sur le revers, *Civitas Ebora.*

Elle fut au pouvoir des Maures jusqu'à l'An 1166, que le Roi Alfonse I la leur enleva avec d'autres Villes de l'Alentéjo. Vingt ans après il y établit un Evêché, & dans le XVI Siècle le Pape Paul III, à la prière du Roi Jean III, l'éleva à la dignité de Métropole; le prémier Archévêque fut le Cardinal Henri, frère du Roi Jean, qui dans la suite monta sur le thrône, après la mort de son neveu l'Infortuné Don Sébastien. Ce bon Prelat y érigea une Académie ou Université l'An 1559, & elle se rendit d'abord célèbre par les habiles gens qu'elle produisit.

Ebora est située presque au cœur de la Province, dans une campagne un peu inégale, mais fort agréable, environnée de Montagnes de tous côtés. La campagne est très fertile, les Monta-

tagnes le font de même, plantées de grands arbres de diverses sortes, fruitiers & autres, & cachent des mines d'argent dans les entrailles de la terre. La Ville peut contenir environ cinq mille Bourgeois capables de porter les armes; elle doit être fortifiée de treize bastions, & défendue par une Citadelle qu'on y a commencée.

Ebora est hors de la route de Badajos; revenant donc à ce chemin, de Monte-Mor on passe par Arrojolos, Ville passablement grande, à trois lieues d'Ebora, située sur une Montagne si élevée, qu'on la voit de quatre lieues loin. Elle est accompagnée d'un fort beau Château, bâti au dessus de la Montagne; & au dessous de la Ville, on trouve dans une Vallée un Monastère magnifique, qui mérite d'être vu. Arrojolos est un patrimoine des Rois de Portugal, en qualité de Ducs de Bragance, & porte le titre de Comté. ARROJOLOS.

D'Arrojolos on va passer à Estrémos, qui en est à six lieues.

Sur la route on voit, à côté du chemin, Evoramonte, petite Place fort élevée, bâtie sur la pointe d'un rocher fort haut, fort étroit & fort escarpé, EVORAMONTE.

ESTRE-MOS. qui s'éleve au milieu de la plaine, n'étant accessible que par un seul endroit. La campagne d'alentour est riche en paturages.

ESTREMOS.

ESTREMOS est une Ville nouvelle, mais fort considérable, très bien fortifiée & fort peuplée. Elle est divisée en deux parties, la Ville Haute & la Basse.

La Ville Haute est comme la Citadelle, bâtie sur le Haut d'une petite Montagne, qu'elle occupe toute entière, & fortifiée du côté de la Ville Basse de cinq bastions & d'un demi-bastion; du côté opposé, de trois bastions & d'un demi-bastion; & environnée d'un large fossé de toutes parts. La Ville Basse est plus spacieuse que l'autre, fortifiée aussi très régulièrement de cinq bastions & de deux demi-bastions, & fermée aussi d'un large fossé. Toutes ces fortifications sont revêtues de pierres de taille.

Les maisons de la Ville sont toutes blanches par dehors, ce qui produit un effet fort agréable à la vue. Les principales maisons sont ornées de co-

lom-

e
é.
il-
if-
af-
ri-
rs.
ue
re-
le-
rge
ont

ites
luit
Les
cô-
m-



ESTREMOS.

lonnes d'un beau marbre, qu'on trouve sur le lieu même; car il y a là un roc tout de marbre, qui s'étant rencontré à l'endroit d'un des bastions de la Ville Basse, a été cause qu'on n'a pas pu pousser ce bastion aussi loin qu'il l'auroit fallu; tellement qu'il fait un angle obtus au lieu d'un aigu. Ce marbre est parfaitement beau; & l'on en a tiré une grande quantité pour l'ornement des deux Monastères Royaux, l'Escurial & Bellem. Estremos.

On voit à Estrémos une Tour construite tout entière de ce marbre, par les soins du Roi Dénis I. Les pierres, dont elle est composée, ont reçu une si grande polissure, qu'elles jettent un éclat merveilleux, lorsqu'elles sont frappées des rayons du Soleil.

La Ville Basse d'Estrémos est plus nouvelle que la Haute. On y voit une belle grande place, longue de la portée d'un mousquet, au milieu de laquelle il y a un étang. On fabrique là des vases de terre cizelée, qui sont fort estimés par toute l'Europe, à cause de leur beauté singulière, & de l'odeur excellente qu'ils répandent.

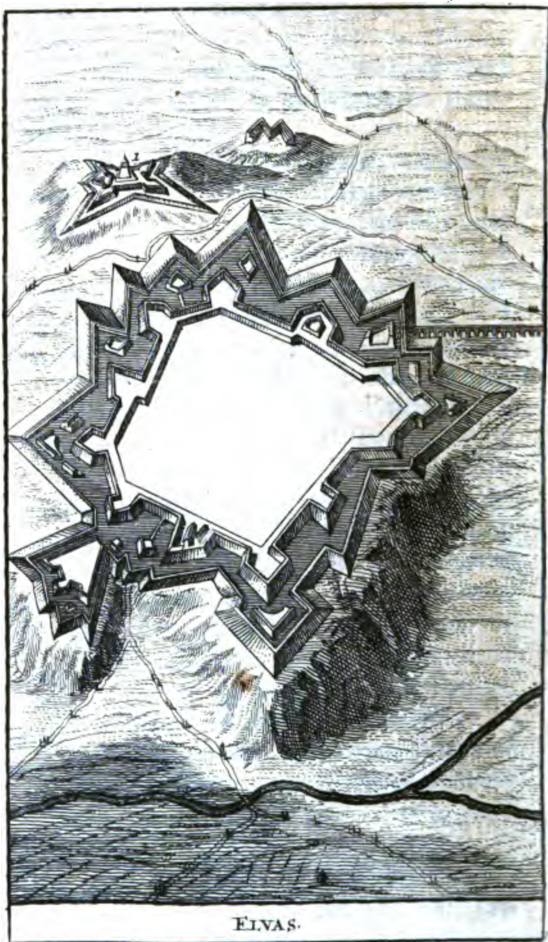
Hors de la Ville on voit une fontaine merveilleuse, qui est si grosse,

ESTRE-MOS. qu'elle fait tourner des moulins dès sa source. Elle tarit en hiver, contre l'ordinaire des autres fontaines, & tout ce qu'on y jette, se convertit en pierre avec le tems.

L'An 1663 les Portugais, conduits par le Comte de Schomberg, remportèrent près de cette Ville une victoire complète sur les Castillans conduits par Don Juan d'Autriche (*). „ On trouva dans la cassette de ce Prince, (†) „ divers placarts imprimés, qui avoient été attachés à Madrid au „ commencement de la Campagne, „ qui contenoient une énumération „ exacte des Troupes, de l'artillerie, „ des munitions, & généralement de „ tout l'attirail de l'armée, spécifiant „ jusques au nombre des fers à cheval „ & des cloux, que les Castillans emportoient pour la conquête du Portugal. La Cour de Lisbonne pour „ se divertir fit écrire au bas d'un de „ ces imprimés, par le Sécrétaire d'Etat: *Tout ce que dessus nous certifions* „ *être véritable, l'ayant trouvé à la dé-* „ *faite*

(*) Nous avons parlé de cette Bataille dans les *Annales*, sous l'Année 1663.

(†) Mémoires d'*Ablancourt*, pag. 167. 168.



ELVAS.

1. Le Fort de S. Lucie. 152.

„ faite de Don Juan d'Autriche, proche Elvas.
„ d'Estrémos, le huitième Juin, 1663.

E L V A S.

D'Estremos à Elvas il y a une journée de chemin. Elvas, Helvis, est une Ville fort ancienne, bâtie par les Helves peuples de la Gaule, qui habitoient auparavant entre la Garonne & la Loire, & qui ayant passé dans l'Espagne, avec d'autres Gaulois, y avoient apporté le nom de Celtiques. On y a découvert grand nombre de monumens de l'antiquité, mais comme il n'y en a point, où l'on trouve le nom de la Ville, je ne les rapporterai pas.

Elvas est aujourdhui une grande Ville, & l'une des meilleures & des plus importantes du Portugal, située à deux lieues des frontières de l'Estrémadoure Espagnole, & à trois de Badajos. Elle est sur une Montagne, qu'elle occupe toute entière, fortifiée de sept bastions, de trois demi-bastions, de huit demi-lunes, & de quelques autres Ouvrages, tous construits de pierre de taille.

Les rues de la Ville sont belles, &

ELVAS. les maisons y sont fort propres. Il y a là une Citerne si grande, qu'elle contient assez d'eau pour en fournir toute la Ville pendant six mois. L'eau y est conduite par un magnifique Aqueduc, d'une lieue de long, élevé en quelques endroits de quatre à cinq arcades fort hautes, les unes sur les autres. A côté de l'Aqueduc est une grande forêt d'oliviers, de trois quarts de lieue de longueur, distribués par allées, avec de belles fontaines au milieu. L'Aqueduc fut rompu par l'armée Castillane, qui assiegea cette Ville l'An 1659, sous la conduite de Don Juan d'Autriche. Ce Prince fut battu là par le Marquis de Marialve, & contraint de lever le siège.

Elvas dépendoit autrefois de l'Archévêché d'Ebora; mais l'An 1570 elle en fut détachée, à la prière du Roi Don Sébastien, par le Pape Pie V, & son Eglise érigée en Evêché, avec dix mille ducats de rente. Elle avoit déjà été honorée du titre de Cité par le Roi Emanuel, l'An 1513. On y a de l'huile excellente, & l'un des meilleurs vins du Portugal.

Sortant de la Ville, pour passer dans la Castille, on voit sur la droite un Fort,



ARRONCHES.

153.

Fort, nommé de Ste. Lucie, qui sert de Citadelle à Elvas. Ce Fort est construit hors des murailles de la Ville, sur une hauteur, ayant cinq bastions, & un petit Fortin quarré au milieu, avec un Cavalier élevé.

Places frontières & autres au Septentrion d'Elvas.

A deux lieues d'Elvas est Campo-Mayor, Place frontière, sur le bord de la Caye, assez bien fortifiée d'Ouvrages construits de pierre de taille. Ces Ouvrages sont une bonne muraille, trois demi-bastions, deux bastions entiers, deux Ouvrages à corne, deux demi-lunes. Cette Place est dans un très bon air; & le beau sexe y soutient parfaitement bien le nom qu'il porte. CAMPO-MAJOR.

Cette Ville a été bâtie des ruines d'une Ville ancienne nommée Budua; & l'on y voit encore une vieille Eglise, qui a retenu quelques traces de ce nom: on l'appelle Nossa Senhora da Betoua.

Remontant la Caye on trouve Arronches, petite Place, assez bien fortifiée. Les Espagnols la prirent dans ARRONCHES.

ARRONCHES. la guerre du Portugal, & après l'avoir prise, ils aveient dessein d'en faire leur Place d'armes; mais elle leur fut enlevée bientôt après, & le Roi de Portugal y a fait faire cinq bastions, deux demi-bastions, & un large fossé.

Arronches portoit anciennement le nom d'*Arucci vetus*, par opposition à Moura, qui s'appelloit *Arucci nova*. Aujourdhui elle peut avoir environ cinq cens habitans.

ALEGRETE. Continuant à remonter la Caye, on voit Alégrete, petite Place fort jolie, située dans une campagne très agréable; ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Elle a été fondée par le Roi Dénis I. Plus haut est Portalègre.

OGUELLA. Entre Campo-Mayor & Alégrete, à l'Orient de ces deux Places, est Oguella, beau Bourg avec un Château, situé sur une haute montagne, au pied de laquelle coule la Chévora. On y voit une Fontaine merveilleuse, qui tue tous les animaux, qu'on y jette, à la reserve des grenouilles, & dont l'eau, quoique échauffée par le feu, ne peut cuire ni la chair, ni les légumes.

POR-

PORTALEGRE.

Portalegre est une jolie Ville, avec titre de Cité, bâtie au pied d'une montagne fort haute, dans une campagne agréable. Elle est environnée de bonnes murailles, flanquées de douze Tours, & arrosée de très belles Fontaines. Portalegre.

Il y a un Evêché, qui vaut huit mille ducats de rente, érigé par le Pape Paul III, à la prière du Roi Jean III.

A deux lieues de Portalègre est Castello-do-Vide, Château fort, situé dans une plaine environnée de montagnes, où l'on tient d'ordinaire cinq Compagnies de Cavalerie en garnison. Castello-do-Vide.

A l'Orient de cette Place est Marvan ou Marvaon, autre Château fort, bâti aussi entre des montagnes. Marvan.

Toutes ces Places, dont je viens de faire l'énumération, sont situées le long d'une chaine de Montagnes, nommée anciennement *Mons Herminius*, de même que celle qui est dans la Province de Beira. Ces Montagnes s'étendent fort au long, & renferment Porta-

talègre, les Châteaux de Marvan & de Castello-do-Vide, Ogüella, Alégrete, Arronches & Campo-Mayor.

MEIDUBRIGA. Anciennement il y avoit une Ville fort considérable & fort puissante, dans cette montagne, située près de l'endroit où est le Château de Marvan; on la nommoit Meidubriga, d'un mot de l'ancienne Langue Espagnole, qui signifioit la même chose que le Magdebourg des Allemans, & le Parthénopolis des Grecs, c'est-à dire, la Ville des Vierges.

Les habitans de cette Ville ancienne étoient surnommés *Plumbarii*, parce qu'ils étoient riches en étain, dont il se trouvoit des mines fécondes dans la montagne; il y en avoit aussi d'argent. On voit encore les ruines de cette Ville dans une Vallée, près du Château de Marvan; ici des Tours renversées, là des ponts ruinés, ailleurs des restes de maisons, par-tout des vestiges d'une grande magnificence, & d'espace en espace les côtés de la montagne percés de grandes cavernes, dans les endroits où étoient les mines.

CRATO. Delà tournant au Sud-Ouest, on voit à l'Occident de Portalègre, une petite Place nommée Crato, où il y a un

un Prieüré Royal, qui eſt la plus grande, la plus riche, en un mot la première Commanderie, que l'Ordre de Malthe ait dans le Portugal. Ceux qui en ſont revêtus, ſont toujours d'une naiſſance diſtinguée. Au Midi de Crato eſt Alter-do-Chao, petite Place, bâtie par les Romains, & nommée anciennement Elter. Elle eſt dans une plaine fort agréable & très fertile. Plus avant eſt Cabéca-da-Vide, petite Place avec un Château, ſur une hauteur. Au Midi de Cabeça eſt Fronteira, Ville de la Comarca d'Eſtrémos, ſur la rivière d'Avis, accompagnée d'un vieux Château. CRATO.

Tout près de Fronteira eſt Veiros, ſituée au bord de la rivière d'Anhaloura; défendue par un bon Château très bien fortifié, capable de faire une longue réſiſtance. Ce Château a été bâti par Laurent Alonço neuvième Grand-Maitre des Chevaliers de l'Ordre d'Avis. VEIROS.

La rivière d'Anhaloura eſt féconde en bons poiſſons. Celle d'Avis, dans laquelle elle ſe jette, a donné ſon nom à un beau Château, qui eſt ſitué ſur ſes bords, un peu au-deſſus du confluent de ces deux rivières, appartenant à l'Ordre militaire, qui en porte le nom.

Olivença.

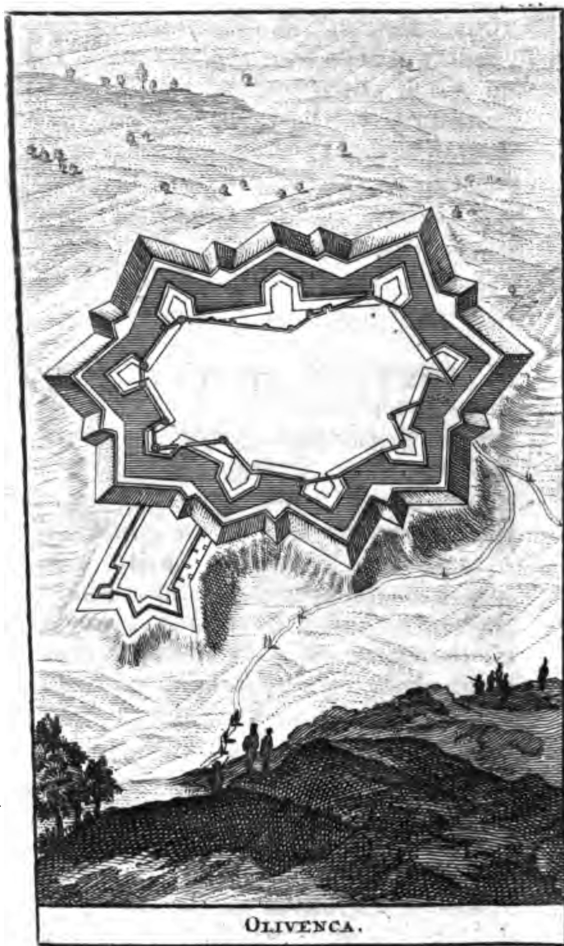
Villes frontières & autres, au Midi d'Elvas.

LA prémière est Gérumégna, située sur une hauteur au bord de la Guadiana. Elle est fortifiée d'un bastion & de quatre demi-bastions : elle avoit ci-devant un vieux Château, flanqué de dix-sept Tours, bâti par le Roi Dénis I.

OLIVENÇA.

DE l'autre côté de la Guadiana est Olivença, Ville passablement grande située dans une vaste campagne. Cette Place est très importante, à cause du voisinage de l'Andalousie, dans un Païs tout uni & tout ouvert; c'est pourquoi les Portugais ont eu soin de la bien fortifier. On l'a muni de neuf grands bastions, d'un bastion détaché au devant de la courtine, & d'un large fossé d'une profondeur extraordinaire. Outre ces ouvrages, qui sont tous revêtus de pierre de taille, on y voit encore un grand ouvrage à corne, construit sur une hauteur.

Cette Ville fut prise par les Espagnols



OLIVENCA.

gnols l'An 1658, & l'antipathie entre les deux Nations étoit alors si grande, que de tous les Bourgeois, il n'y en eut pas un qui voulut y demeurer, bien que les Vainqueurs le leur permissent; ils aimèrent mieux perdre leurs biens & s'éxiler volontairement, que de reconnoitre leurs ennemis pour leurs maitres (*). VILLA-VIZ.

VILLA-VIZOSA.

VILLA-VIZOSA, Villa-Viciosa, ou plutôt Villa-Visoza, mot qui signifie une Ville agréable à voir, est une Place assez grande, située au Couchant de Gérumégna, entre Elvas & Estrémos, un peu au dessous du chemin, qui est entre ces deux Villes.

Elle a titre de Marquisat, & appartient en propre au Roi de Portugal, en qualité de Duc de Bragance: ses Ancêtres jusqu'au défunt Roi son grand Père, y ont fait leur résidence. Ils y ont un beau Palais, accompagné d'un grand parc hors de la Ville, rempli de toute sorte de gibier.

La Ville est fortifiée à la moderne; une

(*) Voyez ce que nous avons dit du Siège de cette Place dans les *Annales*, sous l'An 1657.

VILLA-VIZ. une partie est couverte d'une tranchée, flanquée de redans; dans l'autre on attaché trois bastions à la muraille, avec trois contre-gardes & deux demi-bastions. Outre cela elle est défendue par un vieux Château, qui est un quarré long, auquel on a attaché quatre bastions: du côté qui regarde la Ville, il est environné de deux demi-bastions, & du côté opposé il est couvert d'une étoile à huit pointes.

Le terroir de cette Ville est extrêmement fertile en toutes choses, & l'on y trouve des carrières d'un beau marbre verd.

Il y a dans le Fauxbourg de cette Ville un Temple fort ancien, consacré à St. Jaques, qui dans le tems de l'Antiquité Payenne avoit été bâti à l'honneur de Proserpine. On y a trouvé un très grand nombre de monumens & d'Inscriptions, faites à l'honneur de cette fausse Divinité: je n'en rapporterai qu'une seule:

PROSERPINAE. SERVATRICI
C. VETTIVS. SILVINVS
PRO. EVNOIDE. PLAVTILLA
CONIVGE. SIBI. RESTITVTA
V. S. A. L. P.

Ces



VILLA VIZOSA

Ces dernières lettres signifient, *votum solvens animo libens posuit.* VILLA-VIZ.

Dans la même Ville est un Couvent de Religieux de St. Augustin, où l'on voit aussi quantité d'Inscriptions antiques, apportées en ce lieu, par ordre de Théodose Duc de Bragance, d'un Bourg nommé O Terrao, situé vers le confluent des deux rivières d'Exarrama & d'Alvito.

Ces Inscriptions sont toutes à l'honneur du Dieu Endovellicus, dont le nom a tant donné de peine à tous les Critiques les plus habiles: je n'en rapporterai qu'une:

DEO. ENDOVELLICO
PRAESTANTISSIMI. NVMINIS
SEXTVS. COCCEIVS. CRATERVS
HONORINVS. EQVES. ROMANVS
EX. VOTO.

Au Midi de Villa-Vizosa est Alandroal petite Place, située sur une hauteur, au bord d'une rivière féconde en poissons, & défendue par un Château passablement fort. On voit dans ce Château une Inscription antique, à l'honneur du Dieu Endovellicus, ALAN-DROAL.

laquelle y a été transſportée d'O Terrao:

C. IVLIVS. NOVATVS.
ENDOVELLICO. PRO
SALVTE. VIVENNIAE.
MANILIAE. SVAE
VOTVM. SOLVIT.

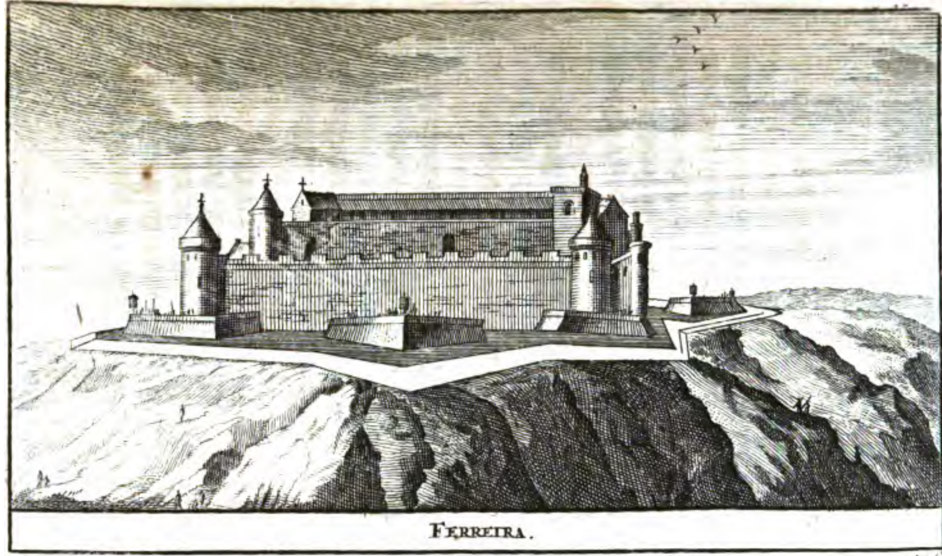
Ferreira. Plus bas au Sud-Eſt on voit Ferreira vieux Château, ſitué ſur une hauteur près de la Guadiana, lequel on a fortifié, en y attachant quatre baſtions, & deux demi-lunes, & en l'environnant d'un large foſſé.

Mouraon. Mouraon eſt au deſſous de Ferreira, ſur la Guadiana. C'eſt un Bourg défendu par un Château médiocrement fort.

Noudar. A l'Orient de Mouraon eſt Noudar ſur la Rivière d'Ardita, défendue auſſi par un Château. Cette Rivière d'Ardita en reçoit une autre, nommée Mortigaon, & ſe jette dans la Guadiana près de

MOU-





FERREIRA.

156

Moura.

MOURA.

Moura est une Ville ancienne, connue dans l'Antiquité sous le nom d'*Arucci Nova*, ou *Nova Civitas Aruccitana*, comme on peut s'en assurer par divers monumens, sur-tout par l'Inscription suivante, qu'on y a déterrée, faite à l'honneur d'Agrippine mère de Germanicus:

IVLIAE. AGRIPPINAE
CAESARIS. AUG. GERMANICI.
. . . . . . MATRI. AUG.
NOVA. CIVITAS. ARUCCITANA.

Moura est située au confluent de l'Ardita & de la Guadiana, assez bien fortifiée, avec un vieux Château, qui passe pour être de défense: il y a d'ordinaire dans cette Place une garnison de cinq Compagnies d'Infanterie, & d'une de Cavalerie.

On a découvert un très grand nombre de monumens antiques dans cette Ville, & dans son Territoire. Dans un Village, qui est sur le chemin de Moura à Villa-Nova de Ficalho, il y a une vieille Chapelle, dédiée à St. Mi-

SERPA. Michel, où l'on voit cette Inscription, que je remarque à cause de la singularité de l'Orthographe:

DIIS. MAN
IBVS. AVRIILIAII. M. F. GALLAII.
ANNO XII.
H. S. E. S. T. T. L.

Les deux II valent un *e*, tellement qu'il faut lire *Aureliæ M. F. Gallæ*, &c.

S E R P A.

ON trouve dans l'Itinéraire d'Antonin, une Ville nommée *Serpa*, & marquée sur la route d'*Esuris* à *Pax-Julia*, entre *Ebora* & *Fines*, à treize milles du prémier de ces Lieux, & à vingt milles du second.

Il y en a qui veulent que cette Ville subsiste encore aujourdhui, quelle conserve son ancien nom sans aucun changement, & que ce soit la Ville Serpa, dont nous parlerons ci-après. Ils se fondent sur une ancienne Inscription, trouvée auprès des Murailles de cette Ville, & où on lit entre autres ces mots FABIA PRISCA SERPENSIS. Mais comme ni l'ordre de la route de l'Iti-

l'Itinéraire d'Antonin ni le nombre des milles ne s'accordent pas avec ce sentiment, on peut aisément croire que cette Inscription a pu être transportée dans le Lieu d'où elle a été déterrée. SERPA.

On voit dans la *Bibliothèque Choisie* de Mr. le Clerc (*) des remarques sur quelques Médailles Espagnoles avec des Caractères Phéniciens, trouvées dans l'Andalousie. Il y a une de ces Médailles qu'on juge qui peut avoir du rapport à la Ville Serpa; & c'est la onzième en nombre. Voici la remarque qui la concerne:

„ Je crois que la XI. Médaille, où
„ l'on voit d'un côté un homme qui
„ se charge d'Oranges par devant &
„ par derrière a été frappée à Serpa
„ Ville de la Bétique sur l'Anas, &
„ dont il est fait mention dans l'Itiné-
„ raire d'Antonin, dans l'Anonyme
„ de Ravenne & dans une Inscription
„ de Gruter p. DCLXXXII, 7, où el-
„ le est nommée FABIA PRISCA
„ SERPENSIS. Elle a conservé ce
„ même nom jusqu'à présent. Je me
„ persuade qu'il faut lire dans le re-
vers

(*) *Tome II. p.* 127, *& suiv.*

SERPA. „ vers סרפא Serpa. Il n'y a que la pré-
„ mière lettre qui puisse faire de la
„ différence qu'il y a entre elle & le
„ Samech Hébreu, aussi bien que le
„ Samaritain, dont il n'y a ici que le
„ trait de dessus marqué. Mais il se
„ peut faire, Monsieur, que sa figure
„ ne soit pas bien achevée dans votre
„ Médaille, ou que quelques-uns écri-
„ vissent ainsi cette lettre pour abréger
„ comme on le voit en plusieurs au-
„ tres, qui sont plus simples & déga-
„ gées que les lettres communes des
„ Samaritains. La seconde lettre est
„ clairement un *Resch*, la troisième un
„ *Pe*, ou un *Pi* Grec, qui est venu
„ de la figure Phénicienne, & la qua-
„ trième un *Aleph*.

„ Le second mot est beaucoup plus
„ difficile à déchiffrer, quoique les let-
„ tres en soient claires. Il y a visible-
„ ment חנב en caractères Hébreux,
„ excepté que le *Beth* est un peu au-
„ trement fait. Ce mot ne se trouve
„ en aucune Langue Orientale, au
„ moins que je sache. Comme je vois
„ que la dernière lettre, qui est un
„ *Beth*, est plus grande que les autres,
„ je la prendrois pour une lettre dou-
„ ble, selon l'usage des Inscriptions

„ Ro-

„ Romaines, où l'on ramarque souvent la même chose, & le prémier *Hbeth* pour la prémière lettre d'un mot qu'elle signifie par abréviation. Je lirois donc חבב חרס *bheres bhobeb*, & le sens de ces trois mots seroit *le Soleil*, (car c'est ce que veut dire *bheres*), *aime Serpa*. Aussi voit-on sur cette Médaille la figure Hiéroglyphique de cet Astre. On peut dire que le Soleil aime les lieux auxquels il fait produire d'aussi beaux fruits, que le sont les Citrons & les Oranges. SERPA.

Hosce legunt fructus, propior quos Phœbus amavit:
Vilia fert nostrum nil nisi poma solum.

On ne peut rien assûrer positivement de la signification des lettres détachées, & dont chacune signifie un mot, à moins que l'autre côté de la Médaille, ou la suite ne détermine clairement le sens. Mais on ne doit pas trouver étrange que dans ces Caractères Phéniciens, on suppose qu'une lettre peut signifier un mot; prémièrement parce que ces Médailles ont été frappées en Espagne, sous l'Empi-

re

SERPA. re Romain, & que les Espagnols pouvoient suivre en cela la coutume des Romains; secondement parce qu'on a remarqué la même chose dans les Médailles Juives en Caractères Phéniciens ou l'on voit שש pour שנה שלישית *Schanah Schlischith*, ou שישית *Schischith*; c'est-à-dire la quatrième, ou la sixième année.

Je laisse à d'autres à prononcer sur la solidité de ces conjectures. Je me bornerai à remarquer: Prémièrement que s'il est vrai que l'ancienne SERPA étoit sur l'Anas, elle étoit différente de la Ville que nous connoissons aujourdhui sous le nom de SERPA, puisque celle-ci se trouve à une lieue de la Guadiana, qui est l'Anas des Anciens: Secondement qu'il n'est pas vrai que l'ancienne SERPA soit nommée FABIA PRISCA SERPENSIS, dans l'Inscription en question; ce seroit d'une Fille morte en faire une Ville. Ces deux mots FABIA & PRISCA, sont le nom & le surnom de la Fille de Priscus & de Fabia, & SERPENSIS est le nom National, qui nous apprend que la Fille à l'honneur de laquelle a été dressée cette Inscription, étoit de la Ville de SERPA. En troisième lieu, que

que quoique la Ville SERPA d'aujourd'hui conserve le nom de l'ancienne, on ne peut pas conclure qu'elle soit dans la même place, comme je l'ai déja dit ci-dessus. SERPA.

La Ville appellée *Serpa*, qui se trouve au Midi de Moura, est une Ville ancienne, selon quelques-uns, & qui a retenu son nom tout entier sans le moindre changement, comme on peut s'en convaincre par l'Epitaphe suivante, qu'on y a trouvée près des murailles:

D. M. S.
FABIA. PRISCA. SERPENSIS.
C. R. ANN. XX.
H. S. E. S. T. T. L.
C. GEMINICVS. PRISCVS. PATER
ET. FABIA. CADILLA. MATER.
POSVERVNT.

Serpa est située sur une hauteur fort rude & pleine de rochers, à une lieue de la Guadiana, à trois journées de Lisbonne & à demi-journée des confins de l'Andalousie.

Comme c'est une Ville frontière, on a eu soin de la fortifier, & l'on y entretient d'ordinaire une garnison de

deux

SERPA. deux Compagnies. La campagne est fort agréable tout à l'entour, plantée de petites forêts de figuiers & d'oliviers.

Cette Ville est la grande route de ceux qui vont de Lisbonne à Cadix, ou dans l'Andalousie. Pour aller de Serpa à Lisbonne, on laisse Béja sur la gauche, & l'on s'arrête à un gros Bourg nommé Cubas. De Cubas jusqu'a Aldéa-Galléga il y a dix-sept lieues de chemin; toute cette route n'est pas des plus agréables; on ne rencontre presque par-tout qu'un chemin sablonneux & désert, où il y a quelques pauvres hotelleries, à quatre ou cinq lieues les unes des autres.

SIERRA-MORENA. Quand on veut passer de Serpa dans l'Andalousie, on trouve d'abord la Sierra-Moréna, dans laquelle il faut grimper jusqu'à un Village, nommé Balmégo, où la montagne commence à s'abaisser, & d'où l'on entre dans cette grande Province.

Il est arrivé il y a environ cent ans qu'il ne plut point sur cette montagne durant l'espace de quatorze ans entiers. Cela produisit une si grande sécheresse, que toutes les sources d'eau y tarirent, & l'on n'y auroit pas pu trouver le moin-

moindre puits, ni la moindre goute d'eau. La terre s'entr'ouvrit en divers endroits, le feu se mit aux forêts, qui étoient séches comme des allumettes ; & l'embrasement devint si furieux, qu'il fondit les miniéres d'or & d'argent, qui étoient cachées dans les entrailles de la terre : on voyoit encore les fentes & les crevasses de la terre longtems après ce prodigieux accident. Je reviens au Portugal.

Au Midi de Serpa est Mertola, Ville ancienne, dont le nom est corrompu de celui de Myrtilis, qu'elle portoit autrefois. Elle est à neuf grandes lieues de Béja, dans une situation fort élevée & forte de nature, au bord de la Guadiana, près de l'endroit, où ce Fleuve commence à porter quelques bateaux; & dans le voisinage du Royaume des Algarves. MERTOLA.

Du tems des Romains elle a été fort riche & fort considérable, comme on peut en juger par le grand nombre de monumens anciens, comme Colomnes, statues & autres choses semblables, qu'on y a déterrées; & par les murailles de la Ville, où l'on voit grand nombre de pièces de sculpture, plaquées confusément & hors d'œuvre,

vre,

BEJA. vre, par des Architectes barbares & ignorans, comme étoient les Maures & les Goths.

Le Roi Sanche enleva cette Ville aux Maures l'An 1239, & en fit la prémière Commanderie de l'Ordre de St. Jaques en Portugal. Dans la suite cet honneur a été transferé à Palmela.

BEJA.

RETOURNANT au milieu du Païs par la route de Serpa, l'on voit Béja ou Béxa, Ville ancienne, qui a été fort considérable dans l'Antiquité, sous le nom de Pax-Julia. Elle est située dans une plaine fort agréable, & fertile en toutes choses, particulièrement en vin excellent.

On y a déterré une très grande quantité de monumens antiques, qui font voir qu'elle a été riche & puissante autrefois. On y voit encore trois portes de la Ville, qui sont d'architecture Romaine: dans les dégrés de l'Eglise Cathédrale on lit cette Inscription mutilée:

. . . . . . PAX. JVLI . . . . . .
. . . . . . Q. PETRON . . . . . .

La

La suivante se lit toute entière dans la place du marché : BEJA.

L. AELIO. AVRELIO. COMMODO
IMP. CAES. AELI.
HADRIANI ANTONINI. AVG.
PII. P. P. FILIO.
COL. PAX. JVLIA. D. D.
Q. PETRONIO. MATERNO.
C. JVLIO. JVLIANO. II. VIR.

Béja est accompagnée d'un beau Château, qui lui sert de défense. Elle fut reprise sur les Maures l'An 1162.

Au Nord-Est de Béja, entre cette Ville & Ebora, est Portel, petite Place près de la source de l'Alvito, située sur une Colline, dont la hauteur est occupée par un Fort. PORTEL.

A l'Occident de Portel on voit Viana, située sur l'Exarrama, à quatre lieues d'Ebora, défendue par un beau Château. VIANA.

A l'Occident de Viana, est O Terraon, Bourg ou petite Ville sur l'Exarrama, près du confluent de cette rivière & de l'Odivélas. O TERRAON.

A une demi-lieue au-dessous de ce Bourg, au bord de l'Exarrama, est un vieux Temple, bâti par les Payens à l'hon-

O TERRAON. l'honneur de Jupiter, & consacré par les Chrétiens aux Sts. Martirs St. Just & St. Pasteur. On y a trouvé quantité d'Inscriptions Payennes & Chrétiennes; j'en rapporterai une de chaque genre. La Payenne est faite par la grande Prêtresse de la Province, à l'honneur de Jupiter:

JOVI. O. M.
FLAVIA L. F. RVFINA. EMERITENSIS
FLAMINICA. PROVINC. LVSITANIAE.
ITEM. COL. EMERITENSIS. PERPET.
ET MVNICIPI. SALAC.
D. D.

La Chrétienne est plus qu'à-démi barbare, faite l'An 682: on la lit sur la porte du Temple:

HVNC DENIQVE EDIFICIVM SANCTORVM
NOMINE CEPTVM JVSTI ET PASTORIS
MARTYRVM, QVORVM CONSTAT ESSE SACRATVM
CONSVMMATVM EST HOC OPVS ERA DCCXX.

ALCAÇAR-DO-SAL. D'O Terraon continuant à marcher au Couchant, on voit Alcaçar-do-Sal, ap-

appellée autrefois *Salacia Imperatoria*, qui est située sur le Zadoan, dans la Comarca de Sétubal. Il s'y trouve trois choses dignes de remarque, un Château extrêmement fort par l'Art & par la Nature, bâti sur le sommet d'une montagne escarpée de tous côtés; des salines, où l'on cuit quantité de sel; & une campagne fertile en joncs, dont on fait des nattes, qu'on transporte hors du Royaume.

D'Alcaçar allant au Midi le long des côtes, on voit St. Jago de Cacem, bâtie à une lieue & demi du rivage, sur une Colline agréable, d'où l'on découvre l'Océan. Le nom qu'elle porte aujourdhui lui vient en partie de Cacem Seigneur Maure, qui possédoit cette Ville, lorsque les Chrétiens la reprirent, & en partie d'une Image miraculeuse de St. Jaques, qui fut déterrée lors de la prise de la Ville. ST. JAGO DE CACEM.

Elle s'est élevée sur les ruines d'une ancienne Ville, nommée Mérobriga, qui étoit à deux cens pas delà, & dont on voit encore les ruines, des pans de murailles avec des Tours, les uns à demi renversés, d'autres encore en leur entier, un Aqueduc, un pont bâti au milieu de la Vallée; & une Fon-

ST. JAGO DE CACEM. taine fermée d'un beau reservoir de pierre de taille.

On voit le nom de cette Ville ancienne, dans une Inscription trouvée à Sinès, qui est près delà:

D. M. S.
FVLVIVS. L. F. QVINTIANVS
FABER. MATERIARIVS. PIVS
IN. SVOS. VIXIT. ANN. XLVI.
RVBIA. Q. F. SERGILLA. MEROBR.
MARITO. B. M. FEC.
H. S. E. S. T. T. L.

SINES. Sinès est un Port de Mer, au Sud-Ouest de St. Jago de Cacem, péuplé de pêcheurs, à cause que la pêche y est fort riche. On y entretient ordinairement une petite garnison de vingt-cinq hommes, avec une artillerie assez nombreuse.

OURIQUE. Au Couchant & au Midi de Sinès est la Campagne d'Ourique, qui s'étend au long & au large entre l'Est & l'Ouest, & renferme dix ou douze Bourgs, & bon nombre de Villages.

Le plus considérable de ces Bourgs est Ourique, qui a donné son nom à la Campagne.

Elle

Elle est fameuse dans le Portugal, pour la célèbre bataille, qui y fut livrée près de Castro-Verde, entre les Chrétiens & les Maures, l'An 1139. Les prémiers remportèrent une victoire complette sur leurs ennemis, & Alfonse, qui les conduisoit, y vainquit cinq Rois Infidèles, & fut proclamé Roi de Portugal sur le champ de bataille. Au XVI Siècle le Roi Sébastien y fit bâtir une belle Eglise avec des trophées, pour perpétuer la mémoire d'un si heureux & si glorieux évènement. Ourique.

La Province d'Alentéjo est très riche & très fertile en toutes choses. Sa plus grande fertilité est celle du bled, ce qui lui a fait donner, à juste titre, le nom de grénier du Portugal. On y recueille aussi d'excellent vin. Alentejo.

Les fruits y sont admirables; c'est delà qu'on transporte dans les Païs étrangers, des oranges douces & des dattes, qui y sont si estimées. La chair des brebis & du gros bétail est très délicate, & leur lait sert à faire du fromage de très bon goût. Il y a quelques endroits, où l'on trouve des carrières de marbre & de jaspe.

ALGAR-VE.

La Province d'ALGARVE.

LA sixième & dernière Province du Portugal, est celle qui porte le nom d'Algarve, ou Algarbe. Elle est au Midi du Royaume, bornée à l'Occident & au Midi par l'Océan; à l'Orient par l'Andalousie, dont elle est séparée par la Guadiana; & au Nord par quelques montagnes, nommées Séras de Caldéraon, qui la séparent de l'Alentéjo.

Cette Province n'est pas fort grande, elle n'a qu'environ vingt-sept lieues de long, sur huit de large, & trente-cinq de côtes sur l'Océan. Elle est arrosée d'un assez bon nombre de rivières, mais comme elles sont toutes petites, & que leur cours ne s'étend pas fort loin, je ne m'arrêterai pas à en faire l'énumération.

Les anciens Celtiques & les Turdétains étoient possesseurs de ce Païs du tems des Romains: les Maures, qui vinrent après eux, l'ont possédé plus de cinq Siècles, & lui ont donné le nom qu'il porte. Tous les Auteurs que j'ai vus, & j'en ai vu un assez bon nombre, s'accordent à dire que c'est un

un mot Arabe, qui signifie une campagne fertile. Le prémier qui l'a écrit, n'étoit pas fort bien informé, & tous les autres, qui l'ont suivi comme des moutons, se sont trompés après lui. Algarbe ne signifie autre chose qu'un Païs Occidental & situé à l'extrémité de la terre, ce qui convient fort bien à cette Province. Les Arabes employent un mot, qui a la même origine, pour signifier l'Afrique & en particulier la Mauritanie. ALGARVE.

On y compte quatre Cités, un petit nombre d'autres Villes remarquables, & quantité de Bourgs & de Villages. Les Cités sont Tavila, Faro, Silves & Lagos.

La Province d'Algarve est dans une situation fort avantageuse, de quelque part qu'on la considère. L'Océan lui sert de rempart de deux côtés: au Nord elle n'a rien à craindre de l'ennemi, mais quand cela lui arriveroit, elle est fermée de hautes montagnes: il en est de même à l'Orient; elle n'a rien à appréhender de la part des Castillans du côté de l'Andalousie, à cause des montagnes & de la Guadiana, qui la couvrent, & de la hauteur de ses bords.

On voit là Alcoytin petite Ville si- ALCOYTIN.

tuée

TAVILA. tuée au bord de ce Fleuve, presque vis-à-vis de Xérès-de-Guadiana, ou d'Esuris, comme on l'appelloit anciennement. Elle est défendue par une Forteresse médiocre. Les Marquis de Villa-Réal la possèdent en titre de Marquisat.

Castro-Marin est un bon Port de Mer, & une bonne Place frontière, vis-à-vis d'Ayamonte, très forte par sa situation, à cause des rochers, qui en défendent l'approche.

TAVILA.

TAVILA ou Tavira est la Capitale de la Province, située sur le rivage de la mer, à l'embouchure d'une petite rivière, nommée Gilaon. On croit qu'elle est la Balsa des Anciens. Elle n'est ni grande ni beaucoup peuplée, & l'on n'y compte guère que deux mille habitans. Son Port est assez spacieux, & passe pour l'un des meilleurs du Royaume. On y voit une belle Forteresse, bâtie par le Roi Sébastien. La campagne autour de la Ville est fort agréable & très fertile.

Faro.

F A R O.

A l'Occident de Tavila eſt Faro, en Latin *Pharus*, Ville conſidérable placée preſque au milieu des côtes, qui font face au Midi. Elle eſt ſituée au bord de l'Océan, dans un lieu fort commode, & très bien fortifié par la Nature.

Cette Place s'eſt accrue des ruines d'une Ville ancienne, nommée Oſſonoba, qui étoit dans ſon voiſinage, à l'Orient, & qui n'eſt plus aujourdhui qu'un petit Village, nommé Eſtoi. On voit ce nom dans l'Inſcription d'une pierre antique, qu'on a tranſportée à Faro:

IMP. CAES. P. LICINIO.
VALERIANO. P. F. AVG.
PONT. MAX. P. P. TR. POT.
III. COS. RESP. OSSON.
EX. DECRETO. ORD. DEVOT.
. . . . . NVMINI. MAIESTAT.
IS. EIVS. D. D.

Cette Ville d'Oſſonoba étoit auſſi honorée d'un Evêché, qui, après ſa ruine, a été transferé à Faro: il vaut quinze mille ducats de revenu. La pê-

FARO. che eſt fort bonne à Faro : l'on y prend entr'autres des thons & des ſardines, qu'on vend aux vaiſſeaux marchands étrangers ; qui les portent dans leur Païs.

Alfonſe, Roi de Portugal, après avoir fait pluſieurs conquêtes dans l'Algarve, entreprit le ſiège de Faro en 1249. Le Miramolin de Maroc, à qui cette Ville appartenoit, en avoit fait rétablir les fortifications, & y avoit établi pour Gouverneur un de ſes plus grands Capitaines appellé A-ben-Baran. Ce Commandant y avoit mené une Garniſon conſidérable pour la défendre par terre & par mer. Alfonſe marcha lui-même à cette conquête, & commença par ſe rendre maitre de tous les poſtes & de toutes les avenues par où l'on pouvoit ſecourir la Place, quand il l'auroit aſſiegée. Les Sarraſins ſe défendirent d'une manière très opiniâtrée, mais les Portugais firent de ſi preſſantes attaques, qu'ils les réduiſirent à capituler. Le Roi voulut bien leur accorder une partie de ce qu'ils lui démandèrent. Il leur permit de ſortir de la Ville, mais ſans armes & ſans bagages, & laiſſa la liberté à ceux qui furent bien aiſes d'y ref-

rester, de continuer leur profession & leur négoce, pourvu qu'ils lui payassent le même Tribut qu'ils payoient au Miramolin, & qu'ils le reconnussent pour leur Souverain.

Loule, au Nord-Ouest de Faro, est une petite Ville, qui n'a rien de fort remarquable que le titre de Comté, qu'elle porte. LOULE.

SILVES.

SILVES au Couchant de Loule, située un peu au-dessous du bord de la mer. Cette Ville a été autrefois plus considérable qu'elle ne l'est à présent. La situation en est tout-à-fait charmante, dans une campagne, qui est toute plantée de beaux jardins & de petites forêts de bons arbres fruitiers; tellement qu'elle est comme un petit Paradis terrestre: aussi a-t-elle le nom de Paraysso. Nonobstant tous ces agrémens elle n'est pas fort peuplée; & comme elle avoit été revêtue de la dignité Episcopale aux dépens d'Ossonoba, on l'en a aussi dépouillée l'An 1590, pour en orner Faro.

Au Sud-Ouest de Silves l'Océan fait deux petites courbures, en s'avançant

SILVES. dans les terres, à l'embouchure de deux petites rivières, & la marée y forme deux bons Ports de barre, où les vaisseaux peuvent entrer dans le tems de la pleine mer: ces deux Ports sont Villa-Nova-de-Portimaon, & Albor.

Le plus Oriental des deux est Villa-Nova; l'entrée en est assez aisée, parce que la passe est fort droite: l'autre, qui est plus au Couchant, savoir Abor ou Alvor, a l'entrée plus difficile à cause des rochers qui la bordent, & parce qu'elle est courbe & que la rivière y va en serpentant.

Albor est un petit Bourg, situé au fond du golfe, qui forme le port, dont je parle; & au milieu du golfe paroit une petite Isle élevée, dont la partie la plus haute est une esplanade, où l'on voit les ruines d'une Ville, bâtie par les Maures. Ces ruines font connoitre que la Ville a été magnifique.

ALBOR.

Les Anciens mettent dans ce quartier de Païs un Port, qu'ils nomment *Annibalis Portus*, le Port d'Annibal. Comme ils en parlent d'une manière un peu vague, sans marquer les distances des lieux, l'on ne peut pas bien dé-

déterminer, si par-là l'on doit entendre Albor, ou Villa-Nova-de-Portimaon : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut entendre ou l'un ou l'autre. Lagos.

Le Bourg d'Albor est dans une vaste plaine, où l'on recueille d'excellent vin.

LAGOS.

LAGOS est une Ville ancienne, dont les Géographes de l'Antiquité nous ont parlé sous le nom de Lacobriga, située au bord de la mer.

Cette Place, où demeure le Gouverneur de la Province, est bien fortifiée; les murailles y sont bâties sur le roc. Le Roi Sébastien y fit construire de son tems un Château qui passoit pour fort, & depuis la révolution du Portugal, on a attaché dix petits bastions à la muraille.

Le Port de Lagos est assez bon, & la pêche des thons y est fort riche; il est défendu par deux bateries de canon, qu'on a élevées sur deux pointes de rocher. Il y a toujours bonne garnison.

Au Couchant de Lagos, la terre s'avançant dans la Mer forme deux poin-

LAGOS. tes, ou Promontoires, qui laissent entre-deux un petit golfe de cinq quarts de lieue d'étendue. La pointe la plus Occidentale des deux est celle que les Anciens ont appellée *Promontorium Sacrum*, & les Modernes le Cap de Saint Vincent. L'autre pointe, comme étant moins considérable & moins remarquée, n'a pas de nom particulier.

On voit là une petite Ville, qui retient encore quelques traces de l'ancien nom du Promontoire, dont elle est à une lieue & demi de distance: on l'appelle Sagrez. Elle fut fondée vers le commencement du XV Siècle par Don Henri, fils du Roi Jean I. Ce Prince aimoit le séjour de cette Ville, & envoyoit delà des Flottes, chercher des routes nouvelles, pour pénétrer dans les Indes Orientales.

Cette Place est un bon Port de mer, très bien fortifié, & pourvu d'une nombreuse artillerie. On l'estime une des meilleures du Royaume.

ALGARVE. La Province d'Algarve a été au pouvoir des Maures l'espace de cinq cens trente-six ans. Elle leur fut enlevée au milieu du XIII Siècle par Alfonse III, Roi de Portugal. Ce Prince fut le prémier, qui en prit le titre de Roi;

au-

auparavant elle n'avoit que le nom de Comté. Alfonse X, Roi de Castille, avoit donné en dot à Béatrix sa fille naturelle, les prétentions qu'il avoit sur l'Algarve, lorsqu'Alfonse III épousa cette Princesse, après avoir répudié Matilde sa prémière femme. ALGARVE.

Ces particularités sont rapportées différemment par quelques Auteurs. Mr. le Quien de la Neuville, qui a écrit l'Histoire de Portugal, dit qu'Alfonse X Roi de Castille donna l'Algarve en Dot à sa fille naturelle Béatrix qu'il avoit eue de Marie de Gusman de Villéna, en lui faisant épouser Alfonse III Roi de Portugal. Cette Dot seroit un présent bien particulier, puisque ce Païs étoit possédé par les Maures lorsque Don Alfonse devenu Roi par la mort de Don Sanche répudia la Reine Matilde son épouse sous prétexte de stérilité, pour épouser Béatrix. Ce mariage, dit Mr. Maugin (*) fit beaucoup de bruit. Matilde s'y opposa, & le fit casser par le Pape Aléxandre IV. La Bulle de ce Pontife eut moins de force que l'amour d'Alfonse; il garda sa nouvelle

(*) Abrégé de l'Histoire de Portugal, p. 89. & suiv.

ALGARVE. velle Epouse, & par bonheur sa Comtesse Matilde venant à mourir quelque tems après la cause de l'invalidité de ce mariage cessant, le Pape le confirma & légitima le Prince qui en avoit été le fruit.

Cette affaire terminée, Don Alfonse porta toutes ses pensées à la guerre. Il fit des desseins sur l'Algarve. Le Roi de Castille son Beau-père en ayant commencé la conquête, & le plus renommé de ses Généraux Payo Cortéa Maître de l'Ordre de St. Jaques, Portugais d'origine, y étant alors occupé, Don Alfonse envoya la Reine Béatrix son Epouse lui demander la cession de ses droits sur ce Païs. Le Castillan reçut favorablement cette Princesse sa fille, & lui accorda la cession qu'elle demandoit sous certaines conditions, auxquelles il renonça quelque tems après, en faveur de Don Dénis l'Infant de Portugal son Petit-fils.

Mr. Maugin a très bien senti les difficultés qu'on peut faire contre cette demande de la part du Portugal, & contre cette cession de la part de l'Espagne, il ne les dissimule point: il n'est pas à croire, dit-il, que les Castillans eussent plus de droit sur l'Algar-

ve que les Portugais: au contraire ceux-ci paroissoient être les mieux fondés à prétendre cette Province, puisqu'ils avoient conquis autrefois sur les Maures la Ville de Silves Capitale de l'Algarve, & l'avoient conservée pendant plus de quarante ans. Il est vrai qu'ils l'avoient perdue, mais ils l'avoient reprise pour la seconde fois avant que le Général Castillan arrivât aux frontières de l'Algarve. On a même des Lettres, qui montrent que les Rois de Portugal & de Castille faisoient de concert la conquête de ce Païs. Ainsi la Reine de Portugal n'alla dans la Castille, autant qu'on le peut croire, que pour travailler au réglement des Limites, ou pour empêcher que les Castillans ne se fissent un propre des conquêtes Portugaises, ou enfin pour obtenir un ordre au Général Castillan de rendre les Villes d'Ajustrel & de Mertola, qu'il avoit surprises, bien qu'elles appartinssent aux Portugais. ALGARVE.

Ce sont les conjectures de Mr. Maugin. Il faut ajouter, que si l'Algarve lui avoit été donnée pour sa Dot, comme le dit Mr. Baudrand, qui la fait fille d'Alfonse IX, & non pas d'Alfonse X, qu'avoit à faire le Roi de

ALGARVE. Portugal de faire solliciter la cession des Droits de son Beau-père sur ce Païs.

Quoiqu'il en soit, Alfonse III entra dans l'Algarve, & fut joint près de Sélir par le Général de l'Armée Castillane, qui l'ayant reconnu pour Souverain de ce païs, lui rendit compte de ses conquêtes, & lui offrit son service. Ce Monarque l'accepta. Ils furent de compagnie mettre le siège devant Faro, qui se rendit peu de tems après.

Don Alfonse mena son Armée victorieuse devant Joulé, qu'il prit d'assaut, Algésur & Albufeyra eurent le même sort. En un mot, il se rendit maitre de tout le reste de l'Algarve, & en chassa les Musulmans qui le possédoient depuis cent quatre-vingts ans.

Ainsi le Portugal est devenu maitre de l'Algarve par droit de conquête, & le Beau-père la facilita à son gendre par le sécours qu'il lui donna pour cela. Dénis I, fils d'Alfonse & de Béatrix, surnommé le Père de la Patrie, prit le Titre de Roi des Algarves que ses Successeurs ont conservé.

Le nom d'Algarve se donnoit du tems des Maures à une étendue de Païs beau-

beaucoup plus grande que celle de l'Al- ALGARVE.
garve Portugaiſe ; car ſelon Mr. le Quien de la Neuville (*) ce Païs comprenoit beaucoup de terres en Afrique & en Eſpagne. Celles du côté d'Eſpagne s'étendoient depuis les Côtes du Cap St. Vincent jusqu'à la Ville d'Almeiria, & l'on y comptoit un grand nombre de Villes & de Châteaux. A ce compte, outre le Païs qui porte aujourdhui le nom d'Algarve, on y renfermoit encore l'Andalouſie & une partie du Royaume de Grénade :

Les Terres du côté d'Afrique contenoient tout ce qu'il y a depuis le Détroit jusqu'à Tréméçen, où ſont ſitués les Royaumes de Fez, de Ceuta & de Tanger, qu'on appelloit anciennement le Royaume de Bénamarin, c'eſt-à-dire toute la Côte de Barbarie qui eſt à l'oppoſite de l'Andalouſie & du Royaume de Grénade. Delà vient que les Rois d'Eſpagne ſe diſent Rois des Algarves, ſans que pour cela les Rois de Portugal, qui jouïſſent auſſi de ce Titre, puiſſent s'en plaindre, puiſqu'ils poſſèdent une grande partie de l'ancienne Algarve, quoique ſous d'autres noms,
com-

(*) Hiſt. génér. de Portugal.

ALGARVE. comme je viens de dire qu'elle renfermoit l'Andalousie & partie du Royaume de Grénade. Le Roi de Portugal se dit Roi des Algarves deça & delà la Mer en Afrique. Cependant tout ce que cette Couronne possédoit sur les Côtes de Barbarie est retombé sous la domination des Maures; il ne lui restoit plus que Tanger qu'elle céda à Charles II, Roi d'Angléterre, pour la Dot de l'Infante de Portugal qu'il épousa; & les Anglois l'ont ensuite abandonné à cause des dépences qui n'étoient pas compensées par une utilité proportionnée. Les Espagnols n'ont que Ceuta dans la Barbarie.

La Province d'Algarve peut passer avec juste raison pour un Païs fertile. Elle rapporte ordinairement assez de bled pour nourrir ses habitans; & celui qui croît près du Cap de St. Vincent, passe pour l'un des meilleurs du Royaume. Lorsqu'il y en manque, on en apporte en quantité de la Campagne d'Ourique, & du Territoire de Mertola, dont la plus grande richesse consiste en bled.

L'Algarve est fertile principalement en fruits & en vin. Toute la partie Méridionale est couverte de vignobles & de

& de Bois de figuiers, & la Mer est féconde en divers genres de poissons fort délicats. Les Vaisseaux étrangers y vont charger d'excellent Vin, des Figues en Cabas, des Raisins secs, des Figues, des Amandes; des Thons & des Sardines, & quelques autres denrées de cette nature, pour les transporter dans les Païs du Nord. ALGARVE.

Après avoir donné la description des Villes d'Espagne & de Portugal, & avoir fait remarquer tout ce qui s'y trouve de plus curieux, nous allons entréprendre de donner une idée claire & distincte de ce qui concerne le Gouvernement de ces deux Royaumes, de leur Etat politique, des Mœurs & des Coutumes des Habitans, de leur Commerce, de leur Religion, de leurs Fêtes, des qualités de l'air & du terroir, en un mot de tout ce qui peut faire connoitre plus particuliérement ces deux Monarchies.

Instructions pour ceux qui voyagent en Espagne & en Portugal.

ON dit d'ordinaire que les Voyageurs ont besoin de deux choses, d'argent & de patience; mais ces deux cho-

choses sont particulièrement nécessaires à ceux qui veulent voyager en Espagne. Par l'Espagne j'entens dans tout ce discours la Monarchie des Castillans & le Portugal. La patience est d'un fort grand usage pour ceux que la curiosité conduit jusques dans ce Païs-là; car on n'y trouve pas les agrémens que l'on rencontre en voyageant dans les autres Païs, & sur-tout dans la France, qui est un Païs incomparable à cet égard.

Quand on passe de la France en Espagne, on ne trouve plus les douceurs qu'on a eues dans le Païs qu'on vient de quitter, & l'on est surpris de trouver une si prodigieuse différence, je ne dis pas dans la Langue, car ce seroit peu de chose, mais principalement dans les manières de vivre & de recevoir les Etrangers.

Les choses vont encore assez bien dans la Catalogne & la Navarre, où les Peuples ont quelque chose de l'ouverture & de l'humanité Françoise; mais dans l'Arragon, dans la Biscaye, & ailleurs, généralement dans toute la Monarchie, il faut se résoudre à faire mauvaise chère. Il est vrai que de cette manière on dépense moins, & c'est

c'eſt là un profit tout clair que l'on fait.

On entre d'ordinaire dans les Hotelleries par l'écurie, du moins dans de certaines Provinces; on vous mène dans quelque chambre, où vous trouvez les quatre parois, quelquefois un bois de lit; pour chandelle on allume un grand nombre de petites bougies, qui font aſſez de lumière pour voir ce que vous mangez; & afin que l'odeur & la fumée de tant de bougies n'incommode pas, on vous apporte, ſi vous le ſouhaitez, un braſier de noyaux d'olives en charbon. Quand on monte, on trouve au haut de l'eſcalier, la *Segnora de la Caſa*, qui a eu le tems de prendre ſes beaux habits de dimanche, pour vous faire honneur & s'en faire à elle-même.

Ordinairement on n'entre dans aucun logis pour dîner. On s'arrête en pleine campagne, à l'ombre de quelque arbre & au bord d'un ruiſſeau, s'il s'en trouve, & l'on mange de ce dont on s'eſt garni; cependant les Muletiers, qui vous conduiſent, font repaître leurs mulets, leur donnant de l'orge ou de l'avoine, mêlée avec de la paille hachée; car ils n'ont point de foin.

Quand

Quand on veut voir l'Espagne, on loue un Moço-de-Mula, c'est-à-dire, un garçon Muletier, pour vous conduire par-tout où vous souhaitez d'aller, & moyennant un prix, dont on convient avec lui, il est obligé de vous conduire, & de se nourrir avec ses mulets: on n'y voyage d'ordinaire qu'en Mules ou Mulets, & les Chevaux y sont plus rares que ces animaux hétéroclites.

Pour revenir aux Hôtelleries, quand on y arrive, fut-il minuit passé, l'on n'y trouve rien de prêt, non pas même un pot sur le feu. L'Hôte ne vous donne que le couvert & le lit, pour tout le reste, il le faut envoyer chercher, si vous ne voulez prendre la peine d'y aller vous-même. On donne l'argent nécessaire, & l'on va vous chercher du pain, du vin, de la viande, & généralement tout ce que l'on souhaite, si tant est qu'on le puisse trouver. Il est vrai que cette coutume a son bon côté.

Le prix de toutes ces choses est règlé, l'on sait ce qu'il faut payer, & un Hôte ne peut pas friponner. On vous apprête votre viande, & l'on donne une réale & demi, ou deux réaux pour

le

le servicio, comme ils parlent, & autant pour le lit, ce qui revient environ à quinze sous de France. Si l'on se trouve dans quelque grande Ville, on aura une nappe grande comme une serviette, & une serviette grande comme un mouchoir de poche; dans d'autres endroits il faut s'en passer.

Les Lits ne sont pas fort ragoutans; quelque matelas, ou quelque paillasse, ou tout au plus une couverture de coton; à la campagne il faut passer la nuit sur le carreau, ou bien sur quelque botte de paille, qu'on doit avoir soin de faire bien secouer, pour en chasser la vermine.

Les Hôtes sont, pour la plupart, des misérables, qui n'ont ni bien ni honneur, qui friponnent les passagers tant qu'ils peuvent, & tout ce qu'ils leur attrapent, est de bonne prise. Il y a quelques bonnes Auberges dans les principales Villes, comme à Madrid, à Séville, à Lisbonne & à Cadix, mais ce sont pour l'ordinaire des François ou d'autres Etrangers, qui les occupent.

Il faut avouer qu'on trouve par-tout de la viande excellente, mais ils ne la savent pas apprêter. Le mouton est

fort tendre, le poisson est pour l'ordinaire excellent, & l'on y trouve des pigeons, des perdrix rouges, & des jambons d'un goût exquis.

Le vin est aussi naturellement d'un goût exquis, & fort stomachal, particulièrement le rouge, mais on ne le boit pas en Espagne avec plaisir, parce qu'on le met tout dans de grands Vaisseaux faits de peaux de boucs godronnées, qui sentent la poix & le bouc, à faire vomir. Il n'y a que la Catalogne & le Royaume de Valence, où l'on se serve de tonneaux.

Le Vin qui se fait dans l'Isle de Cadix est délicieux, & se prépare de la manière suivante (*). On effeuille les Vignes, afin que rien n'empêche l'ardeur du Soleil d'opérer sur les grappes, & quand elles ont toute la maturité qu'elles peuvent avoir, on les coupe, & on les met dans une grande cuve, au milieu de laquelle on laisse une espace vuide capable de contenir un mouton, ou un chien que l'on y met entier chaussé, & vêtu après qu'on l'a égorgé. On jette par dessus de la chaux vive avec quelques livres de poivre con-

(*) Labat, *Voyages d'Espagne*.

concassé & de gingembre, & des feuilles de laurier. On remplit de raisins le reste de l'espace vuide, & toute la cuve jusqu'à un pied près du bord. On y verse ensuite de l'eau, en une certaine quantité, & on laisse fermenter & bouillir tout ce mêlange pendant quatre à cinq jours, qui suffisent pour consommer si absolument l'animal qu'on y a mis, qu'on ne trouve pas la moindre esquille de ses os. On ouvre alors la champlure qui est au bas de la cuve, & pendant que quelques hommes qui y sont entrés, foulent le raisin avec leurs pieds de toutes leurs forces, on porte la liqueur dans les futailles qu'on a préparées, où l'on distribue également tant celle de la cuve que celle qui sort du pressoir; on jette dans chaque futaille une douzaine de blancs d'œufs battus avec le vin pour amasser promptement l'ordure, & l'écume, & les faire sortir par la bonde à mesure que le vin bout; avec tous ces salmigondis, on ne laisse pas de faire des vins excellens dans tous ces quartiers. Les Chartreux de Xérès prétendent que le leur doit l'emporter sur tous les autres.

Le pain, que l'on mange dans ces

 Hô-

Hôtelleries, eſt fait de bled de Turquie; il eſt paſſablement blanc, & fort doux, mais peſant & de dure digeſtion. Ainſi l'on n'y a pas beaucoup dequoi ſatisfaire le goût; mais ceux qui veulent y faire meilleure chère, doivent y voyager dans le tems des fruits; car alors ils trouveront toujours ſurement dequoi ſe régaler avec les figues, les raiſins muſcats & autres, les oranges, les citrons & les limons, ſans parler des poires, des pommes, & d'autres fruits moins conſidérables.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant eſt qu'en approchant de Madrid, le centre de la Monarchie, on ne rencontre pas mieux, & il ne ſemble pas qu'on ſoit à la porte d'une Ville Capitale. En Portugal, c'eſt la même chose, & il n'y a de différence que du plus au moins, ſelon la diverſité des lieux ou des Hôtes, dans ces deux Royaumes. La route de Madrid eſt la meilleure de toutes, & celle où l'on eſt le mieux ſervi; mais auſſi tout y eſt fort cher.

Comme l'Eſpagne n'eſt pas, à beaucoup près, autant peuplée qu'elle le pourroit être, on y fait ſouvent cinq ou ſix lieues de chemin, avant que de trouver une Hôtellerie, pour ſe rafrai-

chir.

chir, & l'on fait quelquefois une journée toute entière, sans rencontrer autre chose qu'une *Posada* toute seule.

Dans le Portugal on ne trouve que de méchans matelats pour mettre sur le carreau, si minces qu'on sent toute la dureté de la terre, il n'y a point d'autre remède que d'en prendre plusieurs à un sou pièce, si l'on est en lieu où l'on en puisse avoir pour son argent. On n'y a pour lumière, que celle des lampes, ou de certain bois, qui fait une grande clarté.

Quand un Espagnol voyage, il a toujours toute sa provision avec lui: sa valise est sur le devant de la selle, & lui sert d'appui: au lieu de pistolets, il porte deux flacons de cuir bouilli, pendus à l'arçon de la selle, aux deux côtés, & au dessous une espèce de poche ou de bourse de cuir, où l'on met de la glace en Eté, pour tenir le vin frais. La méthode est fort bonne, & même nécessaire dans ce Païs là: je conseille à tous ceux qui veulent voyager en Espagne, de n'oublier pas en sortant d'un gîte, d'y faire provision de viandes & de vin, pour un jour ou deux.

Une autre chose à laquelle il faut que les Voyageurs prennent garde, est

la Douane. L'Espagne est divisée en quinze Provinces, sans compter le Royaume de Portugal, comme je l'ai remarqué, & chaque Province faisant, pour ainsi dire, un Etat à part, toutes les fois qu'on passe de l'une à l'autre, ce qui arrive assez souvent, il faut à chaque passage raisonner avec les Douaniers, consigner entre leurs mains ce que l'on porte, & leur payer les droits qu'ils éxigent. C'est là la plus grosse dépense qu'on soit obligé de faire, & cette dépense va fort loin, tant parce qu'elle revient souvent, que sur-tout à cause de l'avarice des Douaniers, qui sont après à la proie, & ne font point difficulté de confisquer tout l'équipage d'un Etranger, pour la moindre faute contre les ordonnances, quand même on est muni d'un Passeport du Roi. Cependant ils n'y font souvent aucune attention, & ils obligent les gens à prendre un billet d'eux, afin d'avoir occasion de se faire donner de l'argent. Il y a même quelques Provinces, où l'on ne permet pas de porter une somme médiocre d'argent hors des frontières, il faut donc prendre des lettres de change, & l'on perd toujours sur le change.

Qua-

Qualités de l'Air & du Terroir.

L'AIR de l'Espagne est généralement pur, sec & chaud, & fort bon pour la santé de l'homme. Il est humide en quelques Provinces, comme dans la Galice, & froid dans les parties du Nord & dans les Montagnes. Mais pour tout le reste du Païs, il y pleut rarement, & l'on y a le plus pur & le plus beau Ciel, qui se puisse voir; il n'y a pas le moindre petit nuage, qui dérobe la vue du Soleil.

L'hiver ne s'y fait presque point sentir, & dès le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin, l'on n'éprouve point de froid, qui fasse qu'on ait besoin de feu. Il n'y gèle jamais plus de l'épaisseur de deux écus, & l'on n'y voit guère de neige que sur les Montagnes. Dans ces mois-là les jours sont aussi beaux que les plus beaux qu'on ait ailleurs.

Il est vrai que dans les mois de Juin, de Juillet, & d'Aout, la chaleur y est ordinairement insupportable, particulièrement au cœur du Païs & dans les Provinces Méridionales: en récompense les nuits y sont charmantes, & aussi déli-

délicieuſes que les plus beaux jours des Païs du Nord. La chaleur s'y fait ſentir avec tant de force, qu'elle fait tarir un très grand nombre de petites rivières & de ruiſſeaux ; & comme avec cela le terrain eſt naturellement ſec, il s'y fait une pouſſière horrible.

Ce qui augmente la chaleur eſt la ſérénité de l'air jointe au défaut des vents, qui n'y ſouflent pas ſi ſouvent, comme en d'autres Païs plus avancés au Nord. On y ſent à la vérité un certain vent frais, qu'on nomme Gallégo, parce qu'il vient des montagnes de la Galice. Mais il faut bien ſe garder de le prendre pour un doux Zéphir: il eſt rafraichiſſant, mais il glace les membres, pénètre juſqu'aux os, & ſi, preſſé de la chaleur, on s'abandonne à cet apas trompeur, il mutile ſurement de quelque membre, comme d'un bras ou d'une jambe, & rend même percluſ de la moitié du corps. Et en général il ſe faut précautionner contre les vents de la nuit, car ils ſont d'ordinaire dangereux ; cela fait qu'en divers endroits, ſur-tout dans le Portugal, on voit pluſieurs chambres ſans fenêtres.

Le Terroir de l'Eſpagne eſt inégal, com-

comme il l'eſt par tout Païs; mais généralement parlant, il eſt ſec & montueux, néanmoins fort fertile par-tout où il eſt arroſé.

Il y a de grandes chaines de Montagnes, d'une étendue & d'une hauteur prodigieuſe, car outre les Pyrénées qui ſont aſſez connues, on y voit le Mont Vindius ou Solorius, qui traverſe tout le Païs de l'Orient à l'Occident, dès les Pyrénées juſqu'en Galice; les deux Monts Herminius dans le Portugal; la Sierra d'Occa dans la Caſtille Vieille; la Sierra Moréna, qui règne auſſi de l'Orient à l'Occident, entre l'Eſtrémadoure & l'Andalouſie, s'étendant juſqu'à la Mer, aux frontières du Portugal; pour ne pas parler de pluſieurs autres moins conſidérables, qui ne ſont que des rameaux des prémières, & que l'on connoit ſous des noms particuliers.

Ces Montagnes ſont en quelques endroits, ſèches, arides, & ſtériles; on n'y voit que des rochers tout pélés, & nuds comme la main. Dans d'autres endroits elles ſont couvertes de grandes & de vaſtes forêts, de diverſes eſpèces d'arbres, entre leſquels il y en a qui ſont rares en d'autres Païs, comme les

lièges, les chênes-verds, les carrouges, les lotiers, les palmiers & quelques autres. Il s'y trouve aussi de très bons simples, & des herbes fort salutaires, pour la guérison de diverses maladies, particulièrement dans les Pyrénées & dans les Montagnes de Valence. Il y a de très bons paturages, où l'on nourrit une infinité de troupeaux.

Les campagnes sont généralement sèches, & il y a des endroits, où l'on fait quelques lieues sans trouver un arbre, à l'ombre duquel on se puisse reposer. Cette sécheresse du terroir vient de trois causes, du petit nombre de sources & de fontaines qui s'y trouvent, à proportion de l'étendue du terrain, du peu de profondeur des rivières & des Fleuves qui l'arrosent, & enfin de la chaleur excéssive des mois de l'Eté, qui fait tarir les sources.

Les parties les mieux arrosées sont celles des Provinces maritimes, parce que toutes les rivières s'y rendent, & les plus grandes y sont grossies de la dépouille des plus petites. Les Maures avoient sagement pourvu à cet inconvénient, par un grand nombre de puits, qu'ils avoient creusés dans les campagnes, & par de petits canaux ou ri-

rigoles, dans lesquelles ils conduisoient l'eau, pour arroser tous les lieux qui en avoient besoin. Il y en a plusieurs qui subsistent encore aujourdhui, surtout dans les Royaumes de Grénade & d'Andalousie, & les Espagnols qui s'en sont accommodés, en savent bien profiter: s'ils vouloient prendre la peine de faire le même par-tout où il est nécessaire, le Païs seroit d'un très grand rapport, étant naturellement très bon & très fertile: desorte qu'on peut dire avec vérité, que si l'Espagne étoit habitée par un peuple laborieux & industrieux, comme le sont les François, les Anglois & les Hollandois, ce seroit le Païs le meilleur, le plus fertile, le plus riche, & le plus heureux, qu'il y ait non-seulement dans l'Europe, mais dans tout le Monde même. Delà vient que les Anciens ont parlé de l'Espagne comme d'un Païs merveilleux, en un mot comme d'un Paradis terrestre: elle étoit alors habitée par un peuple plus laborieux, que celui qui l'occupe aujourdhui.

Le défaut de culture fait qu'on n'y a pas abondance de grains; la Castille entr'autres en manque, & il y en faut porter d'ailleurs, comme de France,

& des Villes maritimes ; c'eſt en cette conſidération que les Vaiſſeaux chargés de bled, ne payent point d'impôt au Roi. Cela fait que le pain y eſt ordinairement cher, & que ce qui ne couteroit pas ailleurs quatre ſous, en coute là dix ; delà vient encore qu'on donnera plutôt un verre de vin à un mandiant, qu'un morceau de pain. Il arrive quelquefois que les Voyageurs ne pouvant avoir du pain dans les Villes pour leur argent, ſont obligés d'aller trouver le Magiſtrat, qu'on nomme Corrégidor, pour s'en faire donner.

On recueille en Eſpagne du froment, de l'orge, diverſes eſpèces de légumes, du ſeigle, & du bled de Turquie ; il ne s'y trouve point d'avoine, il en faut faire venir d'ailleurs. Je m'imagine que cela procède de la ſécheresſe du terroir. Elle eſt ſi grande que le bled eſt quelquefois havi ſur la plante, & il y ſoufle un vent d'Eſt, qui conſume, comme un feu, tous les bleds par où il paſſe, dans le point même de leur maturité Ajoutons à cela que certains quartiers du Royaume, comme la Caſtille & l'Eſtrémadoure, ſont expoſés à des eſſaims de Sauterelles, qui broutent, pour ainſi dire, le verd &

le

le sec, & dévorent le bled jusqu'à la racine. Il est vrai aussi que cela n'est pas ordinaire.

Les Espagnols ont une si grande horreur pour ces Sauterelles, que dans les années qu'il y en a, ils ne veulent point manger de Perdrix, parce qu'elles se nourrissent de ces insectes; mais les Etrangers, qui ne sont pas si scrupuleux, en font fort bonne chère. Le Roi d'Espagne a ses Terres particulières, qu'il fait semer pour l'usage de sa Maison, & lorsque la pluie manque, il les fait arroser par des hommes destinés à cet office. Enfin pour finir cet article, tout le grain, qui croit en Espagne, est parfaitement beau, & de fort bon goût.

Le vin y est excellent, soit blanc, soit rouge ou clairet; mais il n'est pas agréable au goût, parce qu'on le met dans des peaux de bouc apprêtées, tellement que l'odeur en est toujours mauvaise, tenant ou de bouc ou de la poix.

Celui qu'on porte dans les Païs étrangers, est meilleur que celui qui se débite dans le Païs même; parce qu'on le met dans des tonneaux ou dans des bouteilles propres, & qu'il perd sa ru-

desse par le transport. Il ne fait pas grand mal aux Espagnols, car ils en boivent fort peu. Il y a de petits Cabarets, où l'on en tient à vendre, mais il est ordinairement éventé, parce qu'on le garde dans des vases de terre tout ouverts.

Les fruits sont comme tout le reste, c'est-à-dire, naturellement excellens; on y a des poires, des pommes, des chataignes, des noix & des olives. Les Oliviers y sont en si grande quantité, qu'on en voit en divers endroits des forêts entières: cela fait que l'huile y est extrêmement abondante, & que les Espagnols, faute de beurre, cuisent & apprêtent tout avec de l'huile. Les figuiers & les grénadiers y sont là, comme les arbrisseaux des haies vives dans les Païs du Nord. On y a aussi des oranges, des citrons, des dates, des limons, des capres, des carrouges, du safran, & des noix de galle. Il s'y trouve divers herbages, qui sont d'un goût admirable, particulièrement des laitues, & des asperges.

La viande y est fort délicate, & très succulente, & si elle passoit par les mains de gens propres & habiles elle seroit d'un gout exquis; mais les bouchers

chers ne la savent pas accommoder proprement. On estime particulièrement les Jambons de Cerdaigne & de Lamégo, & le bœuf de l'Estrémadoure. La volaille & le gibier y sont fort bons, mais fort chers. Dans les Provinces maritimes on a d'excellent poisson, mais dans le cœur du Païs il est plus rare & extrêmement cher.

Les Montagnes sont fécondes en carrières & en minières: on y trouve divers genres de marbres & de pierres précieuses; plusieurs mines de divers minéraux, comme alun, soufre, salpêtre, calamine, & diverses sortes de sel; outre le sel de mine, on en cuit dans le cœur du Païs, & sur les côtes, plus qu'il n'en faut pour tout le Royaume. On y trouveroit des mines d'or, d'argent & d'autres métaux précieux, mais il est défendu de chercher les deux prémiers, tandis que les Indes auront dequoi en fournir. Quelques-unes des rivières roulent de l'or dans leur sable, & l'on sait que le sceptre & la couronne des Rois de Portugal sont faits l'un & l'autre de l'or, qui a été trouvé dans le Tage.

J'ai déja décrit les divers Ports de Mer qu'il y a dans l'Espagne; je me

contenterai de remarquer qu'il y en a douze ou treize principaux: St. Sébastien, Bilbao, Ferrol, la Corugna, Porto, Lisbonne, Cadix, Puerto Sta. Maria, Malaga, Carthagène, Alicante, Grajo près de Valence, & Barcelone.

L'Espagne manque de Matelots, c'est pourquoi au retour de la Flotte des Indes, on les tient en arrêt, afin qu'ils ne puissent pas s'évader, & que la Flotte ne reste pas dénuée de monde; le Roi n'a pas beaucoup de Vaisseaux, & la Hollande seule en équiperoit autant en un mois, que Sa Majesté Catholique en six. Les meilleurs hommes de Mer sont les Biscayens & les Portugais.

Pour ce qui regarde les animaux de ce Royaume, il y a un assez grand nombre de Montagnes & de forêts, où l'on trouve quantité de gros & de menu gibier, particulièrement des taureaux sauvages. Le Roi & les plus grands Seigneurs ont des parcs, où l'on entretient quantité de daims, de cerfs, de chevreuils, & d'autres animaux semblables. Il se trouve quelques sangliers, & quelques loups dans les Pyrénées; je ne sache pas qu'il y ait aucun ours. Mais de toutes les bêtes sauva-

ges,

ges, il n'y a point d'eſpèce qui ſe trouve en ſi grande quantité, que les lapins; auſſi y font-ils beaucoup de mal aux fruits de la terre, tant à creuſer, qu'à brouter.

Les campagnes & les Montagnes ſont couvertes de grands troupeaux de brebis, de chèvres, & de bœufs ou de vaches. Les chevaux & les mulets ſont ceux qu'on priſe le plus de tous les animaux de l'Eſpagne. Les prémiers ont été eſtimés dans tous les ſiècles, à cauſe de leur viteſſe & de leur beauté. Ceux d'Andalouſie, & particulièrement ceux d'autour de Cordoue, paſſent pour les plus légers, auſſi bien que ceux du Portugal; mais ceux d'Aſturie ſont les plus forts. Les meilleurs mulets viennent de la Caſtille, & particulièrement de la Manche, le Païs du vénérable Don Quichotte; auſſi ſont-ils forts chers, & le couple coute à Lisbonne juſqu'à huit cens écus.

On ne voyage dans toute l'Eſpagne qu'en mulets, ſoit qu'on les employe pour monture, ou pour porter une litière ou tirer un caroſſe: cela vient de ce qu'ils y ſont beaucoup plus propres que les chevaux, car l'Eſpagne eſt montueuſe en tant d'endroits, & l'on

trouve si souvent des chemins étroits, difficiles, pierreux, & dangereux pour les précipices, qu'il seroit impossible de marcher surement avec des chevaux, au lieu que les mulets ont le pied si ferme, qu'en cent & deux cens lieues de chemin dans des Montagnes, ils ne feront peut-être pas un faux pas.

On a dans l'Espagne une espèce de voiture qui est inconnue dans les autres Païs: c'est des galères que je veux parler. Ce sont de grands bâtimens de la forme des chariots de poste de Hollande & d'Allemagne, mais cinq ou six fois plus longs, ronds par dessous, & couverts de toile par dessus. On y attèle ordinairement une vintaine de chevaux pour les trainer, & il y peut tenir quarante personnes à chacune. Ces machines vont lentement; on y fait sa cuisine, on y a toutes ses provisions, & l'on y couche aussi commodément qu'on le feroit dans bien des Hôtelleries du Plat-Païs. Il en part toujours dix ou douze à la fois, pour s'entresécourir au besoin; car cela verse quelquefois, & lorsque ce malheur arrive, il ne faut pas moins de cent hommes pour le relever.

Le grand uſage qu'on fait des Mulets en Eſpagne eſt cauſe qu'on n'y a pas tant de chevaux qu'il ſeroit néceſſaire ; & c'eſt un des défauts auxquels les Rois n'ont pas aſſez pris garde. Un Roi de Portugal avoit bien ſenti cela, lorſqu'il lui vint dans l'eſprit de défendre l'uſage des Mulets.

Les Eccléſiaſtiques, Séculiers & Réguliers, qui ont accoutumé d'aller partout montés ſur des Mules, ne voulant pas acquieſcer à cette défenſe, lui repréſentèrent leurs droits & leurs privilèges, en vertu deſquels il leur accorda diſpenſe pour ſe ſervir de Mules, mais en même tems il défendit à tous les Maréchaux de ſon Royaume, de ferrer ni Mule ni Mulet, pour qui que ce fût, ſur peine de la vie. Il eſt certain que la trop grande quantité de Mulets, que dépeuplent les Haras de l'Eſpagne, n'eſt pas l'une des moindres cauſes de ſa foibleſſe, en ce qu'elle s'en trouve dépourvue, lorſqu'on y porte la guerre.

Mœurs

Mœurs des Espagnols, leur manière de vivre, leur science, leurs divertissemens, &c.

LES Espagnols ont le teint un peu olivâtre & bazanné, la taille médiocre, mais fine, l'œil vif & fin, les dents assez bien rangées, la tête belle, & les traits assez réguliers, & ils sont maigres & décharnés. Ils portent ordinairement leurs cheveux, & c'est rarement qu'on leur voit charger la perruque. Ils les partagent aux côtés de la tête, & les passent derrière l'oreille.

Leur habit est un chapeau doublé de taffetas noir, une golille, qui est une espèce de petit colet de carton, couvert de quelque légère étoffe, qui leur tient le cou droit & serré, un juste-au-corps large à manches serrées, & toujours de quelque étoffe noire, des chausses étroites, des bas bien tirés, & des souliers d'un cuir fort délié. Ajoutez à cela qu'ils ne mettent point de poudre à leurs cheveux, qu'ils portent ordinairement une épée effroyablement longue, un poignard attaché à la ceinture, & un manteau par des-

dessus tout le reste. Pour ce qui est de leurs mœurs & de leur manière de vivre, ils sont fort sobres pour le vin & pour les viandes.

Ils boivent fort peu de vin; ils mangent peu, le commun & les Bourgeois même se contentent d'un plat de laitues, d'olives, ou de ravonets; & la populace se régale avec une gousse d'oignon. Les Espagnols ont un proverbe qui porte que, *Unas azeitunas, una salada y ravanillos son comida de Cavalleros;* ce qui signifie que *des olives, une salade & des raiforts sont un manger de Cavaliers.* Mais on leur reproche que quand ils sont en fêté chez quelqu'un qui les invite, ils mangent avec excès.

Soit naturel, soit affectation, ils ont un grand air de sérieux & de gravité, qui impose à ceux qui ne les connoissent pas: ils sont froids, réservés, peu communicatifs, mais aussi quand ils ont de l'amitié pour quelqu'un, & qu'ils viennent à bout de quitter leur gravité pour quelque moment, on les trouve fort jolies gens, gais, animés, enjoués & pleins d'une agréable vivacité.

Un Auteur, que nous avons déja cité,

cité, fait un portrait assez étendu des Espagnols dont il parle en ces termes. Les Espagnols ont des vertus respectables, & des défauts condamnables, de même que tous les autres Peuples. Ils ont l'esprit sublime, pénétrant & très propre pour les plus hautes Sciences: mais par malheur cet esprit n'est pas cultivé par une belle éducation, ce qui fait qu'on n'y voit pas communément tant de Savans qu'en France, & en quelques autres Païs où il y a de célèbres Ecoles & de fameuses Académies pour l'instruction de la jeunesse.

Malgré tout cela, on ne laisse pas d'y voir des hommes d'une profonde érudition dans le goût de la Nation. Ce goût consiste à s'attacher particulièrement à l'étude de la Philosophie, de la Théologie Scholastique, de la Médecine, de la Jurisprudence, & de la Poësie; mais c'est d'une manière bien différente de la nôtre; car à l'égard de la Philosophie, il sont tellement esclaves des opinions des Anciens, que rien n'est capable de leur faire embrasser celle des Modernes, non plus qu'à l'égard de la Médecine. Aristote, Scot & Saint Thomas sont des

des Oracles si infaillibles selon eux, que quiconque s'aviseroit de ne pas suivre servilement l'un des trois, ne sauroit aspirer à la qualité de bon Philosophe ; & si un Médecin ne juroit pas par Hippocrate, Galien ou Avicenne, les malades qu'il envoyeroit en l'autre monde, ne croiroient pas être morts dans les formes.

Il seroit à souhaiter qu'ils suivissent aussi régulièrement les règles des Anciens Poëtes, que celles des Anciens Philosophes, sur-tout pour ce qui regarde les Poëmes Epique & Dramatique, dans lesquels ils font fort peu de progrès, à cause qu'ils négligent les préceptes d'Aristote & d'Horace pour s'abandonner aux saillies de leur esprit plein de feu & d'imagination ; desorte que d'un trop grand attachement pour les Anciens en matière de Philosophie & de Médecine, & de trop de négligence pour eux en matière de Poësie, il arrive presque toujours qu'ils ne sont ni bons Philosophes, ni bons Médecins, ni bons Poëtes, parce qu'en s'attachant trop aux uns, ils adoptent toutes leurs erreurs, & en négligeant trop les autres, ils introduisent dans leur Poësie une espèce d'irrégularité, qui effa-

efface tout le feu de cette imagination vive qui brille dans leurs vers, & qui les fait dégénérer en un pompeux galimathias.

S'ils négligent les règles de la Poësie, ils ne sont guère plus exacts pour celles de la Prose, aussi voit-on fort peu de bons Orateurs parmi eux, si on en excepte quelques Prédicateurs, qui doués d'une éloquence naturelle, semblent n'avoir pas besoin du secours de l'Art.

Les occasions dans lesquelles ils se donnent carrière, c'est lorsqu'ils s'acharnent à quelque question de Logique, de Métaphysique, ou de Théologie Scholastique. On peut dire qu'ils ne l'abandonnent jamais qu'ils n'ayent, pour ainsi dire, épuisé la matière. Si la Positive avoit les mêmes charmes pour eux, il n'y a pas de doute qu'ils n'y fissent les mêmes progrès, mais presque aucun ne se pique de s'y appliquer.

Pour ce qui regarde les Théologiens Moraux, on peut dire que l'Espagne seule en a plus produit que le reste de la Chrétienté, mais dont le nombre est infiniment plus considérable que l'autorité, y en ayant plusieurs qui ont en-

enseigné des opinions qui ont été censurées, ou par l'Eglise, ou par les plus célèbres Universités. Mais en revanche, il faut demeurer d'accord que quantité de leurs Auteurs ont excellé dans les Ouvrages de piété, & ont enrichi l'Eglise d'une infinité de Livres qui traitent de la vie spirituelle, que toutes les autres Nations se sont fait honneur de traduite en leurs Langues.

Le nombre des Jurisconsultes y est infini, & l'on ne sauroit nier sans injustice que la Jurisprudence n'y soit enseignée foncièrement aussi bien que la plus rafinée Politique.

Si de la disposition qu'ils ont pour les Sciences, nous passons à leurs autres bonnes qualités, nous trouverons qu'ils sont fins, adroits, sages, secrets, mystérieux, patiens dans les adversités, ardens dans leurs entréprises, constans à les poursuivre, lents à se déterminer, mais solides dans leurs délibérations.

Ils sont généreux, magnifiques, libéraux, officieux, charitables, bons amis, délicats sur le point d'honneur, sincères dans leurs amitiés, doux & agréables dans la conversation, graves

 dans

dans leurs discours, ennemis de la médisance, sobres dans le manger, & si éloignés de l'esprit de débauche, que si un homme de distinction s'enivroit une fois dans sa vie, il seroit perdu de réputation pour le reste de ses jours; ce qui fait que parmi les personnes qui sont au dessus du commun, il y a plus de honte en Espagne d'entrer dans un cabaret, qu'il n'y en a en France d'entrer dans un lieu suspect.

Pour faire concevoir à mon Lecteur une haute idée de leur éxactitude à tenir ce qu'ils ont promis, je n'ai qu'à le prier de lire attentivement ce qui arriva sous le règne de Philippe II.

Une Dame de la prémière qualité, & qui mérite bien que je mette ici son nom, aima mieux sauver la vie au meurtrier d'un fils unique qu'elle avoit, que de manquer à la parole qu'elle lui avoit donnée. Cette Dame qui étoit de l'illustre Maison de Moncada, & qui avoit épousé un Seigneur des plus distingués de la Cour, étant seule dans son appartement où elle étoit occupée à lire, un homme vêtu à la Françoise, & qui avoit une épée sanglante à la main y entra, & la conjura par tout

ce

ce qu'elle avoit de plus cher au monde, de permettre que sa maison lui servît d'azile, sans quoi il ne pouvoit éviter de perdre la vie par la main du bourreau. Je viens malheureusement de tuer un homme, Madame, lui dit-il en peu de mots, & je suis vivement poursuivi par des gens qui se vont saisir de moi, si je n'obtiens pas de votre compassion la grace que je vous demande. Entrez en diligence dans un cabinet que cette tapisserie cache, lui répondit cette généreuse Dame, & ne craignez pas que je puisse être capable d'abuser de la confiance que vous avez eue en moi. Le tems est trop précieux & la conjoncture trop pressante pour en pouvoir dire davantage: mais la suite justifiera que rien ne m'est plus cher que ma parole, & puisque votre vie est en mon pouvoir, vous la devez croire en assurance.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il étoit caché, quand ceux qui le poursuivoient entrèrent chez cette Dame, où ils soutenoient qu'un homme qui avoit encore dans la main l'épée dont il en venoit de tuer un autre, s'étoit retiré: mais elle qui parut à la fenêtre, & qui fit la surprise lorsqu'ils lui apprirent

ce qu'ils désiroient, les mena elle-même par tous les endroits de la maison, excepté dans le cabinet qui servoit d'azile au Cavalier, & n'ayant pas trouvé ce qu'ils cherchoient, ils lui demandèrent pardon de la peine qu'ils lui avoient donnée & se retirèrent. A peine tous ces gens étoient-ils sortis, que l'on porta le fils de la Dame, percé d'un coup d'épée qui lui traversoit le corps.

On apprit à cette infortunée Mère que celui qu'elle venoit d'aider à se cacher, étoit son meurtrier; & je trouve qu'il seroit mal-aisé d'exprimer les mouvemens dont elle se sentit agitée, quand elle vit que son fils venoit d'être tué par la main d'un homme à qui elle avoit promis de sauver la vie.

Après des combats qu'il faut avoir ressentis pour en bien parler, ce qu'elle devoit à sa foi, l'emporta sur ce qu'elle devoit à la nature, & sitôt que la nuit fut venue, elle alla donner la liberté à celui qui lui venoit de ravir le plus cher objet de sa tendresse, & l'unique fruit de son amour conjugal.

Sors d'ici misérable, lui dit-elle, en lui ouvrant la porte du cabinet où elle l'avoit si officieusement caché, & ne t'ex-

t'expose pas davantage aux yeux d'une mère de qui tu viens de tuer le fils. La parole que je t'ai donnée, & qui jusqu'à présent a été inviolable, te dérobe à ma juste vengeance, lorsqu'il m'est aisé de l'assouvir: mais quand elle sera dégagée, & que je t'aurai fait conduire en lieu de sureté, ne doute pas que je ne sois assez bonne mère pour te poursuivre en quelque endroit que tu te retires, & que je ne sois aussi ferme dans mon ressentiment, que je suis éxacte à tenir ma parole.

Le François, qui étoit un Cadet de la Maison de Montluc, voulut faire des excuses à cette Dame, & lui dire que son fils s'étoit attiré le malheur qui lui étoit arrivé en le provoquant à faire ce qu'il avoit fait: mais loin de le vouloir écouter: Sors, te dis-je, interrompit cette Mère désolée, & n'abuse pas d'une grace que ma foiblesse laisse trop longtems durer. Les excuses du meurtrier d'un fils ne font point d'impression sur l'ame d'une mère, & tu ne peux me soutenir qu'il y soit allé de ton honneur, d'attaquer une vie qui te devoit être indifférente, sans m'instruire qu'il y va du mien à ne t'en pas laisser une qui m'est odieuse.

On pourroit rapporter une infinité d'autres exemples qui justifieroient combien les Espagnols sont éxacts dans leurs promesses : mais comme ce détail me meneroit trop loin, je reviens à d'autres qualités qui ne sont pas moins estimables que celles dont je viens de parler.

On peut dire sans crainte d'outrer la matière, qu'il n'y a pas de peuples dont le Roi soit si tendrement aimé. Toutes les Histoires font foi de cette vérité, & César en étoit si pleinement convaincu, qu'après avoir conquis le reste de l'Espagne, il voulut avoir une garde Espagnole auprès de sa personne. Mais quand nous n'aurions pas toute l'Antiquité pour garant de cette inviolable fidélité, nous n'aurions qu'à jetter les yeux sur la conduite qu'ils ont tenue à l'égard de Philippe V pour en être persuadés. Toute la France est instruite qu'après que Charles II l'eut déclaré successeur de ses vastes Etats, une foule d'Espagnols vinrent à Versailles pour lui donner des marques de leurs profonds respects. Quels applaudissemens ne reçut-il pas à son arrivée sur la Frontière ? Les Villes & les Campagnes furent abandonnées par leurs ha-

habitans pour l'aller trouver sur son passage. Des vieillards accablés sous le poids de leurs années, sembloient avoir rappellé toute la vigueur de la plus florissante jeunesse, pour aller du fond des Provinces les plus reculées, répandre des larmes de joie aux pieds de leur nouveau Souverain. Le concours du Peuple fut si grand le jour que ce Monarque fit son entrée dans Madrid, que plusieurs personnes furent étouffées dans la foule, & d'autres estropiées.

Comme ces démonstrations d'amour pourroient passer pour équivoques dans l'esprit de quelques personnes qui ne se contentent pas des apparences, allons à des preuves que j'avance d'autant plus hardiment que j'en ai été le témoin oculaire.

A peine le Roi eut pris possession de sa Monarchie, que l'Empereur intéressa dans son parti presque tous les Potentats de l'Europe pour le détroner. Une Ligue formidable se forma contre lui. On porta les horreurs de la guerre jusques dans le cœur de ses Etats; deux Royaumes & une Province considérable qui eurent le malheur de donner dans les pièges que leur tendirent ses

ses ennemis, subirent le joug de la domination Autrichienne, & deux fois en quatre ans, la Capitale de l'Etat ne put se soustraire à la violence du vainqueur.

L'Archiduc y fut proclamé en 1706, & reçu en 1710. On y établit des Tribunaux en son nom, on y battit de la Monnoie à son coin, une grosse armée campa aux pieds de ses murs pendant longtems. Tout ce que la Politique la plus rafinée peut inventer de plus séduisant, fut mis en usage pour corrompre les Peuples. Les Villes & les Campagnes furent inondées de Manifestes, ou pour mieux dire, de Libelles injurieux pour décrier la personne du jeune Monarque, & son Gouvernement. On pressa les uns par des motifs d'intérêt, & les autres par la crainte des supplices. Dignités Ecclésiastiques, Vice-Royautés, Gouvernemens des Provinces, Emplois dans la Magistrature, tout fut offert à ceux qui voudroient se déclarer pour Charles III; & tout ce que la misère & la mort ont de plus affreux, fut exposé aux yeux de ceux qui ne voudroient pas le reconnoître pour Roi.

Cependant, ni la flatteuse espérance des

des biens & des honneurs, n'eut pas assez d'attraits pour les attirer à son parti, ni la crainte des plus cruels supplices assez de puissance pour les intimider. Toujours fermes & inébranlables dans la foi qu'ils avoient jurée à leur légitime Souverain, ils dédaignèrent généreusement tous les avantages qu'on leur offroit, & méprisèrent courageusement tous les supplices dont on les menaçoit. Jamais Pompe Funèbre n'eut rien de si triste ni de si lugubre que l'Entrée & le Couronnement de l'Archiduc. On ne vit presque aucune porte ni fenêtre ouverte sur son passage. Envain fit-on répandre des sommes considérables par-tout où il passoit pour mendier quelques acclamations forcées, personne n'en voulut amasser, si ce n'est quelques enfans de la lie du peuple.

Il faut cependant convenir que le parti du Roi Philippe étoit dans un état déplorable: car du tems de la première invasion, à peine avoit-il vingt mille hommes de Troupes reglées pour résister à un déluge d'ennemis, & le peu qu'il en avoit étoient si fatiguées par la longue marche qu'elles furent obligées de faire après le mauvais succès

 du

du siège de Barcelone, qu'elles étoient presque hors d'état de faire la campagne. Du tems de la seconde, personne n'ignore qu'après la perte de la bataille de Sarragosse il eut toutes les peines du monde pour rassembler huit mille hommes du débris de son armée.

On sait encore qu'après ces deux funestes évènemens, ses Finances étoient entièrement épuisées : que son armée délabrée manquoit de vivres & de munitions, & que selon toutes les apparences, il n'avoit d'autre ressource que de se réfugier en France pour se mettre à couvert de l'orage qui le menaçoit : le bruit même s'en répandit dans tout le Camp, ce qui causa tant de douleur aux troupes, que tous les Officiers & les Soldats protestèrent hautement que si Sa Majesté se voyoit réduite à cette facheuse nécessité, ils étoient résolus de la suivre par-tout où elle iroit.

Philippe fut si sensiblement touché de voir tant d'amour & de fidélité dans le cœur de ses Sujets, qu'il tâcha de dissiper leur crainte par une protestation authentique de répandre jusqu'à la dernière goute de son sang, plutôt que

de

de les abandonner. Ces assûrances réciproques d'amour & de tendresse firent couler des larmes de joie des yeux du Souverain & des Sujets, & produisirent de si bons effets, qu'au-lieu qu'auparavant on évitoit soigneusement la rencontre des Ennemis, on les alla attaquer quelques jours après.

Cette intrépidité à laquelle ils ne s'attendoient pas les déconcerta si fort, que voyant l'espérance de pouvoir corrompre la fidélité des Espagnols entièrement évanouie, ils furent contraints de se retirer vers les Frontières du Royaume de Valence, où l'année suivante ils furent entièrement défaits dans la célèbre bataille d'Almanza.

Leur fuite précipitée de Madrid ayant facilité au Roi le moyen d'y rentrer, il y faut reçu en triomphe au milieu des acclamations des Peuples, qui pendant plusieurs jours firent rétentir les airs de mille cris d'allégresse, bénissant le Seigneur de les avoir remis sous la domination de leur légitime Souverain. Ils protestèrent qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs biens & leurs vies pour la défense de sa personne sacrée & de sa couronne; & passant des protestations aux effets, depuis ce tems-là,

ils ont ſignalé leur zèle par des dons gratuits conſidérables d'argent, & par des ſecours extraordinaires d'hommes, de chevaux, de munitions & de vivres, tellement que la ſeconde tentative ſur Madrid ne réuſſit pas mieux à l'Archiduc que la prémière.

Mais ce qui doit ſervir de monument éternel à la gloire de cette noble Nation, c'eſt d'avoir vû deux illuſtres Evêques, ſuivis de tout leur Clergé à la tête d'une armée dont ils payoient une partie, un Crucifix à une main & une épée à l'autre, livrant des combats, prenant des Villes, & forçant par-tout l'ennemi à céder aux coups qu'ils lui portoient; d'autres qui ont abandonné des revenus immenſes pour ne pas vouloir prêter ſerment de fidélité à l'Archiduc; d'autres enfin qui au milieu de ſa Cour & ſous ſes yeux ont lancé les foudres de l'Egliſe contre ceux qui le reconnoiſſoient pour Roi, & contre les Prêtres & les Moines qui donnoient l'abſolution à ceux qui ſuivoient ſon parti.

Rien n'eſt plus digne d'être tranſmis à la Poſtérité la plus reculée, que la conſtante fidélité d'un Arragonnois, qui aima mieux perdre la vie par la main

main d'un Bourreau, que de violer la foi qu'il avoit jurée à Philippe V, & ses enfans ne méritent-ils pas des louanges éternelles de n'avoir demandé à ce Monarque pour toute récompense, que la permission d'avoir des Armes, & de mettre dans leur Ecusson une Fleur de Lis, & un homme attaché à une potence, pour marquer à toute la terre que la mort la plus ignominieuse n'a rien que d'honorable quand on l'endure pour la défense de son Roi.

Philippe ne doit-il pas le recouvrement de la Ville de Cuença à la générosité d'un de ses habitans qui mit le feu à une maison qu'il ne faisoit qu'achever de bâtir, & qui lui avoit couté beaucoup d'argent, dans laquelle les ennemis avoient toutes leurs munitions de bouche & de guerre.

Les Espagnols sont naturellement fort dévots, & si on remarque qu'ils donnent un peu trop dans les apparences extérieures de la devotion, on en doit attribuer la faute à leurs Pasteurs, qui ne s'appliquent pas assez à leur expliquer en quoi consiste la véritable piété; ou bien aux Moines, qui par une politique aussi interessée que con damnable, les entretiennent dans ce

culte apparent par le moyen de leurs Confrairies, dont les Moines se servent utilement pour établir un riche patrimoine sur le débris de la véritable dévotion.

Ils professent tous la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & ne souffrent parmi eux ni Juifs, ni Hérétiques, ni Schismatiques. On ne les sauroit trop louer de ne pas prêter l'oreille aux discours séduisans des Novateurs par rapport aux funestes effets qu'ont éprouvés ceux qui par une indiscrète curiosité les ont écoutés trop légérement, & qui en voulant se frayer une route nouvelle pour parvenir à la plus haute perfection, se sont précipités dans le comble de l'abomination: mais d'un autre côté il arrive souvent que pour ne pas séparer l'yvraie d'avec le bon grain, ils s'en tiennent à de certains préjugés qui entretiennent les Peuples, & même les gens de Lettres dans l'ignorance des plus importantes matières qui peuvent conduire à la perfection Chrétienne; ce qui n'arriveroit pas si une judicieuse Critique en fait de Doctrine étoit permise.

Leur dévotion pour la Sainte Vierge va si loin, que dans l'excès de leur zèle

zèle ils ne prennent pas garde que par une pieuse ignorance, bien souvent ils rendent à la Mère un culte qui n'est dû qu'au Fils. Ils ont une si profonde vénération pour le Saint Siège, que pour n'avoir pas la moindre contestation avec le Pape, ils en passent par tout ce qu'il veut, & reçoivent tout ce qui vient de sa part avec une soumission véritablement filiale: Chapelets, Images, *Agnus Dei*, Jubilés, Indulgences, & généralement tout ce qui part de la main du Souverain Pontife est sacré pour eux, & malheur à celui qui oseroit avancer la moindre chose contre son infaillibilité: s'il étoit dénoncé, il pourroit compter d'être mis dans les cachots de l'Inquisition, & d'y être condamné comme un hérétique.

Ils ont beaucoup de respect pour les Prêtres & pour les Religieux, avec cette différence, que dans les honneurs qu'ils rendent aux uns & aux autres, ils semblent supposer que la Sainteté ne réside que dans la personne des premiers, & qu'elle s'étend jusques sur les habits des Religieux, d'autant qu'ils ne baisent que la main de ceux-là, & qu'ils baisent la manche de ceux-ci, à laquelle ils croyent bonnement qu'il y

ait de grandes Indulgences attachées.

Leur respect pour les femmes n'est pas moindre que celui qu'ils ont pour les Prêtres & pour les Religieux. On peut dire que ce sont de véritables Idoles auxquelles ils prodiguent leur encens. Quelques raisons qu'ils ayent de se plaindre d'elles, il ne leur est jamais permis de leur rien dire de choquant: ceux qui se piquent de savoir bien leur monde, mettent un genou en terre en les abordant, leur baisent la main, & ne se relèvent qu'après en avoir été bien priés: leur déférence pour celles qui sont enceintes est si grande, que quand elles voyent un bijou & qu'elles marquent en avoir envie, ils sont dans l'obligation de le leur donner, & par malheur pour eux, elles sont extrêmement susceptibles de ces sortes d'envies.

Cette attention va si loin que sous le règne de Philippe II, un homme qui avoit eu l'administration de ses Finances, fut accusé d'avoir diverti des sommes immenses du Trésor Royal & conduit en prison d'où il ne devoit sortir que pour aller à la potence. Son procès étoit instruit, & on n'attendoit que le moment que les Juges pronon-

ças-

çassent la Sentence de mort. Pour le tirer de ce mauvais pas, sa femme prit le parti de s'aller jetter aux pieds du Roi & de lui dire qu'elle étoit grosse, & qu'elle avoit une si grande envie de voir son mari hors de prison, qu'elle avorteroit infailliblement si Sa Majesté n'avoit pas la bonté de l'en faire sortir.

Le Roi trouva quelque chose de fort singulier dans l'envie de cette femme, & s'il eût suivi les mouvemens de sa bonté, il lui auroit accordé ce qu'elle demandoit: mais comme l'affaire dont il s'agissoit étoit de la dernière conséquence, il ne voulut rien déterminer sans avoir pris l'avis de son Conseil. Il fut donc mis en délibération si le Roi devoit avoir égard à la demande de cette femme, & toutes les voix se réunirent pour conclure qu'il étoit incomparablement plus glorieux à un grand Roi qui faisoit profession de la Religion Chrétienne de donner la vie à un coupable qui avoit mérité la mort, que de donner la mort à un innocent qui n'avoit pas encore joui des avantages de la vie, desorte que le prisonnier fut mis en liberté, absous de son crime, & remis en possession

 du

du bien qu'il avoit volé au Roi, dont Sa Majesté lui fit don.

Un des plus grands de leurs défauts c'est d'avoir trop bonne opinion d'eux-mêmes, & trop de mépris pour les autres Nations. C'est ce qui fait qu'ils s'imaginent que pour être quelque chose de grand, il faut être né Espagnol; desorte que lorsqu'ils traitent avec quelque Etranger, ils affectent un certain air de supériorité qui va jusqu'à l'arrogance.

Les autres peuples de l'Europe tâchent de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans leurs coutumes & dans leurs mœurs, en adoptant ce qu'il y a de bon dans celles des autres Nations, de là vient que les Parens ont soin de faire voyager leurs enfans, afin que par une étude sérieuse des Maximes des Etrangers, ils se dépouillent des préjugés trop avantageux de leur Païs: mais les Espagnols croiroient se dégrader s'ils tenoient cette conduite: esclaves de leurs usages, ils sont les prémiers à en faire l'éloge, & toujours prêts à condamner ceux des autres Nations. Comme ils n'ont pas accoutumé de voyager, ils ignorent si fort les beautés des

les autres Païs, qu'ils se persuadent faussement qu'excepté les Champs Elisées, rien n'approche de l'Espagne.

La galanterie règne en Espagne plus qu'en aucun autre Païs du Monde; mais elle s'y fait d'une manière fort réservée, & fort secrette, de peur d'être découvert par les intéressés; car il n'y va pas moins que de la vie. On se voit dans les Eglises, c'est là que se donnent le plus souvent les rendez-vous, c'est là qu'on se parle des yeux, & que les Cavaliers présentent les hommages de leur cœur à d'autres qu'à la Divinité, qui y est adorée. On suit de loin à loin la personne que l'on couche en joue, on remarque son logis, on lui donne des sérénades, bonnes ou méchantes, on lui parle à travers les grilles des fenêtres, quand on le peut; & lorsque la partie est liée, on cherche de part & d'autre à tromper la vigilance des jaloux, à quoi les femmes ont un talent merveilleux. Mais malheur à ceux qui sont surpris, la mort leur est assurée, & il faut qu'ils tuent leur homme ou qu'ils soient tués; car ce n'est pas seulement un mari qui tuera le corrupteur de sa femme, mais un père, un frère ne fera point difficulté d'as-

d'assassiner l'Amant d'une fille ou d'une sœur.

Les Espagnols ont beaucoup d'honneur & de fierté, l'on peut dire même que c'est là leur marotte, mais ils n'en ont point quand il s'agit de se vanger, de quelque manière qu'on les ait offensés. Ils ne font point difficulté de prendre un homme à leur avantage, & de l'assassiner; ou s'ils n'ont pas le courage de faire eux mêmes l'éxécution, ils trouvent des assassins à gage, qui leur livrent un homme mort dans un certain tems, moyennant une somme d'argent.

Ce sont d'ordinaire des bandits du Royaume de Valence, les plus déterminés scélérats qu'il y ait sous la voute des Cieux. Ils portent de petits pistolets, qui tirent sans faire de bruit, & de petits stilets, pas plus épais que le doit, dont la piquure est mortelle, faisant une plaie profonde & tirant peu de sang.

Lorsqu'un homme surprend sa femme en adultère, il peut la tuer avec son corrupteur, & l'impunité lui est assurée. Mais si sachant que sa femme lui fait porter les cornes, il le soufre pour en tirer quelque profit, lorsqu'on vient


à Seville

vient à le découvrir, on le saisit lui & sa femme, on les met chacun à chevauchon sur un âne, on lui attache à sa tête une belle grande paire de cornes, avec des sonnetes, en cet état on l'expose en montre au peuple; la femme est obligée de fouetter son mari, & elle est fouettée en même tems par le bourreau. Nonobstant le péril qu'il y a dans ces sortes de choses pour les entrepreneurs, la corruption est fort grande en Espagne de ce côté-là.

Dans tous les Païs du Monde, la jalousie est une passion condamnable, qui porte ceux qui la sentent à des excès qui ont des suites fâcheuses, & qui trouble bien souvent la sérénité de leurs jours. Mais en Espagne ce n'est pas une passion, c'est une fureur qui n'a ni bornes, ni modération. Les crimes les plus énormes n'ont rien d'effraiant pour un jaloux, qui a résolu de se venger contre celui qui cause sa jalousie: il compte pour rien la vie de son prochain, fut-ce celle de son ami, de son parent, & même de sa propre femme.

Quelques exemples prouveront cette vérité. Le Marquis de Soléra étant Viceroi de Navarre, se faisoit un plaisir

sir d'admettre dans son Palais tous les Gentilhommes de Pampelune, où chacun avoit la liberté de jouer, ou de passer agréablement le tems dans les charmes d'une honnête conversation.

La Vice-Reine invitoit toutes les Dames de la Ville à en faire autant dans son Appartement. Je ne sai si l'Ecuier du Viceroi conçut quelque sentiment de tendresse pour une jeune personne qui étoit passablement bien faite, & qui avoit la réputation d'avoir beaucoup de vertu. Mais enfin le Mari conçut une si forte jalousie contre lui, qu'un soir que la Vice-Reine ordonna à l'Ecuier d'aller accompagner cette Dame chez elle, le jaloux les suivit pas-à-pas, & à peine furent-ils entrés dans la Maison, qu'il les étendit tous les deux sur le carreau, & se sauva: mais il ne porta pas loin l'impunité de son crime; car ayant été pris parmi une troupe de voleurs de grands chemins, il fut livré entre les mains du Bourreau, & mis en quatre quartiers.

Ce qui se passa à Madrid en 1707 est encore beaucoup plus extraordinaire. Un Maître d'Ecole ayant cru avoir entrevu quelque chose dans la conduite

te de son Epouse, qui sembloit lui annoncer quelque phénomène qui dénotoit le coquage, se leva froidement un beau matin, la poignarda dans le lit, descendit l'escalier, ferma la porte de la Maison, & s'alla réfugier dans le Couvent des Cordeliers, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il dit au Gardien: Mon Père, voilà la clef de ma maison, envoyez-y quelques-uns de vos Religieux pour faire les obsèques de ma femme que je viens de poignarder.

Content d'avoir fait un si bel exploit, il croyoit être en toute sureté parmi ces Moines. Mais l'affaire étant parvenue aux oreilles du Roi, Sa Majesté ordonna qu'on l'arrachât d'un lieu qui n'étoit pas fait pour être l'azile des scélérats: si bien qu'ayant été pris sous l'Autel même, il fut conduit en prison, d'où il ne sortit que pour aller à la potence.

Ce qui est arriva au commencement de l'année 1716, n'a guère rien de moins affreux. Un Page du Duc de Véragnas s'étant amouraché d'une Suivante de la Duchesse, & ayant appris que cette fille étoit promise en mariage à un Avocat, dissimula les sentimens que sa jalousie lui inspira, & résolut de bai-

baigner ses mains dans le sang de son rival, plutôt que de souffrir qu'il devînt le possesseur de celle qu'il regardoit comme le prix de sa tendresse. Pour cet effet il se munit d'un poignard, & le soir que le mariage se devoit accomplir, il attendit l'Avocat dans l'Anti-Chambre de la Duchesse, il lui en donna deux coups si bien appliqués, qu'il lui fit trouver la mort dans une cérémonie qui n'a été instituée que pour donner la vie.

Un Gentilhomme François appellé Santo Domingo, étant allé en Espagne sous le règne de Charles II, pour s'y faire connoître de ses Parens, (car son grand-Père étoit Espagnol), y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie & d'amitié. Le Marquis de Castramonte se fit honneur de le produire à la Cour, où il ne fut pas longtems sans s'appercevoir que sa bonne mine avoit fait de fortes impressions sur le cœur d'une Camariste de la Reine.

Content de sa bonne fortune, il tâchoit de la ménager le mieux qu'il lui étoit possible. Mais comme la condition de celles qui ont l'honneur de servir la Reine, a plutôt l'air d'un éclatant esclavage, que de toute autre cho-

chose, il ne faut pas s'étonner si notre Cavalier trouvoit de grandes difficultés à vaincre pour faire connoître à sa Maîtresse les sentimens de tendresse qu'il avoit pour elle. On n'a là ni confident ni médiateur, & la seule ressource des Amans, c'est de parler à leurs Maîtresses avec les doigts. Par malheur pour Santo Domingo, il ne savoit pas la prémière lettre de ce langage muet, & il lui auroit été plus aisé de faire une démonstration d'Algèbre, qu'une déclaration d'amour dans ce jargon mystique.

Cette contrainte le désespéroit, mais enfin, le Ciel se déclara pour lui, en inspirant au Roi & à la Reine d'aller demeurer quelque tems à Aranjuez. Car comme dans ces parties de Campagne les Suivantes de la Reine ne sont pas si étroitement observées qu'à Madrid, notre Amant passionné eut plusieurs occasions de s'entretenir avec celle pour qui son cœur soupiroit; desorte qu'il croyoit être au comble de son bonheur, lorsqu'un jaloux vint troubler la fête.

C'étoit un Officier de chez le Roi, qui depuis longtems muguétoit les faveurs de la belle Camariste; mais qui

en avoit été rebuté depuis l'apparition du François. Ne pouvant pas digérer une telle préférence, il résolut de faire acheter bien chèrement une si belle conquête à son rival.

Pour cet effet, un jour qu'il alloit promener ses amoureuses rêveries dans une de ces superbes allées d'Aranjuez, l'Espagnol le fut aborder avec une contenance grave & fière, & lui demanda d'un ton impérieux pourquoi il étoit si assidu auprès de la Camariste.

Santo Domingo ne croyant pas être obligé de rendre compte de ses actions à un homme qu'il ne connoissoit pas, & qui n'avoit aucun droit de lui faire une semblable question; lui répondit d'une manière à lui faire connoître que ces airs impérieux n'étoient pas faits à son usage, qu'il lui rendoit ses assiduités parce qu'il ne connoissoit personne au monde qui en fût si digne qu'elle. Mais savez-vous, lui dit arrogamment l'Espagnol, que je soupire pour elle, & que je vous défens sous peine de la vie de lui parler davantage.

Santo Domingo, sans s'étonner, lui répliqua, pour ce qui est de vos soupirs, c'est dequoi je m'embarasse fort peu.

peu. A l'égard de votre défenſe, ſouvenez-vous qu'elle n'eſt pas de miſe chez moi: & quant à votre menace, je vous avertis que ſi je ne meurs que des coups que vous me porterez, je cours grand riſque de mourir de vieilleſſe. C'eſt ce que nous allons voir, dit le jaloux Eſpagnol, & ſans perdre un inſtant, il met l'épée à la main.

Celle de Santo Domingo ne tint pas longtems au fourreau, & bien lui en prit, car ſon adverſaire lui allongea une eſtocade qui lui auroit traverſé le corps, s'il n'eût preſttement détourné le coup. Le combat dura longtems, mais à la fin, Santo Domingo prit ſi bien les avantages de ſon côté, que d'une flanconnade qu'il donna à ſon Ennemi, il lui fit mordre la pouſſière.

Les femmes étant renfermées plus étroitement que des Religieuſes, cherchent à ſe dédommager, & les maris de leur côté ne ſont pas plus ſages. Il y en a pluſieurs qui, outre leurs femmes, entretiennent des Concubines à pot & à feu, comme on parle, les unes par mois, (on les appelle Amé-ſadas), les autres pour toujours, ou pour ſi longtems que le cœur leur en

 dit,

dit, celles-ci ſe nomment Amancébadas.

Les jeunes gens, qui entrent dans le monde, commencent par là leur galanterie ; & ces deſordres criminels ſont cauſe d'une certaine maligne influence, qui eſt généralement répandue parmi les Eſpagnols, & ſi invétérée, qu'on dit qu'ils l'apportent au Monde dès le ventre de leur mère.

Ils ſont auſſi cauſe que l'Eſpagne n'eſt pas auſſi peuplée qu'elle le ſeroit, ſi les peuples étoient plus continens. Il eſt étonnant qu'un Païs ſi riche, ſi fertile, & poſé ſous un Ciel ſi pur & ſi ſain, ſoit ſi dépeuplé. Si on recherche d'où ce mal vient, on en découvrira trois ou quatre ſources.

La prémière eſt celle que je viens d'indiquer ; la grande licence, qui règne à cet égard en Eſpagne, fait qu'il y en a pluſieurs qui ne ſe marient point, préférant des plaiſirs criminels à un honnête & légitime mariage. Cette licence engage une infinité de filles, mal élevées & ſans principe de vertu, à vendre leur pudicité au prémier offrant ; & ceux qui ſont mariés, portant leurs careſſes à d'autres qu'à leurs femmes, ne travaillent pas à remplir leur

leur famille de bons enfans, & l'Etat de bons Citoyens.

La seconde cause est l'infécondité des femmes Espagnoles, qui comme elles commencent d'assez bonne heure à faire des enfans, cessent aussi de bonne heure, étant rare d'en voir qui en ayent au dessus de l'âge de trente ans; delà vient aussi qu'il est rare de voir dans les familles plus de trois à quatre enfans, nés d'une seule femme. Ce défaut peut venir de la chaleur de l'air, qui fait que les femmes sont moins fécondes dans les Païs chauds, que dans ceux du Nord.

La troisième cause que je cherche, est la découverte des Indes Orientales & Occidentales, qui a engagé une infinité d'Espagnols à aller chercher fortune dans ces Païs éloignés. De tous ceux qui y vont, la moitié périt en chemin, les uns se marient dans le Païs même où ils sont arrivés, & ainsi il n'en revient pas le quart en Espagne.

Cette troisième cause de la dépopulation de l'Espagne, est très bien détaillée & mise dans un beau jour par un Auteur moderne, dont toutes les pa-

roles sont presque autant de sentences. Voici ses paroles.

„ L'effet ordinaire des Colonies est „ d'affoiblir les Païs, d'où on les tire, „ sans peupler ceux où on les envo- „ ye:

„ Il faut que les hommes restent où „ ils sont. Il y a des maladies qui „ viennent de ce qu'on change un bon „ air contre un mauvais; d'autres qui „ viennent, précisément de ce qu'on „ en change.

„ Quand un Païs est désert, c'est un „ préjugé de quelque vice particulier „ dans la nature du Climat: ainsi quand „ on ôte les hommes d'un Ciel heu- „ reux pour les envoyer dans un tel „ Païs, on fait précisément le contrai- „ re de ce qu'on se propose.

„ Les Romains savoient cela par „ expérience: ils réleguoient tous les „ Criminels en Sardaigne, & ils y fai- „ soient passer les Juifs; il fallut se „ consoler de leur perte, chose que le „ mépris qu'ils avoient pour ces misé- „ rables, rendoit très facile.

„ Le grand Cha-Abas voulant ôter „ aux Turcs le moyen d'entretenir „ de grosses Armées sur les frontiè-

„ res,

„ res, transporta presque tous les Ar-
„ méniens hors de leur Païs, & en-
„ voya plus de vingt mille familles
„ dans la Province de Guilon, qui pé-
„ rirent presque toutes en très peu de
„ tems.

„ Tous les transports de Peuples,
„ faits à Constantinople, n'ont jamais
„ réussi.

„ Ce nombre prodigieux de Nè-
„ gres, dont nous avons parlé, n'a
„ point rempli l'Amérique.

„ Depuis la destruction des Juifs
„ sous Adrien, la Palestine est sans
„ Habitans.

„ Il faut donc avouer, que les gran-
„ des destructions sont presque irrépa-
„ rables, parce qu'un Peuple qui man-
„ que à un certain point, reste dans
„ le même état; &, si par hazard il
„ se rétablit, il faut des siècles pour
„ cela.

„ Que si dans un état de défaillan-
„ ce, la moindre des circonstances
„ dont nous avons parlé, vient à con-
„ courir; non seulement il ne se ré-
„ pare pas, mais il dépérit tous les
„ jours, & tend à son anéantisse-
„ ment.

„ *L'expulsion des* MAURES D'ESPA-
GNE.

„ GNE *se fait encore sentir comme le pré-*
„ *mier jour: bien loin que ce vuide se*
„ *remplisse, il devient tous les jours plus*
„ *grand.*

„ *Depuis la dévastation de l'Amérique,*
„ *les* ESPAGNOLS *qui ont pris la pla-*
„ *ce de ses anciens Habitans, n'ont pu la*
„ *repeupler: au contraire, par une fata-*
„ *lité que je serois mieux de nommer une*
„ *justice Divine, les Destructeurs se dé-*
„ *truisent eux-mêmes, & se consument*
„ *tous les jours.*

„ Les Princes ne doivent donc point
„ songer à peupler de grands Païs par
„ des Colonies: je ne dis pas qu'elles
„ ne réussissent quelquefois: il y a des
„ Climats si heureux, que l'Espèce s'y
„ multiplie toujours: témoin ces Isles
„ qui ont été peuplées par des mala-
„ des que quelques Vaisseaux y a-
„ voient abandonnés, & qui y récou-
„ vroient aussi-tôt la santé.

„ Mais quand ces Colonies réussi-
„ roient, au-lieu d'augmenter la puis-
„ sance, elles ne feroient que la par-
„ tager, à moins qu'elles n'eussent très
„ peu d'étendue; comme sont celles,
„ que l'on envoye pour occuper quel-
„ que Place pour le Commerce.

„ Les Carthaginois avoient comme
„ les

„ les Espagnols découvert l'Amérique,
„ ou au moins de grandes Isles dans
„ lesquelles ils faisoient un Commerce
„ prodigieux; mais quand ils virent le
„ nombre de leurs Habitans diminuer,
„ cette sage République défendit à ses
„ Sujets ce Commerce & cette Navi-
„ gation.

„ *J'ôse le dire, au-lieu de faire passer
„ les* ESPAGNOLS *dans les Indes, il
„ faudroit faire repasser tous les Indiens,
„ & tous les Métifs en Espagne: il fau-
„ droit rendre à cette Monarchie tous ses
„ Peuples dispersés; &, si la moitié seule-
„ ment de ces grandes Colonies, se conser-
„ voit, l'*ESPAGNE *deviendroit la Puissan-
„ ce de l'Europe la plus rédoutable.*

„ On peut comparer les Empires à
„ un Arbre, dont les branches trop é-
„ tendues ôtent tout le suc du tronc,
„ & ne servent qu'à faire de l'ombra-
„ ge.

„ *Rien ne devroit corriger les Princes
„ de la fureur des Conquêtes lointaines,
„ que l'exemple des* PORTUGAIS *& des*
„ ESPAGNOLS.

„ *Ces deux Nations ayant conquis avec
„ une rapidité inconcevable des Royaumes
„ immenses, plus étonnés de leurs victoi-
„ res, que les Peuples vaincus de leur dé-*

„ *faite, songèrent aux moyens de les*
„ *conserver: ils prirent chacun pour cela*
„ *une voie différente.*

„ *Les* ESPAGNOLS *desespérans de*
„ *retenir les Nations vaincues dans la fi-*
„ *délité, prirent le parti de les extermi-*
„ *ner, & d'y envoyer d'Espagne des Peu-*
„ *ples fidèles: jamais dessein horrible ne*
„ *fut plus ponctuellement éxécuté. On vit*
„ *un Peuple aussi nombreux que tous ceux*
„ *de l'Europe ensemble, disparoître de la*
„ *terre à l'arrivée de ces Barbares, qui*
„ *semblèrent, en découvrant les Indes,*
„ *avoir voulu en même tems découvrir aux*
„ *hommes, quel étoit le dernier période de*
„ *la cruauté.*

„ *Par cette barbarie ils conservèrent ce*
„ *Païs sous leur domination. Juge par-*
„ *là combien les Conquêtes sont funestes,*
„ *puisque les effets en sont tels. Car en-*
„ *fin ce remède affreux étoit unique:*
„ *comment auroient-ils pu retenir tant de*
„ *millions d'hommes dans l'obéissance?*
„ *Comment soutenir une guerre civile de*
„ *si loin? Que seroient-ils devenus, s'ils*
„ *avoient donné le tems à ces Peuples de*
„ *revenir de l'admiration où ils étoient de*
„ *l'arrivée de ces nouveaux venus; & de la*
„ *crainte de leurs foudres?*

„ *Quant aux* PORTUGAIS, *ils pri-*
„ *rent*

" rent une voie toute opposée: ils n'emplo-
" yèrent pas les cruautés, aussi furent-
" ils bientôt chassés de tous les Païs qu'ils
" avoient découverts: les Hollandois fa-
" vorisèrent la rébellion de ces Peuples,
" & en profitèrent (*).

La quatrième source du défaut de Peuple en Espagne est l'expulsion des Maures. J'ai déja remarqué plus d'une fois que tandis qu'ils ont été maitres de quelque Province de cette Monarchie, tout y étoit extrêmement peuplé. L'An 1610 le Roi Philippe III, soit par zèle pour la Religion, soit par quelque principe de politique mal entendue, les chassa tous de ses Etats, & il en sortit plus de neuf cens mille, qui se retirèrent en Afrique. On peut juger qu'après une évacuation si considérable le Païs dut rester étrangement dépeuplé (†).

On

(*) *Lettres Persannes*, Tom. II.

(†) Voyez ce que nous avons dit sur cela dans nos ANNALES sous l'An 1610, en parlant du Roi Philippe III, qui, dans le tems que la Monarchie Espagnole commençoit à s'épuiser d'habitans, par les nombreuses Colonies que l'avarice transplantoit dans le nouveau Monde, chassa de ses Etats plus de huit cens mille Maures, lui qui auroit dû au contrai-

On pourroit encore indiquer une cinquième cause de ce défaut, qui n'a pas moins d'influence que les autres, mais comme elle ne plairoit pas à toutes sortes d'esprits, je ne la rapporterai pas, j'aime mieux la laisser deviner aux personnes intelligentes.

Cette cinquième cause dont notre Auteur ne veut point parler, est apparemment le grand nombre d'Ecclésiastiques qui se trouvent en Espagne, c'est ce nombre prodigieux de Cloitres, où s'ensevelissent pour toujours une infinité d'hommes & de femmes, qui

traire en faire venir davantage. Les Historiens varient sur le nombre des Maures qui sortirent alors d'Espagne, pour se retirer en Afrique. Nous avons dit qu'il en sortit plus de huit cens mille, notre Auteur dit que ce nombre montoit à plus de neuf cens mille, quelques Historiens prétendent qu'il en sortit beaucoup moins, & d'autres qu'il en sortit beaucoup davantage.

Emanuel, Roi de Portugal, avoit usé d'une pareille violence en 1495, ayant ordonné malgré les répréséntantions de son Conseil, que tous les Juifs & les Maures sortissent de son Royaume sous peine de demeurer esclaves. On usa dans cette occasion de toutes sortes de violences, sur-tout à l'égard des Juifs. Voyez ci-dessus les ANNALES sous l'An 1495, 1496, 1500.

qui deviennent par-là inutiles à la propagation de l'eſpèce. L'excellent Auteur que nous venons de citer a admirablement bien décrit ce vice interne d'un Etat, vice qui règne ſur-tout en Eſpagne, & qui ne contribue pas peu à diminuer le nombre de ſes habitans. Pour épargner au Lecteur la peine d'aller chercher dans cet Auteur ce qu'il dit ſur cette importante matière, je citerai ici ſes propres paroles.

„ La prohibition du Divorce n'eſt „ pas la ſeule cauſe de la dépopulation „ des Chrétiens: le grand nombre d'Eu„ nuques, qu'ils ont parmi eux, n'en „ eſt pas une moins conſidérable.

„ Je parle des Prêtres & des Der„ vis de l'un & de l'autre Sexe, qui ſe „ vouent à une continence éternelle: „ c'eſt chez les Chrétiens la vertu par „ excellence; en quoi je ne les com„ prens pas, ne ſachant ce que c'eſt „ qu'une vertu, dont il ne réſulte „ rien.

„ Je trouve que leurs Docteurs ſe „ contrediſent manifeſtement, quand „ ils diſent que le Mariage eſt ſaint, „ & que le Célibat, qui lui eſt oppo„ ſé, l'eſt encore davantage: ſans „ compter qu'en fait de Préceptes, &

 de

„ de Dogmes fondamentaux, le bien
„ est toujours le mieux.

„ Le nombre de ces gens faisant
„ profession de Célibat est prodigieux.
„ Les Pères y condamnoient autrefois
„ les enfans dès le berceau : aujourdhui
„ ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge
„ de quatorze ans, ce qui revient à
„ peu-près à la même chose.

„ Ce métier de Continence a anéanti
„ plus d'hommes, que les pestes,
„ & les guerres les plus sanglantes
„ n'ont jamais fait. On voit dans chaque
„ Maison Religieuse une famille
„ éternelle, où il ne naît personne, &
„ qui s'entretient aux dépens de toutes
„ les autres : ces maisons sont toujours
„ ouvertes comme autant de
„ gouffres, où s'ensevelissent les races
„ futures.

„ Cette Politique est bien différente
„ de celle des Romains, qui établissoient
„ des Loix pénales contre ceux,
„ qui se refusoient aux Loix du Mariage,
„ & vouloient jouir d'une liberté
„ si contraire à l'utilité publique. «

„ Je ne te parle ici que des Païs Catholiques.
„ Dans la Religion Protestante
„ tout le monde est en droit de
„ faire des enfans : elle ne souffre ni

„ Prê-

„ Prêtres ni Dervis; & si dans l'établissement de cette Religion, qui ramenoit tout aux prémiers tems, ses Fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du Mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barrière, qui sépare en ce point le Nazaréen & Mahomet.

„ Mais, quoiqu'il en soit, il est certain que la Religion donne aux Protestans un avantage infini sur les Catholiques.

„ J'ôse le dire, dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la Religion Catholique y subsiste cinq cens ans.

„ Avant l'abaissement de la Puissance d'ESPAGNE, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Protestans: ces derniers sont peu à peu parvenus à un Equilibre; & aujourdhui la balance commence à l'emporter de leur côté: cette supériorité augmentera tous les jours; les Protestans deviendront plus riches & plus puissans, & les Catholiques plus foibles.

„ Les

„ Les Païs Protestans doivent être, „ & sont réellement plus peuplés, que „ les Catholiques; d'où il suit prémiè- „ rement que les tributs y sont plus „ considérables, parce qu'ils augmen- „ tent à proportion de ceux qui les „ payent.

„ Secondement que les terres y sont „ mieux cultivées. Enfin que le Com- „ merce y fleurit davantage, parce „ qu'il y a plus de gens qui ont une „ fortune à faire, & qu'avec plus de „ besoins, on y a plus de ressources „ pour les remplir. Quand il n'y a „ que le nombre de gens suffisans pour „ la culture des terres, il faut que le „ Commerce périsse; & lorsqu'il n'y „ a que celui qui est nécessaire pour „ entretenir le Commerce, il faut que „ la culture des terres manque, c'est- „ à-dire, il faut que tous les deux tom- „ bent en même tems, parce que „ l'on ne s'attache jamais à l'un, que „ ce ne soit aux dépens de l'autre.

„ Quant aux Païs Catholiques, non „ seulement la culture des terres y est „ abandonnée; mais même l'industrie „ y est pernicieuse: elle ne consiste „ qu'à apprendre cinq ou six mots d'u- „ ne Langue morte: dès qu'un homme

a cet-

„ a cette provision par devers lui, il
„ ne doit plus s'embarasser de sa for-
„ tune, il trouve dans le Cloitre une
„ vie tranquile, qui dans le monde lui
„ auroit conté des sueurs & des pei-
„ nes.

„ Ce n'est pas tout. Les Dervis ont
„ en leurs mains presque toutes les ri-
„ chesses de l'Etat: c'est une Societé
„ de gens avares, qui prennent tou-
„ jours, & ne rendent jamais; ils ac-
„ cumulent sans cesse des revenus,
„ pour aquérir des capitaux: tant de
„ richesses tombent, pour ainsi dire,
„ en paralysie; plus de circulation;
„ plus de Commerce; plus d'Arts; plus
„ de Manufactures.

„ Il n'y a point de Prince Protes-
„ tant, qui ne leve sur ses Peuples
„ dix fois plus d'impots, que le Pape
„ n'en leve sur ses Sujets: cependant
„ ces derniers sont misérables, pen-
„ dant que les autres vivent dans l'o-
„ pulence: le Commerce ranime tout
„ chez les uns; & le Monachisme
„ porte la mort par-tout chez les au-
„ tres (*).

L'Espagne étant destituée d'habi-
tans,

(*) *Lettres Persannes*, Tom. II.

tans, a dû par-là même rester en friche, & c'est là une cause du peu de fertilité de l'Espagne. Le Païs est excellent, mais il n'est pas cultivé, soit parce qu'il manque d'habitans, soit parce que ceux qui l'habitent, ne veulent pas se donner la peine de le cultiver.

Les Espagnols sont paresseux & glorieux; il n'y a pas jusqu'au moindre Païsan qui n'ait sa généalogie toute prête, & qui ne se croie *hidalgo commo el Rei*, c'est-à-dire, *noble comme le Roi*, & descendu de quelque Paladin, qui ait rendu quelque service à la Couronne. Dans cette supposition ils ne veulent pas déroger à la *descendencia*, c'est ainsi qu'ils parlent, ce qui arriveroit s'ils s'abaissoient à labourer, & la terre resteroit en friche, si les Etrangers ne venoient la cultiver.

Le Roi Philippe III voulant remédier à ces deux maux, que je viens de marquer, crut obliger ses sujets à peupler le Païs & à s'appliquer à l'agriculture, en les prenant par leur foible. Il déclara qu'il donneroit la Noblesse, avec le titre d'Ecuyer, à tout homme, qui s'appliqueroit de bonne foi au labourage; & cela ne suffisant pas, on dé-

déclara qu'outre la Noblesse, on seroit exempt d'aller à la guerre, mais dans la suite la guerre étant survenue obligea de restraindre ce privilège aux Aînés des familles.

Philippe IV déclara que tous ceux qui se marieroient, seroient libres de tout impôt, quatre ans durant après leurs nôces, & que ceux qui feroient le même avant l'âge de dix-huit ans, auroient dès ce tems-là la jouissance de leur bien & de celui de leur femme; que ceux qui auroient eu six fils d'une femme légitime, vivans tout à la fois, auroient aussi une pleine exemption de toutes sortes d'impôts, quand même dans la suite un des fils viendroit à mourir. Et pour encourager les pauvres gens à se marier, il ordonna une certaine somme, comme pour dot, à ceux ou celles qui auroient cette bonne intention.

Mais tous ces avantages ne purent pas prévaloir sur l'entêtement des Espagnols pour leur prétendue Noblesse; on ne vit pas beaucoup d'empressement pour se conformer à l'intention du Roi; le Païs est toujours fort dépeuplé, & manque de culture en plusieurs endroits.

Phi-

Philippe IV, pour peupler son Royaume, appella les Etrangers au défaut de ses Sujets, & donna une déclaration que tous ceux qui voudroient s'appliquer au labourage, ou à quelque métier, paître des troupeaux, & demeurer vingt lieues avant dans le Païs, seroient exempts à perpétuité de toutes sortes d'impôts, de charges, & d'éxactions; mais l'on n'a pas remarqué que cela ait produit un grand effet. Enfin il fit défendre toutes les Maisons publiques de débauche. Mais cet Edit n'a pas duré longtems. Il est vrai que tous les ans on voit arriver en Espagne un grand nombre d'artisans & de laboureurs, qui viennent de l'Auvergne, ou du Languedoc, mais ordinairement ils s'en vont après que la saison de travailler n'est plus, ou après y avoir passé quelque tems.

Un Païsan Espagnol demeure assis, occupé à racler quelque méchante guitarre, tandis que des Etrangers labourent sa terre, sement, & moissonnent pour lui, & tirent tout son argent. Cela fait qu'ils sont pauvres & mal accommodés chez eux, mais ils savent soutenir leur indigence avec un air de gravité qui impose. Avec cela ils ne sont

ſont point ménagers, & ne ſavent ce que c'eſt que faire des proviſions pour l'entretien de leur famille. Ils vivent, pour ainſi dire, du jour à la journée, & ſemblent pratiquer le précepte de l'Evangile, de n'avoir ſouci du lendemain, ſi ſeulement ils le faiſoient par principe de vertu & par réflexion.

Cela ſe remarque particulièrement dans les maiſons des Grands; il ne s'y fait pas la moindre proviſion, non pas même pour un jour; on achette, ou plutôt on va prendre chaque jour à crédit chez le Boulanger, chez le Pâtiſſier, chez le Boucher, chez le Rotiſſeur, ce qu'il faut pour toute la journée, & lorſqu'elle eſt finie, on ſeroit fort embaraſſé de trouver un verre de vin dans la maiſon, en cas de beſoin.

Les Eſpagnols ſont d'ailleurs gens d'eſprit & de bon ſens, qui raiſonnent juſte ſur les ſujets qui ſe préſentent. Ils ſont braves, ont de l'honneur & du courage, hormis pour ſe vanger, en quoi ils ont des maximes tout-à-fait oppoſées, je ne dirai pas au Chriſtianiſme, mais à la raiſon & à l'honnêteté. Dans la guerre ils ſont plus propres à ſoutenir un aſſaut qu'à attaquer, à défendre une Ville qu'à l'aſſiéger, connoiſ-

noissent le péril, & ne vont pas s'y jetter étourdiment, mais ils l'attendent. Ils savent supporter la faim, la soif & les autres incommodités de la vie, mais on les accuse d'être rampans dans l'adversité, insolens & présomptueux dans la prospérité, cruels & barbares à l'égard des vaincus.

Si l'on en a vu qui se sont deshonorés par leur poltronnerie, on en a vû d'autres aussi, qui ont fait paroître une fermeté véritablement héroïque dans les guerres que l'Espagne a soutenues en Europe & aux Indes.

Ils ont peu de familiarité les uns avec les autres, rarement arrive-t-il qu'un homme invite son ami à manger avec lui : ils disent qu'ils ne vivent pas pour manger, comme d'autres Peuples, mais qu'ils mangent pour vivre. Les hommes mangent toujours seuls. Un Père de famille est assis seul à table, & toutes les femmes, sans exception, mangent par terre, assises sur un carreau avec leurs enfans, & leur table dressée sur un tapis étendu. Voici de quelle manière ils passent la vie.

Le matin au lever on prend de l'eau glacée & puis du chocolat. Pour dîner ils s'asseient, comme je viens de

le

le marquer, & font un repas fort léger. Le plus grand Seigneur n'aura que deux plats de ragoût, rempli d'ail, de poivre ou de safran; & pour dessert, un peu de fruit, quoique par la Loi d'Alfonse X, aucun Cavalier ne peut manger de l'ail, ou bien il faut qu'il s'absente de la Cour. Ci-devant à la Cour de Portugal tous les Seigneurs qui approchoient de la personne du Roi, ne buvoient point de vin, parce que Sa Majesté n'en buvoit point, & ne pouvoit pas même le souffrir; ou s'ils en buvoient, ils n'osoient paroître à la Cour, & se présenter devant le Roi, de peur d'encourir son indignation.

Après dîner on fait ce qu'ils appellent la *Siesta*, on se deshabille, & l'on se couche sur un lit. Dans ce tems-là tout est tranquille comme au milieu de la nuit, les boutiques & les maisons sont fermées, & il ne paroit pas une ame dans les rues, si ce n'est peut-être quelque Etranger, qui ne sait pas la coutume du Païs, ou qui ne trouve pas à propos de s'y accommoder. Cela dure un peu plus longtems en Eté qu'en hiver. Quand on s'est relevé, on

on prend de nouveau du chocolat, ou des eaux glacées, & chacun va là où son cœur ou ses affaires l'appellent.

A onze heures de la nuit, ou environ, l'on se retire: le mari & la femme se couchent, on étend une nape sur le lit, on soupe, & l'on fait un repas autant & plus frugal que le dîner; après quoi l'on s'endort, si on le juge à propos. Ceux qui ont des intrigues, montent à cheval, & vont batre l'estrade, à l'intention de l'objet de leurs vœux, & il se passe peu de nuits, à Madrid, & à Lisbonne, peut-être même dans d'autres Villes, sans qu'il y ait plusieurs concerts de musique dans les rues.

A cette occasion je remarquerai que les Espagnols aiment la musique à la folie, bien qu'ils n'ayent guère d'habiles Musiciens. Les anciens Lusitaniens avoient déja cette inclination, & on leur attribue l'invention d'une espèce de viole. Les Espagnols sont si amoureux de la guitarre, qu'il n'y a pas jusqu'aux savetiers, aux laboureurs & aux Soldats, qui ne portent d'ordinaire une guitarre en écharpe.

Je ne saurois m'empêcher à ce sujet de

de rapporter un trait, qui m'a toujours paru singulier. Vingt-cinq ans ou environ après la révolution du Portugal, dans le tems que les deux Couronnes voisines étoient en guerre, les Portugais firent une course dans l'Andalousie, & pillèrent le beau Bourg de Traiguéros. Passant plus avant ils laissèrent un Cavalier en sentinelle à la porte d'une Eglise de ce Bourg; & ce Cavalier se mit à jouer tranquillement de sa guitarre, qui n'étoit pas d'accord. Un Bourgeois du lieu, qui venoit d'être pillé, entendant la musique de ce Soldat, & choqué de la dissonance de l'instrument, le pria civilement de lui donner sa guitarre; l'ayant eue, il la mit d'accord, & la rendit au Portugais, en lui disant, *Agora sta templada; maintenant elle est d'accord*; après quoi il continua froidement à se promener, comme auparavant.

Ils sont fort composés dans toutes leurs manières, & cette gravité qu'ils affectent, va jusques à leurs divertissemens: quand ils jouent, c'est avec un profond silence, & sans laisser paroitre la moindre émotion; & soit qu'ils perdent, soit qu'ils gagnent, on leur voit toujours le même visage.

Lorsqu'un homme a gagné au jeu, il est de la civilité d'offrir son gain à ceux qui ont été spectateurs, qui peuvent sans façon prendre ce qu'on leur offre, & si on ne leur offroit rien, ils pourroient le demander. Il y a même des Chevaliers d'industrie, qui ne vivent que de ce revenu, allant reglément aux Académies de jeu, où de quelque côté que la victoire se tourne, leur gain est toujours assuré.

Cette gravité Espagnole paroit principalement dans les Rois. On rapporte de Philippe IV, Roi d'Espagne, & de Jean IV, Roi de Portugal, que quand ils donnoient audience, on ne leur voyoit aucun mouvement de corps, aucun changement de visage; quelque réponse qu'ils fissent, c'étoit toujours d'un air égal, & le prémier sur-tout sembloit n'avoir rien de mobile que les yeux & les lèvres.

Comme ils sont naturellement glorieux, aussi sont-ils de grands formalistes, & pointilleux sur les moindres choses, même sur les mots; sachant merveilleusement l'art de mettre leur honneur à couvert, à la faveur de cette pointillerie. Témoin Ferdinand d'Avila Commandant du Château d'U-

trecht,

trecht dans le XVI Siècle, qui étant assiegé par Maximilien Comte de Bossut, ne vouloit jamais lui rendre la Place, mais consentit à la consigner entre ses mains, & à en sortir, disant toujours, qu'il aimeroit mieux perdre la vie avec tout son monde, que de rendre une Place.

Les Dames Espagnoles mettent toutes du rouge sur le visage, il n'y en a pas une qui ne le fasse; quand je dis les Espagnoles, j'entens aussi les Portugaises: elles en ornent leurs joues, leur menton, leur gorge, le bout des oreilles, les épaules, les doigts, & la paume des mains. Elles ne prennent pas cela pour fard: farder chez elles, n'est que quand on met du blanc avec le rouge: elles se parent de cette manière le soir en se couchant, & le matin à leur lever. Elles ne portent point de bonnet sur la tête, ni jour ni nuit; leur coiffure est différente, mais quelque différence qu'il s'y trouve, c'est toujours tête nue.

Elle portent leurs cheveux plats, unis, & tressés en trois, quatre ou cinq nattes, selon leur fantasie, & ces nattes sont pendantes, cordonnées avec des rubans, ou avec des pierreries; si

 c'est

c'eſt une Dame de la première qualité; elles les nouent à la ceinture, ou ſi elles ſont à la maiſon, elles les envelop-pent derrière la tête, avec un morceau de tafetas de couleur.

Leur deshabillé eſt une jupe, une camiſole fort juſte par le corps & par les manches, & ſur les épaules une mantille de tafetas, qui eſt une eſpèce d'écharpe longue & large, dont elles ſe couvrent la tête & le viſage, quand elles veulent.

Quand elles ſortent, elle portent des eſpèces de grands vertugadins, larges & ronds comme des tonneaux, com-poſés de cinq ou ſix cerceaux de gros fil d'archal, attachés avec des rubans, de la ceinture juſqu'à terre, à quelque diſtance les uns des autres; & ces cer-ceaux ſoutiennent cinq, ſix, ſept, juſ-qu'à douze jupes, les unes ſur les au-tres. Ces jupes ne trainent jamais par derrière, mais toujours par devant & aux côtés, cela vient de ce qu'elles ne montrent jamais leurs pieds, qu'elles ont extrêmement petits; elles les ca-chent avec le plus grand ſoin du mon-de, & c'eſt la dernière faveur pour un homme, lors qu'une Dame ſe réſout à lui laiſſer voir ſes pieds. Leurs ſou-

liers

liers font fans talon, & fi juftes, qu'ils femblent être colés au pied; avec tout cet équipage elles gliffent plutôt qu'elles ne marchent; quelquefois pour relever leur taille, elles portent des chapins, qui les hauffent d'un demi-pied, & quand elles les ont chauffés, elles marchent fort incommodément.

Parmi elles c'eft un trait de beauté que d'être maigre, & de n'avoir point de fein; & tandis que les Françoifes & les Vénitiennes font renfler leur gorge avec foin, les Efpagnoles s'appliquent à l'applatir de bonne heure, fe bandant comme des enfans au maillot.

Elles ne portent point de colier, mais en échange elles ont des bracelets, des bagues, & des pendans d'oreille, plus gros que tous ceux qu'on voit en Hollande. Telle eft la diverfité des gouts des nations différentes, en matière de beauté! Il y en a même quelques-unes, qui attachent quelque beau joli bijou à leurs pendans d'oreilles, quelque ornement de pierreries, par exemple, ou d'autres chofes femblables, felon leur qualité ou leur pouvoir.

Du refte les modes font différen-

tes pour la coiffure ; & les Dames se coiffent un peu autrement dans la Navarre & dans l'Arragon, que dans la Castille.

Lorsque les Dames se rendent visite, elles ne se donnent ni siège ni fauteuil, mais elles sont toutes assises par terre, les jambes en croix, sur des tapis ou des carreaux. Elle ne se baisent point en se saluant, mais elles se présentent la main nue, & quand elles veulent s'adresser à une Dame en particulier, elles ne lui donnent point le nom de sa Maison, ou de son Mari, si elle est mariée, mais celui qu'elle a reçu au batême, *Donna Clara*, &c.

On dit que les Dames de la prémière qualité ne se vont promener que la prémière année de leur mariage, du moins aux promenades publiques ; encore n'y vont-elles qu'avec leurs maris. Celles qui veulent se trouver dans ces promenades sans être connues, se chargent de certaines mantes, comme on les appelle, dont elles se couvrent la tête & le visage ; mais elles savent se découvrir à propos à ceux qui leur plaisent : on les a défendues en Portugal, parce qu'on s'apperçut qu'elles servoient à couvrir autre chose que des

vi-

visages, & que les Villes maritimes se remplissoient d'enfans aussi blonds qu'en Angléterre ou en France.

Pour achever ce que j'ai à dire des Dames Espagnoles, j'ajouterai qu'on a dans ce Païs-là beaucoup de considération & de complaisance pour celles qui sont enceintes, parce qu'on est persuadé que si on les offensoit, le chagrin, qu'elles en concevroient, blesseroit leur enfant; c'est pourquoi on n'ôse rien leur refuser de tout ce qu'elles souhaitent; & les envies, *antojos*, qui les prènnent, vont quelquefois assez loin. Il n'y a pas jusqu'aux Rois mêmes qui ne portent la complaisance, jusqu'à s'accommoder à leur foiblesse.

Les Dames veuves passent leur vie la prémière année de leur deuil dans une chambre toute tendue de noir, où le soleil n'entre jamais; l'année suivante elle peuvent mettre une tenture grise; mais elles n'osent se servir d'aucun meuble qui ait quelque beauté. Leur habit est d'une étoffe noire, chargé d'un surplis de toile fine, qui descend jusqu'aux genoux: sur la tête elles portent une pièce de mousseline, qui cache leurs cheveux & couvre leur gor-

ge, & par dessus tout cela elles ont une longue mante de tafetas noir, qui descend jusqu'à terre. Les hommes, qui sont en grand deuil, portent de longs manteaux trainans, & au-lieu de chapeau, leur tête est coiffée d'un bonnet de carton fort haut, couvert de crêpe. Le manteau, qu'ils ont, est d'une étoffe fort légère, fort mince, & qui tombe en pièces à la rencontre de la moindre chose, & c'est parmi eux un équipage fort bienséant & de bon air, d'avoir son habit déchiré; ce qui est encore un reste des Orientaux, qui ont eu autrefois, & dont quelques-uns ont encore aujourdhui, la coutume de déchirer leurs habits dans les grandes douleurs.

Quand on enterre une personne, on lui met ordinairement l'habit de quelque Ordre Religieux, dont elle a souhaité pendant sa vie d'avoir l'intercession. Les Dames prennent d'ordinaire celui des Carmelites, qui est fort estimé en Espagne.

Puisque nous sommes sur l'article des enterremens, nous rapporterons ici ce qui s'observe à celui du Roi, de la Reine, du Prince des Asturies & des Infans. Dès que le Roi est mort les

Ca-

pitaines de la Garde font établir le Corps de Garde dans l'appartement de son Successeur, & un moment après le Président de Castille, le Grand Maitre d'Hôtel & le Sumilier de Corps, lui portent le Testament du défunt, cacheté, & lui demandent permission de l'ouvrir. Le Nouveau Roi ayant permis d'en faire l'ouverture, ils s'en retournent à l'appartement du Roi défunt, où un des Membres du Conseil de la Chambre fait dresser un Acte qui porte, que ceux qui ont été témoins au Testament, se présenteront pour en voir faire l'ouverture, qui se fait à l'instant, après quoi un Sécrétaire d'Etat en fait la lecture en présence de tous ceux qui se trouvent présens.

On porte pendant ce tems-là le corps du défunt dans le Salon, ou l'on dresse un lit de parade élevé d'environ cinq pieds, près de la porte de la pièce qu'on appelle *la Sale des Furies*. A quelque distance du lit, on dresse un Autel où l'on chante les Messes Pontificales pour l'ame du défunt. Du côté de l'Evangile on met un fauteuil pour le Grand-Maître d'Hôtel au bout du Banc des Grands, vis-à-vis duquel on en met un autre du côté de l'Epitre pour les Aumoniers

du Roi, de la même manière que dans la Chapelle Royale. Des deux côtés du Salon on dreſſe divers Autels pour y dire des Meſſes baſſes.

Tandis qu'on met le corps dans le Cercueil, le Sumilier de Corps, après l'avoir fait fermer à clef, le remet au Grand-Maître d'Hôtel, & le Grand Aumonier ſe deſſaiſit de la clef, & la donne au Grand-Maître d'Hôtel. Dès ce moment 12 Soldats de la Garde de los Montéros font la Garde du Corps: ſix ſur l'Eſtrade & les autres ſix en bas. Pendant tout le tems que le corps demeure expoſé ſur le Lit de Parade, les Communautés Religieuſes vont tous les matins chanter les Vigiles, dire pluſieurs Meſſes, & le ſoir ils vont chanter les Vêpres des Morts.

C'eſt au Grand-Maître à écrire au Prélat qui doit aſſiſter avec lui auprès du corps, de ſe tenir prêt, & au Grand-Ecuier, pour qu'il ordonne ce qui le regarde. Il nomme vingt-quatre Gentilshommes, ſavoir douze de la Bouche & douze de la Maiſon du Roi. Il écrit au Préſident de Caſtille, afin qu'il nomme les Alcaldes. Il ordonne à un Maître d'Hôtel de diſpoſer les choſes néceſſaires, & celui-ci avertit les Capitai-

pitaines des Gardes & le Controlleur, afin que chacun d'eux remplisse les devoirs de son Emploi.

C'est au Huissier de la Chambre d'avertir les Gentilshommes de la Bouche & de la Chambre. Le Controlleur fait préparer les voitures, & avertit les Couvens de Saint Dominique, de Saint François, de Saint Augustin, & des Carmes, afin que chacun nomme 12 Religieux pour assister au Convoi, & lorsqu'il est tems de faire l'enlevement du corps, il dépêche un Courier de l'Ecurie du Roi pour leur faire amener des Mules.

Les choses étant disposées de la sorte, les Grands, les Maîtres d'Hôtel, les Gentilshommes de la Chambre descendent le corps au petit Portique où les Gentilshommes de la Bouche le reçoivent & le mettent dans la Litière. La Chapelle du Roi accompagne le corps jusqu'au Portique, après laquelle marche le nouveau Roi, & les Infans, supposé qu'il y en ait, habillés de deuil & en capuche. Le Sumilier de Corps porte la queue du manteau du Roi.

Dès que le corps a été remis entre les mains des Gentilshommes de la Bouche,

che,

che, le Roi & les Infans se retirent, & à l'instant le Convoi part dans l'ordre qui suit.

Les Alguazils de la Cour commencent la marche. Les Ordres Religieux par rang d'ancienneté. Deux Alcaldes de la Cour. Douze Gentilshommes de la Maison du Roi. Douze Gentilshommes de la Bouche. L'Ecurie du Roi avec sa Bannière. La Chapelle du Roi avec la Croix. Les Officiers de la Garde. Les Maîtres d'Hôtel. Les Grands.

Lorsque tout ce monde a défilé, marche la Litière dans laquelle est le corps, environnée de douze Pages avec des flambeaux, & de dix Soldats de la Garde de los Montéros. Le Grand-Maître d'Hôtel & le Grand-Aumonier vont derrière le corps, le prémier à la droite & le second à la gauche. Après le Grand-Maître d'Hôtel & le Grand-Aumonier vont les Gentilshommes de la Chambre.

La Garde à cheval précédée par des Etendarts noirs convoye ceux qui environnent la Litière, & le Lieutenant qui la commande, marche après les Gentilshommes de la Chambre. Le Grand-Maître d'Hôtel, chargé d'une Lettre du Roi pour le Prieur du Monastè-

nastère de Saint Laurent de l'Escurial, la lui envoye quelques heures avant que d'y arriver, afin qu'il dispose toutes les choses nécessaires.

Par-tout où le Convoi s'arrête pour dire la Messe, ou pour quelque autre cas qui puisse survenir, le Grand-Maître d'Hôtel, ou le Maître d'Hôtel qui est chargé de la conduite du Convoi, précède le Grand Aumonier. Le Convoi monte depuis l'Escurial jusqu'à Saint Laurent par l'allée des Ormaux. Etant arrivé au Portique de l'Eglise, la Communauté l'y va recevoir.

En cet endroit on met le corps sur une Table couverte de Brocard, & pour lors les Grands, les Gentilshommes de la Chambre, & les Maîtres d'Hôtel le prennent & le portent sur l'Estrade, qui est dressée dans le Chœur de l'Eglise. Lorsqu'il est posé dessus, les Soldats de la Garde de los Monteros en sont chargés jusqu'à la fin des Offices.

Après que les Offices sont finis, les Grands, les Gentilshommes de la Chambre & les Maîtres d'Hôtel le reprennent & le portent jusqu'à la porte du Panthéon, où ils le mettent sur une Table parée de la même

manière que celle du Portique. Etant posé sur la Table, le Grand Maître d'Hôtel qui est Dépositaire de la Clef du Cercueil, en fait l'ouverture, après quoi lui & le Grand Aumonier le livrent au Prieur de Saint Laurent en présence d'un Sécrétaire d'Etat, dont ils prennent Acte par devant le même Sécrétaire d'Etat.

L'Acte de remise étant fait, les Montéros prennent le Cercueil, le descendent dans le Panthéon, & le Convoi se retire.

Les Cérémonies que nous venons de rapporter s'observent à l'enterrement des Reines, sans qu'il y ait aucune différence, si ce n'est que la Camaréra Mayor va immédiatement après le corps, vêtue de deuil & montée sur une Mule.

A la mort d'un Infant sa Gouvernante met le Corps dans un Cercueil, le ferme & en garde la Clef, après quoi on le porte dans la Chapelle. Le Grand Maître d'Hôtel du Roi écrit au Prélat que le Roi nomme pour accompagner le Corps du Défunt, pour qu'il se tienne prêt, & au Grand Aumonier, afin qu'il nomme huit Aumoniers, un Fourrier & deux Clercs de l'Oratoire. Il nomme six Gentilshommes de la Bouche

che & six autres de la Maison du Roi. Il écrit au Président de Castille, afin qu'il nomme un Alcade. Il ordonne au Maître d'Hôtel qui doit conduire le Convoi, de disposer toutes les choses nécessaires, & d'avertir les Officiers de la Garde & le Controlleur de la même manière que pour l'enterrement du Roi.

Lorsqu'on fait l'enlevement du Corps, la Gouvernante du Défunt fait la remise du Cercueil au Maître d'Hôtel & au Prélat qui doivent conduire le Convoi, pardevant le Sécrétaire que le Roi a nommé pour cela, & en prend Acte. Les Maîtres d'Hôtel du Roi, de la Reine & des Infans descendent le Corps par un escalier dérobé, jusqu'à la porte du Jardin de la Prieure, où les Gentilshommes de la Bouche le prennent, & le mettent dans la Litière. Le Convoi marche dans le même ordre que celui du Roi, mais il n'est pas si nombreux, & les Grands & les Gentilshommes de la Chambre n'y assistent pas.

Pour ce qui regarde l'Enterrement des Infantes, il ne diffère en rien de celui des Infants, si ce n'est qu'une Dueña d'honneur suit le corps, vêtue de deuil, & montée sur une Mule.

Pour passer du deuil aux divertissemens, les Espagnols en ont quelques-uns qui leur sont communs avec les autres Nations, comme la promenade, la Comédie, & d'autres, dont il n'est pas nécessaire de faire l'énumération; ils en ont aussi qui leur sont particuliers, comme les jeux de cannes, & la course des Taureaux.

Leur Musique, leurs Comédies, & leurs Opéras n'ont rien de fort considérable, & n'approchent pas de celles des François & des Italiens: cependant la Comédie est extrêmement recherchée par toutes sortes de gens, grands & petits, & toutes les fois qu'on en joue, il y a un concours prodigieux. Dans le Carnaval il y a Comédie deux fois, le matin & l'après-dînée.

Pour ce qui est de la promenade, il n'y a presque que les hommes, qui prennent ce divertissement avec liberté, les Dames n'y paroissent guère, ou si elles y paroissent, ce n'est qu'en carosse, ou à pié, couvertes de leurs mantes.

En Portugal elles ont encore moins de liberté qu'en Espagne; & bien loin d'aller à la promenade, on dit qu'elles ne

ne sortent que trois fois en leur vie, pour aller à l'Eglise, savoir quand elles sont batisées, quand on les marie, & lorsqu'on les enseveli.

On a dans Madrid de certains jours destinés à la promenade, où tout le monde va, & Sa Majesté s'y rencontre quelquefois; mais le plus considérable est le prémier de Mai, alors tout le monde sort, & il n'y a pas jusqu'aux plus petits Bourgeois, qui ne soient de la fête. Les personnes de qualité se promenent en carosse, les Bourgeois & les petites gens sont assis, les uns au bord du Mançanarès, d'autres à l'ombre de quelque arbre, distribués par petits pelotons; on en voit qui sont avec leur femme & leurs enfans, d'autres avec leurs amis, & d'autres avec leurs Maitresses. Les uns jouent de la guitarre & de la harpe, & les autres font collation, avec quelque morceau de jambon, de poularde, ou de salade d'ail & d'oignon.

Les Jeux de Cannes sont une espèce de tournois, qu'ils ont retenu des Maures. Plusieurs Cavaliers, montés à l'avantage, courent les uns contre les autres, & se lancent des cannes l'un contre l'autre, en manière de dards, &

la

la fin du jeu est, après avoir fait son coup, de savoir tourner à propos, afin de se mêler les uns parmi les autres, avec une espèce de cadence ou mesure.

Fin du Sixième Tome.







